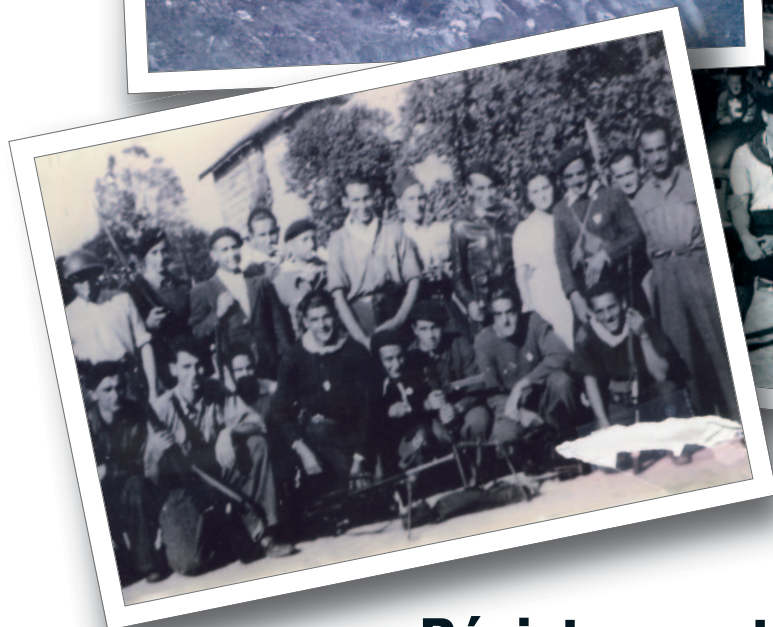


Résistance

Cristal 4 1940-1944



**Résistance et Déportation
dans le secteur de
Bellegarde sur Valserine - Pays de Gex**

*A nos camarades
du collectif de rédaction
du premier « Cristal 4 »
aujourd'hui disparus.*

Nouvelle édition
revue et enrichie par

Jean Marinet
et
Robert Molinatti

Résistance

Cristal 4
1940-1944

Résistance et Déportation
dans le secteur de
Bellegarde sur Valserine
Pays de Gex

3^{ème} édition
Mai 2014

Préface

par le général de brigade Charles de Vanssay

Il reviendrait à une plume plus qualifiée que la mienne de présenter ce livre. Tout au long de ces pages figurent, en effet, les noms de ceux qui, par les hauts faits qu'ils ont accomplis dans le secteur de Bellegarde, mériteraient plus que tout autre cet honneur. Si je ne l'ai pas récusé, c'est que les auteurs, me semble-t-il, ont voulu surtout rendre hommage au Lieutenant Minet, mon frère, de même qu'ils ont voulu saluer, à travers lui, tous ceux qui sont tombés au cours des combats relatés dans ces pages. Je pense donc déférer à leur pieux désir en évoquant, en exergue de cet ouvrage, la Mémoire des Maquisards dont le Sang a payé la Libération d'une région qui, elle-même, a tant donné pour la Victoire de la France.



Car, plus que partout ailleurs, la Résistance dans l'Arrondissement de Bellegarde a été représentative du rôle qu'en attendait le Général de Gaulle dans le cadre de la participation de la France occupée à L'effort de guerre. Il s'agissait, en dépit des risques, de réaliser deux objectifs majeurs :

- Précédant largement dans l'espace et le temps les armées extérieures de Libération, organiser de vastes zones où l'occupant ne pourrait s'aventurer qu'en force. Détourner ainsi d'autres théâtres de guerre des effectifs adverses importants.
- Paralyser les communications utilisées par l'ennemi en opérant des destructions qui, confiées à l'aviation alliée, n'auraient pu manquer de causer à la population de lourdes pertes.

Le lecteur découvrira, dès les premiers chapitres, comment les Résistants de la région de Bellegarde se sont préparés, constitués et équipés pour mener à bien ces tâches. Dès 1942, ceux qui refusent L'ordre nouveau se recherchent, se rejoignent, se structurent. A l'aube de 1943, ils ont mis au point un dispositif propre à accueillir les Patriotes et les Réfractaires et à faire d'eux une force combattante sur qui les Alliés de la France pourront compter et avec qui les Allemands devront compter.

S'en prenant aux communications, comme le prévoient les ordres émanant de Londres et d'Alger, les Maquisards détruisent les locomotives et les installations de triage du dépôt de Bellegarde. Ces sabotages, renouvelés et accomplis simultanément dans les autres secteurs, retireront toute fiabilité au système ferroviaire dont l'occupant a besoin dans cette partie de la France. Quant aux opérations de guerre que le Commandement allemand doit entreprendre pour maintenir sous son contrôle la région de Bellegarde, il suffit de rappeler son invasion, en février 1944, par 5 000 hommes des troupes de répression. Les piètres résultats obtenus, malgré la brutalité des actions et les pertes enregistrées, contraignent l'ennemi à relancer ses attaques en Avril, cette fois avec 12 000 hommes. En Juin et juillet 1944, les combats font rage autour de Bellegarde, retenant ainsi loin des plages normandes des moyens allemands considérables.



Cette évocation rapide ne tend qu'à montrer, dans le contexte général, la part prise par les Résistants de la région de Bellegarde dans la Libération de la France. Qu'il me soit pardonné d'envisager avec l'œil d'un militaire les actions qui ont été réalisées.

On est frappé, dès l'abord, par la valeur exceptionnelle des hommes qui, dans cette région, ont servi la Résistance. Il faut nommer au premier rang le Colonel Romans-Petit, organisateur et meneur d'hommes de haut niveau et qui fit preuve de surcroît d'éclatantes qualités de tacticien.

Car la guerre de partisans, cette « guerre du pauvre » comporte d'immenses difficultés. Opérant dans une zone, et non, comme dans le combat classique, sur des directions ou sur des lignes, le maquisard ne se raccroche à aucun dispositif fixe. A la fois chasseur et proie, il est tour à tour offensif et traqué. Agressif un jour, il passe sans transition à la défensive pour frapper plus fort le lendemain. Pour lui, l'attaque est indissociable de l'esquive, mais la retraite ne fait jamais suite au repli.

Ce « jeu des attitudes », les Chefs des maquis de l'Ain l'ont conduit avec un art et une efficacité sans pareil. Déclenchant le plus souvent des actions décentralisées, ils n'ont pas craint de démultiplier les échelons responsables de l'initiative. Et ils ont tiré toutes les ressources possibles de ce facteur que les tacticiens appellent « le milieu », entendant par là la topographie et la population.

Au plan de la géographie physique, en effet, ils ont exploité à fond les avantages que présentent, pour les opérations de maquis, les régions d'altitude moyenne, telles celles qui entourent Bellegarde. Outre que ces montagnes sont situées à proximité d'objectifs importants, leur configuration ne rend malaisées ni les approches aériennes indispensables aux parachutages, ni la récupération des fardeaux. Amplement boisé, donc moins vulnérable aux investigations des avions d'observation, le relief est propice aux embuscades mais défavorable à l'ennemi qui se heurte aux falaises abruptes des cluses s'il veut prendre pied dans les zones refuges. Ces régions, enfin, ne sont pas désertiques ; or la logistique du maquisard est trop faible pour pouvoir se passer de l'aide de la population.

Tous les témoignages rapportent quelle fut l'ampleur, mais, hélas, le prix du concours si héroïquement prodigué par ceux d'ici. Fermes brûlées, otages fusillés, résistants sédentaires arrêtés et souvent torturés et déportés, telles furent les représailles d'un ennemi exacerbé par les coups reçus autant que pas son impuissance à vaincre, mais non à se venger.



C'est donc aux habitants de Bellegarde et de ses environs, et tout spécialement à ceux de Montanges où repose mon frère, que je me permets de dédier ces lignes qu'il m'a été demandé d'écrire. Je tiens à leur associer les Chefs sous lesquels a servi ici le Lieutenant Paul de Vanssay, ainsi que ceux qui furent ses compagnons d'armes. Je crois, enfin, être l'interprète de tous en félicitant les réalisateurs de cet ouvrage. Sans eux, les années passant, et quelle que soit la ferveur du Souvenir, la mémoire des grandes heures que cette région a vécues risquerait de connaître l'inexorable érosion du temps. Ouvrage, ai-je dit ? Le mot est trop modeste. Par sa qualité et sa teneur, ce document a la valeur d'un Mémorial.

*Général de brigade Charles de Vanssay
du Cadre de Réserve*

40 ans après

(1^{ère} édition)

Cette brochure a été rédigée collectivement par les membres du Comité d'organisation de la commémoration du 40^{ème} anniversaire de la libération du secteur de Bellegarde (Cristal 4), tous anciens résistants et anciens maquisards. Ils ont entrepris cette tâche sans passion ni haine, en toute objectivité, mais sans reniement, pour assurer la pérennité, dans la mémoire collective, d'événements graves et douloureux dont la société française porte encore les traces et dont la complexité est telle que l'histoire en sera difficile à écrire.

Compte tenu de l'extraordinaire confusion dans laquelle a été jetée la France par le désastre de juin 1940 et du nécessaire cloisonnement qui régnait dans les structures de la Résistance, ils sont bien conscients de ne posséder qu'une connaissance individuelle et fragmentaire des événements qu'ils ont vécus. Ils auraient pu multiplier les récits anecdotiques : actes de témérité ou de dévouement, courage quotidien, arrestations, évasions, coups de chance ou de malchance. La matière était abondante mais il a été nécessaire de se limiter à quelques exemples particulièrement significatifs ou connus avec précision.

C'est pourquoi, plutôt que de se contenter de juxtaposer des témoignages individuels, ils ont préféré, par le biais d'une rédaction collective, essayer de décrire certes, mais aussi et surtout de faire comprendre le mécanisme des événements, les ressorts de l'action et les motivations des uns et des autres. C'est donc en toute humilité, mais aussi en toute honnêteté, qu'ils ont tenté ensemble de reconstituer et d'expliquer les événements qui se sont déroulés dans notre région. Mais cette synthèse ne pouvait être intelligible que par référence à la connaissance des événements sur le plan national. Cela explique que certains pages peuvent paraître didactiques. Les renseignements qui y sont mentionnés ont été puisés dans les ouvrages des historiens les plus connus et les moins discutables de cette période, comme en témoigne la bibliographie indiquée en annexe.

Les illustrations photographiques ne sont pas nombreuses car les collections personnelles des « anciens » sont peu fournies. Toute photographie était un risque d'identification et, de plus, la précarité des conditions matérielles ne favorisait pas le goût de la prise de vue. De très longs délais sont nécessaires pour que toutes les archives soient livrées à l'examen des historiens. L'histoire, au sens scientifique, n'est pas achevée. Par ailleurs, ils se sont refusé à exploiter l'horreur bien qu'ils soient en possession de clichés impressionnants. Les corps martyrisés, les alignements de dépouilles de fusillés, les destructions de villages entiers, les horreurs des camps de déportation figurent dans d'autres ouvrages. Il n'était donc pas utile de faire double emploi dans ce domaine. Cependant, les auteurs ont jugé nécessaire de porter témoignage, de leur vivant, sur l'importance des combats, la sévérité des pertes en vies humaines, la dimension des destructions, la profondeur de l'engagement des hommes. Ils n'ont pas voulu en particulier éluder le problème de l'affrontement entre Français, afin de rendre compte de toute la réalité qu'ils ont eu à connaître. C'est pourquoi ils espèrent que cette brochure sera lue avec la plus grande attention, comme l'exigent l'importance et l'extrême complexité de cette phase fondamentale de l'histoire de France.

Ils souhaitent que les lecteurs et plus particulièrement les plus jeunes reçoivent ce témoignage comme celui des jeunes qu'ils étaient en 1943 et 1944 et qui ont eu à faire un choix et à en affronter les conséquences parfois dramatiques dans un combat exaltant.

70 ans après

(3^{ème} édition)



La réédition de Cristal 4 parue en 2012 est pratiquement épuisée. Ce regain d'intérêt pour la résistance nous a surpris, il est cependant bien réel. Se dessine alors la nécessité d'une 3^{ème} édition et l'opportunité de l'enrichir par de nouveaux renseignements et témoignages recueillis récemment et d'illustrations photographiques plus nombreuses. Ce faisant, nous débordons largement le cadre que s'était fixé le collectif de rédaction de 1984. Le temps a fait son œuvre et beaucoup de ses membres ont disparu.

En ce 70^{ème} anniversaire, cette troisième édition est augmentée et enrichie sous la seule responsabilité de Jean MARINET et Robert MOLINATTI, militants de la mémoire, engagés auprès des écoliers, collégiens et lycéens et soucieux de maintenir et protéger la connaissance des années noires.

Homages aux résistants

Texte du poète Robert DESNOS, dénoncé dans la presse « collabo » comme juif par les écrivains pronazis et antisémites : CÉLINE et Robert BRASILLACH. Déporté, il meurt du typhus au camp de Teresienstat, quelques jours après l'arrivée des libérateurs en 1945 :

*« Je vous salue vous qui dormez
Après le travail clandestin,
Imprimeurs, porteurs de bombes, déboulonneurs de rails, incendiaires,
Distributeurs de tracts, contrebandiers, porteurs de messages,
Je vous salue, vous tous qui résistez, enfants de vingt ans aux sourires de sources,
Vieillards plus chenus que les ponts, hommes robustes, images des saisons,
Je vous salue au seuil du nouveau matin »*



Texte de Pierre BROSOLETTTE chargé d'une mission importante en Zone Nord, il est arrêté la veille de son retour à Londres. Il est torturé par la Gestapo. De crainte de ne plus supporter et de parler, il se suicide en se jetant par la fenêtre du 5^{ème} étage, dans les locaux de la Gestapo à Paris, le 22 mars 1944 :

« A côté de vous, parmi vous sans que vous le sachiez toujours, luttent et meurent des hommes –mes frères d'armes– les hommes du combat souterrain pour la libération. Ces hommes, fusillés, arrêtés, torturés, chassés toujours de leurs foyers, coupés souvent de leurs familles, combattants d'autant plus émouvants qu'ils n'ont point d'uniformes ni d'étendards, régiments sans drapeau dont les sacrifices et les batailles ne s'inscriront point en lettres d'or dans le frémissement de la soie mais seulement dans la mémoire fraternelle et déchirée de ceux qui survivront ; saluez-les. La gloire est comme ces navires où l'on ne meurt pas seulement à ciel ouvert mais aussi dans l'obscurité pathétique des cales. C'est ainsi que luttent et que meurent les hommes du combat souterrain de la France. Saluez-les, Français ! Ce sont les soutiers de la gloire. »

Radio-Londres, 22 septembre 1942

Ils ont combattu pour toi



Monument à la mémoire des maquisards de la région de Bellegarde sur Valserine (Maquis Ain Haut-Jura).

L'ouvrage est l'œuvre du sculpteur Gironos Mileck.

Il a été conçu et réalisé à l'initiative de la section locale des anciens maquisards présidée par Robert Molinatti.

La ligne de démarcation



La ligne de démarcation à Bellegarde, sur le Pont du tram.

Destruction du Pont de Coupv en 1940.



Le Pont de Coupv en 1940.



Mijoux. Ligne de démarcation depuis la Zone « Libre ».

Diplômes de passeurs



Témoignages de reconnaissance délivrés après la libération aux résistants des réseaux.

Secteurs de l'Armée Secrète dans l'Ain

Les chefs des 8 secteurs de l'A.S. :

Secteur C1 :

Victor ECQUOY dit BERNARD.
André LEVRIER dit LEVEQUE (à partir de fin 1943)

Secteur C2 :

Gaston BRUCHER

Secteur C3 :

Maurice MORRIER dit PLUTARQUE

Secteur C4 :

Marius MARINET dit MICHAILLE
Edmond FENESTRAZ dit CAPITAINE
(à partir de fin 1943)

Secteur C5 :

Emile MERCIER dit RENÉ
Maurice STEISS dit RENÉ II (à partir de fin 1943)

Secteur C6 :

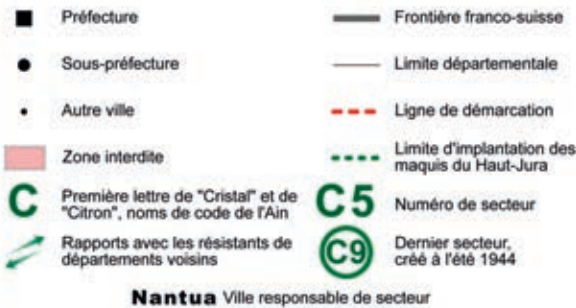
M. BOUDET dit CURTY (action politique)
Pierre Gabriel JEANJACQUOT dit GABY
(action paramilitaire)

Secteur C7 :

Jean FAVIER (responsable politique)
Paul BILLAUDY dit JEAN-MAURICE

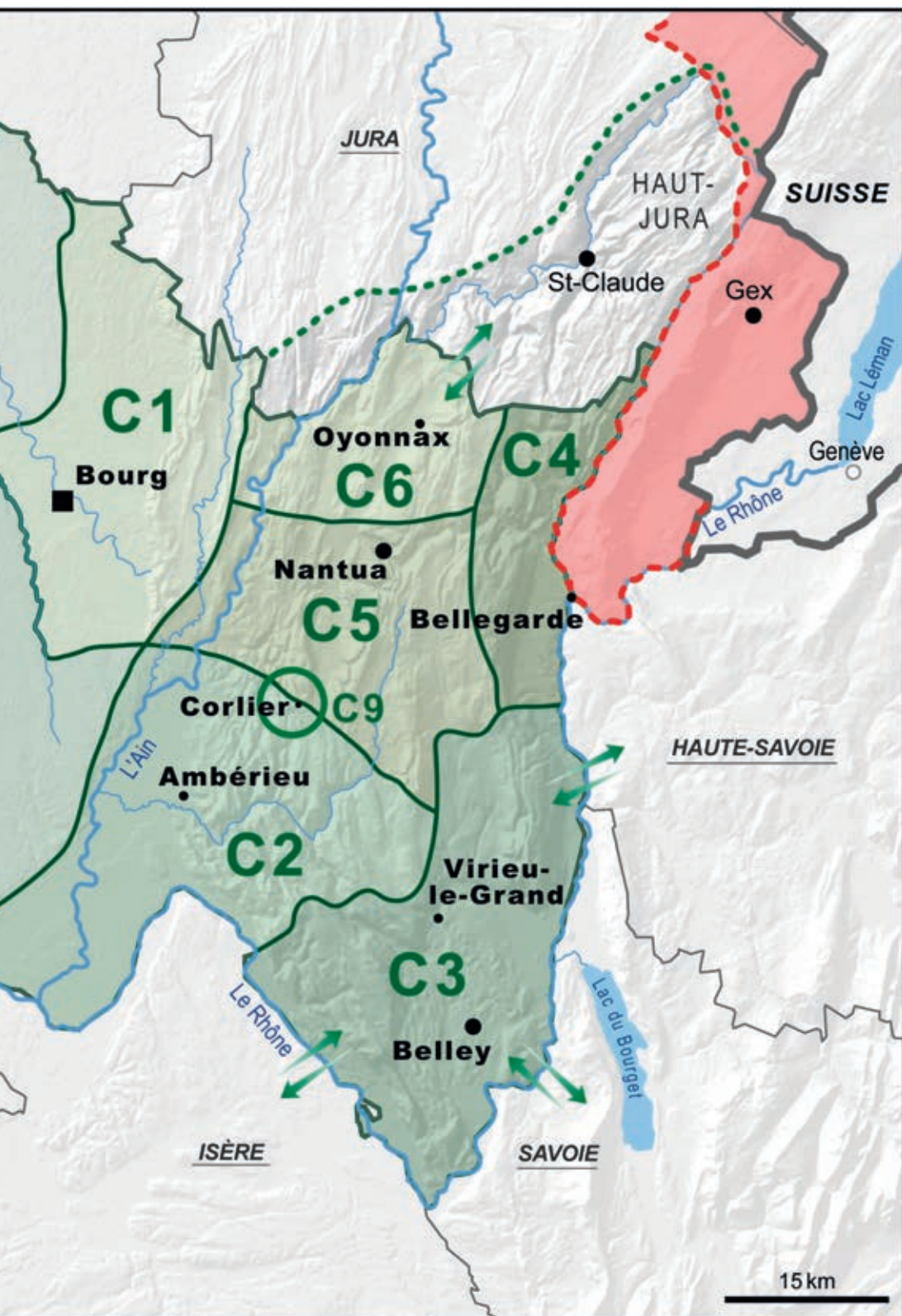
Secteur C8 :

Edouard BOURRET dit BRUN (1942-1943)
Jean DECOMBLE (1943-1944)
Paul DUBOURG (1944)



Source : DVD Rom La résistance dans l'Ain et le Haut-Jura
Fondation de la résistance, département AERI - 2013





Les dirigeants nationaux de la Résistance



Jean Moulin

Délégué du général de Gaulle
en France.

Unificateur de la résistance.

1^{er} président du Conseil National
de la Résistance.

Mort sous la torture le 9 juillet 1944



Charles Delestraint

Général nommé chef de
l'Armée Secrète par de Gaulle.

Assassiné à Dachau
le 19 avril 1945.



« Yvon » Morandat

1^{er} envoyé spécial du général
de Gaulle, parachuté.

Unificateur du mouvement
syndical résistant.

Les dirigeants de la Résistance dans l'Ain



Paul Pioda

Fondateur du mouvement
« Libération » dans l'Ain.



Bob Fornier

Chef départemental de l'A.S.



René Greusard

Président départemental
des M.U.R.



Romans-Petit

Chef départemental FFI dans l'Ain.



Paul Morin

Pionniers du mouvement F.U.J. dans l'Ain,
et au lycée Lalande de Bourg.
Rescapés des camps de concentration.



Marcel Thenon

Les pionniers de l'Armée Secrète du secteur Cristal 4



Marius Marinet
Fondateur et chef du secteur Cristal 4.
Arrêté par la Gestapo le 24 novembre 1943.
Mort en déportation.
Médaille de la résistance.



Edmond Fenestraz
Successeur de Marius Marinet
à la tête du secteur Cristal 4
jusqu'à la libération.



Marius Pinard
Instituteur socialiste résistant
Assassiné par la Gestapo
le 9 avril 1944.



Marcel Barbier
Pionnier de l'A.S. de Bellegarde.
Compagnon de Marius Marinet.



François Bovagne
Mort au combat
le 8 mars 1943
à la tête de son groupe.



Charles Monval
Chef de la police de
la résistance.
Mort en mission le 12 juillet 1944.



John Masson
Responsable de l'A.S.
du Pays de Gex.
Mort en déportation.



Grenzübergang nur bei: COUPY und COLLONGES
 Traversée de la frontière seulement
 Zweck des Grenzübertritts: Arbeiter
 Objet de la traversée
 Name: BARBIER Vorname: Marcel
 Nom Prénom
 Geburtsort: COUPY Geburtsort: COUPY
 Date de naissance Lieu de naissance
 Wohnort: COUPY Département: ATN
 Domicile Département
 Beruf: Arbeiter Staatsangeh.: französisch
 Profession Nationalité
 Dieser Ausweis ist nicht übertragbar.
 Ce laissez-passer est intransmissible
 Gültig bis: 31.12.43
 Valable jusqu'à
 GSA, den 19.10.41
 Ort: COUPY Datum
 Unterschrift: [Signature] Oberleutnant
 Placet
 PERSONALANGABEN:
 SIGNES PARTICULIERS:
 Größe: 1,60 m
 Gestalt: mittel
 Teille:
 Gesichtsfarbe: rosa
 Figure (normale, ovale, runde)
 Farbe der Augen: blau
 Couleur des yeux
 Haarfarbe: schwarz
 Couleur des cheveux
 Besondere Kennzeichen:
 Signes particuliers
 Unterschrift des Inhabers:
 Co. [Signature]

Ausweis (Laissez-passer) permettant de traverser la ligne de démarcation. Ici celui de Marcel Barbier autorisant le passage seulement à Coupy et Collonges.



Permis de communiquer, délivré à Jean Marin, et lui permettant de rendre visite à son cousin Marcel (René) Bochet emprisonné à Nantua.



Les agents de liaison du camp du GROS TURC Marcel (René) Bochet et Dino Robotti.

1

De juin 1940 à 1941

10 mai 1940 : début de l'offensive allemande en Belgique

17 juin 1940 : PÉTAINE demande l'armistice.

18 juin 1940 : DE GAULLE lance l'appel à poursuivre le combat.

En six semaines, tout était consommé : la France occupée, l'armée complètement disloquée (mis à part l'armée des Alpes invaincue face aux Italiens), des millions de réfugiés sur les routes, 1 850 000 soldats français faits prisonniers et 100 000 soldats français morts au combat.

Un désastre total :

- sur le plan militaire, une débâcle sans équivalent historique,
- sur le plan politique une confusion totale puisque 80 parlementaires seulement, de tous horizons, s'opposent à l'attribution des pleins pouvoirs à Pétain,
- sur le plan institutionnel, l'équivalent de la débâcle militaire.

Dans la région de Bellegarde, la période de l'offensive allemande ne fut pas ressentie aussi fortement que sur les grands axes d'invasion où se pressaient la foule des réfugiés et les unités en retraite. L'incroyable avalanche de bobards et fausses nouvelles qui déferla sur la France produisit quand même ses effets à Bellegarde. C'est ainsi qu'un grand nombre de jeunes partirent, par tous les moyens possibles y compris le vélo, avant l'arrivée des troupes allemandes. Il n'est pas jusqu'aux ouvriers des usines d'Arloz qui subirent un début de repli par le train.

Juste avant l'arrivée des troupes allemandes et dans le louable souci de ralentir leur progression, l'armée française entreprit de faire sauter les ponts, en l'occurrence le pont de Coupy, le pont de Lucey (sur la perte du Rhône), le pont de Grésin, la passerelle d'Essertoux et même les ouvrages de retenue provisoire qui asséchaient le Rhône pour la construction du barrage de Génissiat.

Curieusement, le pont de la Pierre et le viaduc du chemin de fer furent épargnés, ce qui rendait inutile la destruction des autres. On n'a jamais connu l'explication d'une telle incohérence. Il faut savoir que la charge utilisée pour détruire le pont de Coupy était si forte que trois maisons proches du pont furent détruites et précipitées dans la Valserine et

que tous les toits de la ville furent plus ou moins détériorés. Par miracle il n'y eut aucune victime. On se demande encore comment une telle incompétence pouvait être possible. La première vague de soldats allemands dut quand même s'arrêter, le 21 juin, devant le Rhône et essayer le feu d'unités françaises installées sur le plateau de la Semine. Pendant une journée un duel d'artillerie et d'armes automatiques eut lieu par-dessus la ville, heureusement sans conséquences pour les civils. C'est au Fort-l'Ecluse que l'affaire fut plus chaude et que la garnison mérita la citation suivante :

« Le général d'armée HUNTZIGER, commandant en chef les forces terrestres, ministre secrétaire d'Etat à la Guerre, cite à l'ordre de l'armée la garnison de Fort-l'Ecluse (secteur défensif sur le Rhône) :

Garnison composée de la 3^e compagnie du 179^e B.A.F. sous le commandement du capitaine FAVRE. Au cours des journées des 22, 23 et 24 juin 1940 a, par sa résistance énergique, arrêté la progression des éléments allemands venant de Bellegarde, qui n'ont pu ni encercler le Fort, ni le dépasser. A gardé à tout moment sa communication avec la Haute-Savoie, par le pont Carnot. S'est par la suite, suivant les seuls ordres reçus, maintenue sur les positions ainsi conservées intactes au moment de l'armistice. Le 3 juillet, a été déclarée prisonnière, sans s'être rendue. »

Le 4 novembre 1940

Signé : HUNTZIGER

Cette garnison comportait un grand nombre de Bellegardiens et de Gessiens, sous le commandement du capitaine FAVRE, directeur d'école.

Cette citation élogieuse était une piètre consolation pour des hommes qui allaient subir cinq ans de captivité sur ordre. Nous ne saurions mieux faire à ce sujet que citer le commentaire de Roger ANSELME dans la Tribune de Genève à propos de la parution de la plaquette de Charles ECUVILLON intitulée « La reddition sur ordre du Fort l'Ecluse après l'armistice de 1940 » :

« Mais l'ordre de repli, maintes fois sollicité par le capitaine FAVRE, ne fut jamais donné. Il n'y a pas eu, comme le prétendait la légende, de volonté délibérée de résister en dépit des accords d'armistice. Et pourtant, c'est bien en raison de cette prétendue résistance que la garnison fut emmenée en captivité, drame dont on accusa, à tort, son capitaine.



Fort l'Ecluse

En réalité, l'affaire est assez navrante et montre l'incroyable pagaille qui régnait dans le commandement français, en juin 1940. Le général HUNTZIGER, qui dirigeait la délégation française auprès de la commission d'armistice, ignorait tout de la garnison du Fort-l'Ecluse, et jusqu'au nom exact du fort.

Quand les Allemands firent état de la résistance d'une troupe composée d'un

général, de 40 officiers et d'hommes de troupe, le commandement français ne put qu'avaliser cette version bien qu'elle fût inexacte.

C'est donc la France qui donna l'ordre à la garnison du Fort-l'Ecluse de se rendre et de partir en captivité. Le capitaine Favre protesta en vain: « Taisez-vous, lui répondit le représentant du commandement français: puisque le maréchal PÉTAINE et le général HUNTZIGER vous ordonnent de vous rendre, vous n'avez qu'à obéir! ».

Les premiers mois de l'occupation allemande dans notre région sont essentiellement caractérisés par l'établissement de la « ligne de démarcation ». On peut essayer d'imaginer cette période à travers le témoignage, rédigé à cette époque, par Maurice BROCARD, jeune habitant de Ballon :

« Mardi 25, journée de deuil national, tous les magasins sont fermés, le monument aux morts de la place Carnot est voilé de draperies noires, la vie de la cité est suspendue. Pendant ce temps, une compagnie motorisée vient prendre quartier s'installant dans les écoles, tandis que la kommandantur s'établit à l'Hôtel de la Colonne. Elle restera une huitaine de jours pour être relevée ensuite par une compagnie de chasseur bavarois. Cependant les accords fixant la ligne de démarcation entrent en vigueur et un beau matin, les troupes allemandes évacuent la ville de Bellegarde.

Coupy, Lancrans, Ballon, restent occupés, le bureau de la kommandantur se fixe de l'autre côté du pont du Tramway, des postes échelonnés tout le long de la Valserine et en bordure du Rhône jusqu'à Beaumont, vont pendant des mois marquer ce petit coin de France, le point de départ, la limite très avancée, de ce qui est la zone occupée et la zone libre.

Les accords d'armistice passés entre l'Allemagne et le gouvernement de Vichy avaient fixé pour le département de l'Ain une zone dite interdite; cette zone correspondait en gros au Pays de Gex et comprenait les cantons de Gex, Ferney-Voltaire, Collonges.

La liste des communes de zone interdite était la suivante: Challex, Chevry, Chézery, Collonges, Confort, Divonne, Farges, Ferney-Voltaire, Gex, Grilly, Lancrans, Lélex, Mijoux, Péron, Pougny, St-Genis-Pouilly, St-Jean-de-Gonville, Thoiry.

Notre village de Ballon commune de Lancrans était donc compris dans cette zone occupée par l'ennemi. Bellegarde qui se trouvait de l'autre côté de la Valserine était en zone libre. La frontière en ce qui nous concerne était constituée par la Valserine et le Rhône.

Les postes-frontière étaient placés tout au long de la Valserine et les deux points de passage pour nous se trouvaient l'un au pont du Tramway à la Pierre; il était installé dans la maison de M. GALLABY entrepreneur de maçonnerie. L'autre se trouvait à l'emplacement de l'ancien pont de Coupy (une passerelle provisoire avait été construite). Le poste de douane allemand était installé dans le magasin de boulangerie de M. OBERTOT.

Qui dit frontière, dit formalités en tous genres, danger car nous étions à la merci et à l'humeur des Allemands qui nous occasionnaient énormément d'ennuis. Pour nous, habitants de Lancrans, qui vivions avec la ville de Bellegarde on nous avait coupé, si l'on peut dire, le cordon ombilical qui nous reliait à ce qui constituait pour notre vie de tous les jours.

Impossible maintenant d'aller faire ses courses à Bellegarde, impossible pour les ouvriers d'aller travailler à l'usine, impossible pour nous étudiants de suivre les cours dans le collège de Bellegarde. Pendant les premiers mois de la mise en place de la ligne de démarcation, nous étions vraiment coincés dans notre village; nous relevions d'une kommandantur qui se trouvait à Gex soit à 40 kilomètres, pas de moyens de communication, tout était compliqué, en plus notre situation de zone interdite nous valait d'être surveillée par les Allemands. En effet nous étions susceptibles pour eux de faire du passage clandestin à destination de la zone libre. Il y avait dans notre coin patrouille sur patrouille, contrôle sur contrôle et personne n'y échappait.

A partir du mois de septembre 1940, les Allemands se montrèrent un peu plus souples et ils comprirent qu'ils ne pouvaient pas nous couper totalement du passage en zone libre, ils donnèrent alors quelques autorisations de passage en commençant par les ouvriers. Je me souviens que mon père fut l'un des premiers à disposer d'une autorisation de passage. Cette autorisation devait être demandée aux autorités d'occupation avec au début un avis motivé de l'employeur ce dernier devant certifier que la personne travaillait bien à son service. Dès que cette demande était examinée par la kommandantur on délivrait un « Ausweis » (laissez-passer). Cet Ausweis était établi pour une période limitée, généralement 3 mois, et il était ou n'était pas renouvelé ceci en fonction de l'humeur de L'occupant.

Il en était de même pour nous écoliers et étudiants, nos Ausweis étaient identiques à ceux des travailleurs; je puis vous dire que nos études ont été très perturbées par ces événements. En effet il n'était pas rare, soit que l'ausweis ne soit pas renouvelé, soit que la frontière, pour une raison que personne ne connaissait, restait fermée. Combien de fois sommes-nous arrivés devant le poste frontière avec nos cartables remplis de nos livres et cahiers et brusquement le soldat allemand de service. vidait le contenu du sac et regardait si nous passions des lettres à destination de la zone libre, il nous questionnait et nous ne comprenions pas bien l'allemand aussi les arrivées en retard aux cours étaient fréquentes, les professeurs ne disaient rien et pour cause ! Certaines fois on nous renvoyait purement et simplement chez nous, on ne passait pas ce jour-là, pas d'explication à demander, non c'était non !

Les adultes avaient aussi les mêmes problèmes, ils étaient souvent fouillés, les femmes étaient fouillées par des femmes allemandes. Pour comble de malheur, il arrivait que quelquefois les douaniers français de l'autre côté du pont se mettent à faire du zèle et nous demandaient également d'ouvrir nos sacs, c'était le comble !

Il faut également dire qu'en plus de l'Ausweis, nous devions posséder une carte d'identité franco-allemande signée de la kommandantur et de la gendarmerie française (la panoplie était complète). Il ne fallait surtout pas circuler sans ces indispensables papiers car nous aurions pu nous retrouver en prison ou même ailleurs...

C'était vraiment fait. Il fallait toujours montrer patte blanche ou alors... »



2

Le maréchal Pétain prend le pouvoir

Il est difficile si longtemps après, pour ceux qui ne l'ont pas vécue, d'imaginer la stupeur de l'opinion devant l'effondrement de la société française tout entière. L'impensable était accompli.

Quel recours attendre et de qui ?

Alors surgit « l'homme providentiel », le « sauveur », celui auquel il suffisait de s'abandonner pour voir se résoudre tous les problèmes, au prix d'une confiance absolue, qui tourna vite à l'idolâtrie : le maréchal PÉTAİN.

Reconnu comme le vainqueur de Verdun en 1914-18, il recueillit aussitôt l'appui de tous (ou presque) les anciens combattants de la Grande Guerre qui, eu égard aux sacrifices et aux souffrances qu'ils avaient connus, n'avaient pu comprendre l'effondrement de l'armée française de 1940.

Et chacun de croire qu'il allait entamer le redressement du pays et la préparation de la revanche après avoir sauvé l'essentiel, disait-il, en demandant l'armistice. Comment imaginer à ce moment que le héros de la grande guerre pousserait aussi loin la collaboration avec l'Allemagne. A la faveur du désarroi général, entretenu par une énorme propagande que la censure mettait à l'abri de toute controverse, un consensus quasi général allait s'établir autour du vieux maréchal.

L'armée allemande avait produit une forte impression sur la population. La rude discipline qu'on pouvait observer contrastait avec l'énorme pagaille de la débâcle française. L'impression de puissance et de rapidité donnée par l'armée mécanique avait frappé tout le monde. Il n'est pas jusqu'aux hommes de troupe qui apparaissaient aux yeux des civils français comme physiquement supérieurs. Les « on-dit » leur attribuaient toutes les qualités : tous sont sportifs, tous savent nager, même en eau froide, etc. PÉTAİN n'aura aucune peine ensuite à persuader les Français que la défaite était due à l'amollissement général, au manque de discipline, à la dégénérescence de la jeunesse particulièrement par la faute des instituteurs.

Le choc de la défaite et de la débâcle, le désarroi de l'opinion publique qui en résulte, sont tels que des gens sains et raisonnables acceptent de voter cette délibération du conseil municipal de Bellegarde en date du 26 août 1940, sans en mesurer la gravité.

Délibération du Conseil Municipal de Bellegarde

« Le Conseil

1) *Considérant que le relèvement du Pays ne peut être obtenu que par une éducation nouvelle de la jeunesse basée, d'une part, sur la formation physique, intellectuelle, morale et civique de la jeunesse et d'autre part, le culte de la famille, de la patrie servie par l'esprit de sacrifice en faveur de l'un et de l'autre.*

2) *Considérant que ce but ne pourra être atteint que par une discipline sans défaillance aussi bien des maîtres que des élèves.*

3) *Considérant que cette discipline ne peut être obtenue que par des maîtres dont leur passé leur permet d'avoir sur les enfants une autorité indiscutable.*

4) *Considérant que quelques instituteurs et institutrices de notre ville ne peuvent avoir l'autorité requise en raison de leur attitude passée, demande à Mr le Préfet de faire enquêter et de désigner les maîtres et maîtresses en question dans des postes nouveaux où leur ancienne attitude ne sera pas un lourd handicap pour remplir leurs nouvelles fonctions. »*

Heureusement, les choses ne tarderont pas à se décanter et les esprits à reprendre leur équilibre. On ne saurait donc condamner tout un pays ou presque pour une erreur passagère de jugement. La suite des événements conduira tous ceux qui ne sont pas aveuglés par le sectarisme à nuancer puis à rectifier leur appréciation de la situation.

Mais en attendant cette évolution des esprits la réalité politique du régime de Pétain pourra ainsi se manifester tout de suite par une série de mesures destinées à détruire complètement toute trace du régime et de la société française républicaine en faisant disparaître toutes ses structures administratives et associatives, en éliminant physiquement tous ses hommes politiques, en livrant le pays aux hommes d'extrême droite.

Investi du pouvoir constituant, PÉTAİN décide :

- que la France ne sera plus une « République » mais un « Etat »,
- que la devise « Liberté Egalité Fraternité » disparaît au profit de « Travail Famille Patrie »
- la dissolution de tous les partis, syndicats, associations culturelles, sportives et philosophiques,
- la création de la légion des combattants qui jouera le rôle d'un parti unique au service du Maréchal,
- l'instauration d'un serment de fidélité au chef de l'état par tous les fonctionnaires d'autorité,
- le renforcement de la chasse aux communistes,
- la publication du statut des juifs,
- l'arrestation de nombreux hommes politiques (Léon BLUM, Paul REYNAUD, Edouard DALADIER, Jean ZAY, Pierre MENDES FRANCE, ...),
- la mise en place d'une vaste entreprise de conditionnement des jeunes et même des enfants,
- l'organisation de la collaboration sous toutes ses formes (voir lexique page 131).

Cependant une toute petite minorité agissante a su résister au vertige. Quelques hommes courageux et restés lucides ne perdent pas de vue que l'Allemand c'est à la fois l'occupant et le nazisme. Ils entament déjà et spontanément la lutte pour la libération. Dès le mois d'août, au moment où l'Alsace et la Lorraine deviennent territoires allemands, deux

hommes, FRENAY et CHEVANCE, décident de former une armée secrète de libération. Ce sera l'origine du mouvement « Combat ». Des filières d'évasion se constituent en Alsace. En septembre le groupe dit du « Musée de l'homme » à Paris lance ses premiers tracts. Plusieurs journaux clandestins paraissent (Pantagruel, l'Université libre, Libre France, etc.). En octobre se constitue le réseau « Alliance » qui sera représenté à Bellegarde par M. COMARD, inspecteur principal des douanes et Louis NEYROUD mécanicien S.N.C.F. PINEAU et LACOSTE rédigent un manifeste à l'intention des syndicalistes sur les Champs-Élysées. DE MENTHON fait paraître son journal clandestin « Liberté ». En décembre se fondent l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire) et le réseau « Ripoche » et paraît le premier numéro du Journal « Résistance ». En janvier 1941, ce sont les journaux « Valmy » et « Jaurès » qui paraissent à leur tour, ainsi que « La Pensée libre » et « Libération » en zone occupée.

Le 11 février 1941, les résistants du groupe du « Musée de l'homme » sont arrêtés. En avril, MARANNE prend contact avec Léo HAMON pour la constitution du « Front National ». Le parti socialiste commence à se regrouper sous le vocable de « Comité d'action socialiste ». Le parti communiste s'organise pour faire face à l'aggravation des mesures policières à son égard. Les syndicalistes également renouent les contacts entre eux. En mai 100 000 mineurs du Nord et du Pas-de-Calais entament une grève dure. La répression par les autorités de Vichy et les Allemands sera très violente : prison, déportation, exécutions.

Cette floraison d'initiatives individuelles ou par petits groupes concerne toutes les tendances de l'éventail politique français puisque cela va des communistes aux « Croix de feu » du colonel de la Rocque. Il est évident cependant que les milieux de gauche sont dans l'ensemble plus actifs. En effet leur opposition au fascisme est fondamentale et pour eux l'Allemand est non seulement l'étranger occupant mais aussi le nazi. D'autre part les mesures immédiates du régime de Vichy à l'encontre des syndicats, des partis politiques, des juifs et des associations philosophiques les orientent rapidement vers une opposition au gouvernement de Pétain qui s'appuie manifestement sur l'extrême-droite maurrassienne

Pendant ce temps, DE GAULLE, reconnu chef de la « France Libre » par les Anglais, commence à organiser les contacts avec la France occupée en envoyant, dès juillet et août 40, des agents secrets en zone libre et zone occupée. Ainsi se créent le réseau « Saint-Jacques » de Maurice DUCLOS, le réseau « Brutus » du commandant FOURCAUD, le réseau « Confrérie Notre-Dame » de RÉMY.

En décembre 1940 le commandant D'ESTIENNE D'ORVES débarque clandestinement à Plogoff en Bretagne pour constituer le réseau « Nemrod » et émet à destination de l'Angleterre avant d'être arrêté et fusillé en janvier 41. En mars 1941, cinq officiers de la France libre sont parachutés en France. En mai Pierre JULITTE est parachuté en zone Nord pour organiser les liaisons radios.

Il n'est pas jusqu'à l'armée d'armistice qui fournira quelques éléments issus des 1^{er} et 3^e bureaux (récupération et camouflage du matériel de guerre) qui surmonteront le pétainisme ambiant et formeront plus tard l'O.R.A. (Organisation de Résistance de l'Armée).

Dans l'Ain, cette organisation ne jouera pas un rôle militaire important au cours des combats de l'été 1944. En même temps, les Anglais mettent en place leurs propres filières contrôlées par l'Intelligence Service ou le Service des Opérations Extérieures. Cette énumération, non exhaustive, montre que les résistants, pour aussi divers et peu nombreux qu'ils soient, existent déjà et préfigurent l'avenir dès 1940.

■ Dans ce moment de trouble général, que se passe-t-il à Bellegarde ?

La signature du pacte germano-soviétique en août 39 avait eu pour conséquence la dissolution, en septembre, du parti communiste français puis en mars 40 le procès des députés communistes. Simultanément les militants locaux comme COLLET, CONSTANTIN, DADU, VAUGLIN et d'autres étaient l'objet de sanctions disciplinaires. Ils seront arrêtés bientôt. Au cours de la séance du Conseil municipal de Bellegarde du 13 mars 1940, les élus socialistes BATON et TOURNIER, en l'absence de PINARD mobilisé, élevaient la protestation suivante (extrait du registre des délibérations) :

« En fin de séance, MM. BATON et TOURNIER, Conseillers Municipaux ont élevé une protestation contre l'insuffisance et la légèreté des enquêtes ayant conclu injustement à des sanctions disciplinaires à l'égard de certains fonctionnaires et agents de la S.N.C.F. pour propagande et activités politiques illégales alors que ces fonctionnaires et agents n'avaient rien à se reprocher et n'ont pas été entendus pour présenter leur justification.

Les autres, membres du Conseil ne possédant aucun élément d'appréciation sur les faits invoqués et M. Le Maire précisant que les mesures intéressant la Défense Nationale ne peuvent qu'être approuvées par une assemblée Municipale.

Le Conseil transmet purement et simplement à Monsieur le Préfet la protestation précitée ».

Dès l'armistice et la mise en place du pouvoir de Vichy, l'application des mesures évoquées antérieurement, se traduit par la dissolution d'associations diverses (l'A.R.A.C., association républicaine des anciens combattants, Libre pensée, considérée comme le pourvoyeur de la franc-maçonnerie, Comité du Front Populaire, etc.). 1 328 instituteurs francs-maçons sont limogés. PÉTAIN prononce même la dissolution des sociétés sportives locales pour les regrouper en une seule association dirigée par un seul comité directeur, ce qui matérialise la volonté de contrôler étroitement la jeunesse au mépris de la loi de 1901 sur la liberté d'association. Le livre du centenaire des EVB gym de Bellegarde relate comment ils ont vécu l'application de cette mesure.

Sur le plan politique la police recherche les listes des militants et les fonds. Le domicile de Marius MARINET est perquisitionné par la police qui recherche les fonds du syndicat CGT des transports. Chez son frère jumeau Eugène, elle recherche les documents de la « Libre Pensée ». Ce sera en vain. Le syndicat C.G.T. des transports (chauffeurs routiers) liquidera sa trésorerie en envoyant des colis à ses adhérents prisonniers de guerre. L'union locale des syndicats C.G.T. camouflera ses fonds libres sous la forme d'actions de sociétés à la coopérative « La Ménagère » (magasin coopératif d'alimentation) gérée par Marius MARINET.

Pendant l'hiver 40-41, les fonctionnaires connus pour avoir milité dans les organisations mises à l'index, sont l'objet de sanctions (voir encadré page 28). En vertu d'une décision prise le 8 février 1941 par le secrétaire d'état à Vichy et signifiée par le préfet le 13 février 1941, Marius PINARD, instituteur à Arlod, est déplacé d'office dans la Loire. Mme DESMARIS, directrice du cours complémentaire de filles de Bellegarde est révoquée sans traitement le 28 février 1941. Motif: elle est l'épouse d'un instituteur militant comme PINARD. Mais DESMARIS étant instituteur à Coupy - zone interdite dépendant de Dijon - n'est pas sous l'autorité de l'académie de l'Ain. C'est donc sa femme qui est sanctionnée.

Quelque temps plus tard, DESMARIS devra se cacher dans la région lyonnaise car son arrestation est décidée. Un postier qui a intercepté une conversation entre le préfet et le commissaire des renseignements généraux le prévient à temps. Eugène MARINET, douanier, est déplacé pour les mêmes raisons en Bretagne puis dans le Berry. D'autres subiront le même sort, comme Octave TOURNIER, militant syndicaliste des Douanes.

L'emprise sur la jeunesse à l'intérieur du Système scolaire se met en place comme en témoigne cette circulaire de l'Inspecteur d'Académie (original consultable aux archives départementales):

Bourg, le 10 février 1941.

L'Inspecteur d'Académie

à Monsieur le Proviseur du lycée de Bourg.

J'ai l'honneur de vous informer que je viens d'adresser à toutes les écoles primaires du département des instructions concernant le Salut aux Couleurs. Ce geste symbolique ne peut manquer de traduire heureusement aux yeux de nos élèves et des familles notre culte de la Patrie.

Il serait tout-à-fait désirable que, dans tous les établissements publics d'enseignement secondaire, primaire supérieur ou technique, ces mêmes instructions fussent appliquées.

Je vous serais reconnaissant, en conséquence, de vouloir bien prévoir dès maintenant l'installation dans la cour de votre établissement d'un mât auquel le drapeau national serait hissé chaque lundi matin, en présence de tous les élèves. L'emblème serait amené le samedi, dans les mêmes conditions, à l'issue des classes de l'après-midi.

Lors du premier salut, c'est le chef d'établissement lui-même qui hissera le drapeau : quelques mots seront prononcés par lui sur le sens de son geste. Dans la suite, tel ou tel élève, à tour de rôle sera appelé à l'honneur d'élever les couleurs. Une poésie patriotique, la lecture d'une page appropriée, un chant exécuté en commun, le salut aux soldats morts pour la France, termineront cette méditation collective.

Je me borne à ces brèves indications, vous laissant le soin de régler et de tirer les détails de ces cérémonies. Vous trouverez sans aucun doute, dans votre cœur et votre foi, les moyens les plus propres à frapper les enfants et, si simple que soit cette cérémonie, à entretenir en eux le culte et l'émotion de la patrie.

L'Inspecteur d'Académie,

h. M. Keller

Je me propose d'assister au premier salut aux couleurs dans votre établissement ; je serai vraisemblablement accompagné de M. le Préfet et de M. le Général KELLER.

La mise en place du régime autoritaire de Vichy s'exprime également au niveau des conseils municipaux. Le suffrage universel est tout simplement supprimé. Les conseils municipaux régulièrement élus sont dissous et c'est un arrêté préfectoral qui « désigne » les membres des nouveaux conseils, appelés plus précisément « délégation spéciale ».

C'est le 13 mars 1941 que le nouveau conseil de Bellegarde sera installé. On note entre autres l'éviction de BATON, PINARD et TOURNIER, élus socialistes, car c'est là le véritable but de l'opération.

Cependant, tous les maires et conseillers ainsi désignés ne se sont pas comportés systématiquement en collaborateurs militants. Passé le premier élan pétainiste dû au choc de la débâcle, un certain nombre d'entre eux ont pris conscience de la duperie vichyssoise et ont basculé dans la résistance. Mais la résistance a considéré comme normal que, dès la libération, toutes les « délégations spéciales » soient remplacées par un comité de libération, constitué à l'image du C.N.R. (voir lexique page 130), et dont la tâche serait de préparer le retour du suffrage universel et de nouvelles élections démocratiquement organisées. A Bellegarde c'est M. BATON qui fut désigné par la résistance pour être président de ce comité, puis devenir maire provisoire de la ville après la libération.

Dès octobre 1940, la première réaction des syndicalistes dans l'Ain se produit à Génissiat, sous l'impulsion de CHARENT, vieux militant anarcho-syndicaliste qui mourra plus tard en déportation. L'importance des effectifs ouvriers sur le chantier du barrage de Génissiat explique le dynamisme syndical de la région de Bellegarde dès avant la guerre. Un responsable C.G.T. départemental, MADRAS, vint alors à Génissiat tenir une réunion clandestine, ce qui lui valut d'être arrêté ainsi que CHARENT par la police française et de subir deux condamnations dont une à 6 mois. De prison, MADRAS reviendra à Bellegarde en mission pour le M.O.F. (Mouvement Ouvrier Français) au début de l'année 1942. Les premiers tracts distribués à Bellegarde ont été écrits à la main chez Marius MARINET par un petit groupe de militants comportant entre autres son fils Jean, Marcel BARBIER, René BOCHET, Roger DALLOZ. Ils étaient signés : « Mouvement Ouvrier Français ».

Pour comprendre le cheminement ultérieur des contacts, il est nécessaire de parler de LÉON MORANDAT (nom de guerre YVON), originaire de Polliat en Bresse. Il deviendra pour le public d'après guerre, Yvon MORANDAT, compagnon de la libération, qui terminera sa vie et sa carrière à la tête des Charbonnages de France. Militant syndicaliste C.F.T.C., MORANDAT se trouve en 1940, après l'évacuation de la Norvège, membre des F.F.L. à Londres. Il est récupéré par Maurice SCHUMANN qui le présente à DE GAULLE. On peut penser que celui-ci a compris que les réseaux ne suffiront pas à créer en France un élan de résistance assez consistant et que, pour donner à la résistance une large assise dans la population il faut l'ancrer dans les milieux populaires. En novembre 1941, MORANDAT qui a refusé un poste d'éditorialiste à Radio-Londres et qui préfère l'action sera parachuté près de Toulouse. Sa mission est de contacter les syndicalistes C.G.T. et C.F.T.C. afin de les amener à se regrouper et à s'intégrer à la résistance sous la forme du Mouvement Ouvrier Français (M.O.F.). De Toulouse il poursuivra sa mission à Lyon, Marseille, Thonon, Bordeaux. Il sera en contact avec le mouvement « Libération » qui aura ainsi grâce à lui une liaison avec Londres. Il rencontrera également le Parti Socialiste. On ne dit pas assez que le succès de la mission confiée à MORANDAT en 1941 conditionnait en partie le succès ultérieur de la mission de Jean MOULIN qui, en obtenant la création des M.U.R. en janvier 43 (voir lexique page 136), puis celle du C.N.R. en mai 43, réalisait l'unification nécessaire de toutes les forces de la résistance.

Parallèlement, Christian PINEAU, qui fut secrétaire général adjoint de la CGT est le cofondateur du mouvement « Libération Nord ». Son organisation est basée sur les structures des anciennes unions locales et départementales de la CGT. Dès octobre 1940, 12 militants syndicalistes de la CGT et de la CFTC se joignent à lui pour rédiger un manifeste qui s'élève contre la charte du travail prônée par BELIN, ancien syndicaliste rallié à Vichy, ministre du travail du gouvernement PÉTAÏN. Ce comité des douze syndicalistes se transforme en un mouvement de résistance : « Libération Nord ». Son journal clandestin « Libération » paraîtra chaque semaine à partir du 1^{er} décembre 1940.

Le 28 mars 1942, PINEAU se rend à Londres à la demande de DE GAULLE qui veut l'entendre sur l'état de la résistance populaire qu'il connaît mal. Les milieux de gauche de la résistance ont des inquiétudes sur les sentiments républicains du général, et ils souhaitent qu'il s'exprime publiquement. La négociation ne fut pas aisée mais le 28 avril 1942, PINEAU rapporte de Londres un manifeste dans lequel DE GAULLE s'engage à restaurer la république et les libertés démocratiques ; en voici un extrait :

« Le terme de la guerre est pour nous à la fois la restauration de la complète intégrité du territoire, de l'Empire, du patrimoine français et celle de la souveraineté complète de la nation sur elle-même. En même temps que les Français seront libérés de l'oppression ennemie, toutes leurs libertés intérieures devront leur être rendues. Une fois l'ennemi chassé du territoire, tous les hommes et toutes les femmes de chez nous éliront l'Assemblée Nationale qui décidera souverainement des destinées du pays. »

Le système de coalition des intérêts particuliers qui a, chez nous, joué contre l'intérêt national, [devra] être à tout jamais renversé...

L'économie devra être reconstruite « par une technique dirigée » permettant « un puissant renouveau des ressources de la Nation et de l'Empire »

Il faudra que soient réalisées, contre la tyrannie du perpétuel abus, les garanties pratiques qui assureront à chacun la liberté et la dignité dans son travail et dans son existence.

La sécurité nationale et la sécurité sociale sont, des buts impératifs et conjugués. Nous voulons que l'idéal séculaire français de liberté, d'égalité, de fraternité⁽¹⁾, soit désormais mis en pratique chez nous de telle sorte que chacun soit libre de sa pensée, de ses croyances, de ses actions, que chacun ait, au départ, dans son activité sociale, des chances égales à celles de tous les autres, que chacun soit respecté par tous et aidé s'il en a besoin. »

Dès lors, l'ensemble des mouvements de résistance se place sous l'autorité du Général. Le mouvement « Libération » sera le premier à diffuser ce document dans son journal clandestin.

Dans l'Ain, Paul PIODA de Bourg est le fondateur et chef départemental du mouvement « Libération » où il milite avec Henri MORANDAT, frère d'Yvon, René GREUSARD (dit « Duplex »), MADRAS, Eugène VEREL, Marcel COCHET (professeur E.P.S. au lycée Lalande). Le mouvement « Libération » collabore avec le M.O.F. dont les militants contribuent à la diffusion du journal clandestin « Libération ». Par ailleurs, Paul PIODA cherche à recruter des jeunes. A la faveur de la bourse des livres scolaires d'occasion qu'il organise pour les lycéens il entre en contact avec deux d'entre eux : Paul MORIN

(1) Rappelons que non seulement cette devise avait été remplacée par Pétain par « Travail, Famille, Patrie » mais que de Gaulle l'avait jusque-là remplacée par la devise de la marine « Honneur et Patrie ».

et Marcel THENON du lycée Lalande. Ils sont partants et se chargent d'introduire « Libération » au lycée. Rapidement sont recrutées deux trentaines de futurs combattants, parmi lesquels Jean MARINET et Roger GUETTET de Bellegarde. Leur premier travail sera la diffusion des différents journaux clandestins à l'intérieur de l'établissement et dans leurs familles et leur groupe d'amis. Ils s'attachent à combattre l'intense propagande pétainiste que subissent les lycéens.

Le mouvement « Combat » existe aussi à Bourg animé par le chirurgien-dentiste Raymond CHARVET et Bob FORNIER. Ils ont des attaches avec le général DELESTRAINT, figure de proue de la mouvance catholique de la Résistance, qui devint le général en chef national de l'Armée Secrète après l'arrestation de Jean Moulin.

Quant à « Franc-tireur », son développement est beaucoup moins important. ADHEMAR, dit « J3 », de Billiat, essayera de l'implanter à Bellegarde et Nantua. ADHEMAR était très lié avec ALBAN-VISTEL qui sera le chef régional des M.U.R. Lorsque la famille d'ALBAN-VISTEL devra se cacher, c'est J3 qui lui trouvera un refuge chez son ami TROCCON de Bassy.

Comment on détruit la démocratie

A Bellegarde en 1941, MM. BATON, PINARD et TOURNIER, conseillers municipaux régulièrement élus, sont démis arbitrairement de leurs fonctions pour raisons politiques.

REPUBLIQUE FRANÇAISE
 DÉPARTEMENT DE L'AIN
 ARRONDISSEMENT DE NANTUA
 VILLE
 BELLEGARDE

Bellegarde, le 1941

PREFECTURE DE L'AIN

Le Préfet de l'Ain, Chevalier de la Légion d'Honneur

Vu la loi du 14 Novembre 1940 relative à la démission d'Office des Conseillers généraux, Conseillers d'arrondissement et Conseillers municipaux-

Sur les propositions de Monsieur le Sous-Préfet de Nantua.

A r r ê t e

Article 1er- MM. BATON Gaston, PINARD Marius, et TOURNIER Octave-
 Conseillers municipaux de la Ville de Bellegarde sont déclarés
 démissionnaires d'office .

Article 2- Monsieur le Secrétaire Général et Monsieur le Sous-
 Préfet de Nantua sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'ex-
 écution du présent arrêté qui sera inséré au recueil des actes
 administratifs-

BOURG le 28 janvier 1941

Le Préfet de l' Ain

signé J. THOMAS

Pour ampliation
 Pour le Préfet
 Le Chef de Cabinet délégué
 Illisible .

Pour Copie conforme-
 le Maire,
J. J. J.

3

Les réseaux

Parallèlement à l'organisation de l'A.S., existent les « réseaux ».

Contrairement aux regroupements organisés par les mouvements et l'A.S. qui structurent des effectifs importants, les « réseaux » ou les « filières » impliquent un petit nombre de résistants. Ces structures sont indépendantes de la résistance locale pour des raisons de sécurité et de nature.

D'une ville à l'autre, d'un point de chute à un autre, elles remplissent chacune une mission particulière et unique, différentes de celles de l'A.S. :

- Travail d'espionnage pour recueillir des informations militaires et les faire parvenir à Londres (souvent par la Suisse).
- Organisation de la récupération et l'exfiltration des aviateurs alliés abattus pour les conduire à travers le pays jusqu'en Angleterre via l'Espagne. Mission importante car la formation d'un pilote est beaucoup plus longue que la construction d'un avion.
- Aide aux Juifs pour se cacher ou passer en Suisse. Organisation de la protection de ceux de leurs enfants qui étaient orphelins (la maison d'Izieu).

A Bellegarde, plusieurs agents appartenaient à des réseaux. La situation de la ville, dernière gare SNCF avant Genève leur était favorable (voir documents page 11) :

- ORSET Olivier et son fils Henri appartenaient à une filière de passage de la ligne de démarcation sur la Valserine,
- PERREARD Joseph, réseau non identifié, mort en déportation,
- BERTRAND Jean, dans le cadre de la « résistance-fer » (SNCF),
- BAFFERT, agent de liaison du journal clandestin « Bir-Hakeim ». Il avait comme contact à Genève l'avocat suisse FRANKENS, sponsor du journal.
- NEYROUD Lucien (Louis?), réseaux « Alliance » et « Gilbert ».

■ Les principaux réseaux clandestins

1. Réseaux de la France Libre :

- **Confrérie Notre Dame.** Responsable : « RÉMY ».
Activités : renseignements, zone Nord.
- **Brutus.** Responsable : FOURCAUD.
Activités : renseignements, zone Sud.

- Allah. Responsable : ALATERRE.
Activités : renseignements navals en Bretagne.

2. BCRA (Bureau Central de Renseignements et d'Action) à partir de 1942 :

- Phalanx. Responsable : Christian PINEAU.
Activités : renseignements zone Sud.
- Cohors. Responsable : CAVAILLÈS.
Activités : renseignements zone Nord.
- Phratric. Responsable : « ROBERT ».
Activités : renseignements militaires zone Sud.

3. DGESS (Délégation Générale des Services Spéciaux). Alger 1943 :

- Phratric. Responsable : GORSE-FRANKLIN.
Activités : renseignements émanant des MUR, zone Sud.

4. Réseaux britanniques :

Military intelligence :

- Alliance. Responsable : LOUSTAUNAU-LACANAU.
Activités : renseignements zone Sud.
- Gilbert. Responsable : colonel GROUSSARD.
Activités : renseignements depuis Genève.
- Pat O'Leary. Responsable : Albert GUÉRISSE.
Activités : exfiltration de militaires (Pyrénées, voie maritime).

SOE (Special Operations Executive) :

- Section F. Responsable : colonel BUCKMASTER.
Activités : parachutage d'officiers en France. Sabotages, armement, encadrement.
- Section RF. Responsable : PIQUET-WICKS.

5. Réseaux américains :

- Office of strategic services.
Activités : renseignements, sabotages.



4

L'unification de la Résistance

■ Les Mouvements Unis de la Résistance dans l'Ain.

La mise sur pied de l'Armée Secrète dans l'Ain fut un pas en avant vers l'unification des forces de la Résistance.

Le 26 janvier 1943, un comité directeur national des Mouvements Unis de la Résistance fut créé et placé sous la présidence de Jean MOULIN, son initiateur.

En mars 1943, les responsables départementaux des trois grands mouvements de résistance de la zone sud décidèrent de fusionner leurs organisations, comme à l'échelon national. La réunion qui créa les M.U.R. de l'Ain se tint en 1943 chez Raymond CHARVET à Bourg. Elle aboutit à la constitution d'un Directoire de 14 membres :

Président : René GREUSARD dit « DUPLEX » de Libération

Adjoint : Bob FORNIER dit « VIRGILE » de Combat

Secrétaire : Henri GERMAIN dit « GEORGES » de Franc-Tireur

Service des renseignements : Raymond CHARVET dit « DEDANS » de Combat

Presse clandestine : Henri GROBOZ dit « LEGROS » de Libération.

Noyautage des Administrations Publiques : Eugène VEREL dit « LÉONARD » de M.O.F.

Faux papiers : Jean VILLANCHER dit « RECH » de Libération

Service social : P. BROCHAY dit « DENISE »

Groupe franc : J. GRIVET

Service atterrissage et parachutage : P. DEBAT dit « JACQUES » de Combat

Action ouvrière : Jean BLANDON du M.O.F

Armée Secrète : Bob FORNIER, J. PERRET dit « HOMÈRE », M. GAGNEUX dit « HOCHÉ ».

Ainsi constitués, les M.U.R. de l'Ain se montrent parmi les mieux structurés en France.

■ Le temps des pionniers

Début 1942, MADRAS, devenu responsable zone Sud du M.O.F. vient à Bellegarde prendre contact avec Marius MARINET, ancien militant syndicaliste. Il apporte le journal

clandestin du M.O.F., des consignes pour la rédaction des tracts, une aide financière pour des familles de militants passés à la clandestinité et sans ressources. Dès lors les syndicalistes de la région de Bellegarde commencent à se regrouper, non seulement pour lutter contre la « charte du travail » de PÉTAINE, mais aussi pour entreprendre une activité de résistance. Les premiers tracts clandestins diffusés à Bellegarde dans les boîtes à lettres seront signés M.O.F. Ils ont été écrits à la main chez MARINET par son fils Jean, DALLOZ, BOCHET, BARBIER entre autres.

D'autres actions syndicalistes suivront et dans toute la France. Le 1^{er} Mai 1942 sera marqué dans tout le pays par des manifestations importantes, soutenues et impulsées par l'ensemble de la Résistance.

Les liens qui existent à l'échelon départemental entre MADRAS et GREUSARD, chef du mouvement « Libération » font que, finalement, « Libération » prit contact à Bellegarde avec Marius MARINET et René BOCHET. Dès lors la machine était en route. Le 11 novembre 42, DE GAULLE nomme le général DELESTRAINT chef national de l'A.S., lequel désigne Bob FORNIER (VIRGILE) de Combat comme chef départemental. L'A.S. va se développer dans chaque secteur à partir des groupes de résistants déjà en activité. Mais avant d'aller plus loin, nous tenons à préciser encore que le schéma de démarrage que nous venons d'analyser est tout à fait circonstanciel et local, déterminé par les hommes en place et leurs antécédents. Ailleurs les choses ont pu se passer autrement, basées sur d'autres groupes d'opinion.

L'A.S. sera donc la formation militaire unique née de la fusion des formations militaires particulières de Combat, Libération et Franc-Tireur. On sait que ce sera le prélude à la formation des M.U.R. (voir lexique page 136).

Le recrutement sur Bellegarde va maintenant se développer et se diversifier. Sans qu'il y ait eu volonté politique préalable, en vertu seulement des circonstances locales et départementales, il avait pris naissance dans le milieu syndicaliste avec les MARINET, BARBIER, BOCHET et dans les milieux de gauche avec les BATON, PRANDINI, ROBOTTI. Mais maintenant il va faire tache d'huile dans tous les milieux et dans les communes rurales du secteur avec les JEANTET, GUIGUET, le policier MONVAL, DUBUISSON, MARINET Albert et Maurice de Vouvray, NERVI, MUSY, BAILLY, FENESTRAZ et combien d'autres.

Il s'agit maintenant de mettre en place une unité combattante, il faut donc que les militants de la résistance deviennent des soldats clandestins. Pour les pionniers, la difficulté consiste à rechercher partout les hommes ayant la volonté de se battre, capables de prendre les risques de l'activité clandestine (arrestation, déportation, fusillade) et suffisamment sérieux et discrets pour ne pas compromettre la sécurité de l'ensemble. Mais l'intense propagande vichyssoise, le climat de méfiance et de délation, la crainte de la Gestapo, les difficultés matérielles de l'heure, constituent un contexte difficile et chaque fois que l'on recrute un homme, on prend un risque.

Donc, dès la fin de 1942 la structure A.S. va s'organiser. Dans le langage de la clandestinité le département de l'Ain aura comme indicatif: « CRISTAL ». La région de Bellegarde sera le secteur n° 4, d'où l'indicatif « CRISTAL 4 » dont nous avons fait le titre de cet ouvrage. Géographiquement, il s'étend au sud jusqu'à Chanay, au nord jusqu'au milieu de la vallée de la Valserine et dans le Pays de Gex, à l'Ouest jusqu'à St-Germain-de-Joux et le Retord, à l'est il s'arrête au Rhône (voir carte page 12-13). Ces limites sont relativement floues. Le premier chef et fondateur du secteur CRISTAL 4 sera Marius MARINET.

■ Comment l'A.S se développe-t-elle ?

Extrait d'un document autographe de Marcel MUSY :

Formation de l'A.S. du secteur C.4
Secteur de Trébillet
Rapport sur la création et
formation du secteur de Trébillet compre-
nant les communes de St Germain, Plagne,
Chatillon, Montanges, Echallon

"Dès l'hiver 42-43, j'entre en rapport avec le chef de la résistance de Bellegarde, M. MARINET, qui me donne à organiser la résistance dans ma région. Je me mets en rapport avec quelques résistants surs à St Germain qui forme son groupe avec HANRIOUD comme chef, à Chatillon avec BAILLY Eugène comme chef qui, par la suite, fut arrêté et déporté. Il fut remplacé par BERTHET-GRILLON, mutilé de la guerre 14-18, Echallon avec COUTIER Léon, Montanges avec BALLET.

Notre travail au début fut de ravitailler, aider les réfractaires, coupure de lignes électriques"

Après son arrestation par la Gestapo le 24 novembre 1943 Marius MARINET sera immédiatement remplacé par M. GUIGUET, chef des services techniques de la ville de Bellegarde. Mais la santé de M. GUIGUET s'étant rapidement altérée, c'est Edmond FENESTRAZ qui le remplacera très vite, passant ainsi de la direction du groupe de Génissiat à la responsabilité de l'ensemble, qu'il exercera jusqu'à la libération.

Comme le dit le Chant des Partisans...

« Ami si tu tombes

Un ami sort de l'ombre à ta place »

Dès la fin de 1943, l'Armée Secrète de Bellegarde est forte de 92 hommes d'après un témoignage de Marcel BARBIER. (voir document manuscrit page suivante)

Parallèlement au développement des mouvements puis de l'A.S., le Front National (voir lexique page 132), sous l'impulsion de PERRIN essaie de s'organiser. Nous n'avons malheureusement que peu de renseignements sur cette branche de la résistance. Ce qui paraît évident c'est que, ayant démarré à Bellegarde après l'A.S., le Front National n'a pu se développer de façon significative dans ce secteur. L'arrestation de M. Louis CHANEL en février 44 lui porta un coup sévère.

Liste des membres de l'A.S de Bellegarde en 1943 (92 noms)
selon le témoignage de Marcel BARBIER

Formation Armée de l'A.S. Bellegarde - 1943.		
- Mainist -	Duboyal	
- Baton -	Audouin Louis	
- Flauding -	Morace	
- Dacier M.	Marquet Louis	
- Dubouin R.	Marquet Jean	
- Fenerthy -	Violet Jean	
- Pinard	Mutillien Jules	
Blanc André	Zanacchi Charles	
Vazette Henri	Zanacchi C.	
Thomas	Poloni	
Howard - Ben - Drie	Vollenin Charles	
Stefanica	Rosod Arthur	
Keller	Rosod. Michel	
Duret André	Walleat	
Fiedoz	Hauty	
Blanchet	Cuty	
Gaulhier Gaston	Bouquet	
Pouch Jean	Yvan	
Goudouy	Bicartay -	
Dellote Paul	Juger	
Goudouy Edmond	Claphier -	
Ruggieri	Gudin	
Yadnes -	Fennek	
Saignemartin Henri	Formati	
Thomas Udo -	Pui Louis	
Mutillien Louis	Sonie -	
Barceau	Blanc Jean	
Chureau	Humm	
Mandel	Phillet	
Bygrobelt	Calice Sébastien	
Sacroix Edmond	Alouant Paul	
Guidon Henri	Alouant Marcel	
Chacornac Jean	Penet	
Mint Charles	Gani	
Pitrona	David	
Sacroix Louis	Vollenin	
Wafle	Reynard	
Touquet Guy	Mohval	
Touquet Jean -	Cenot	
Perin René	Regelle	
Demaige	Boldon Victor	
Beni Jean	Bocquet	
Rendu Marc		
Ramet		
Joly Lion		
Dufon		
Jacquemet		
Walleigne Lion		
Barbin Maxime		
Carlos Charles		

92.

Quant aux militants communistes dont nous avons déjà évoqué les avatars en 1940 dans les premières pages, leur itinéraire sera plein d'aventures. En tant que militants politiques, certains furent incarcérés à la citadelle de Sisteron, d'autres au camp de St-Sulpice-la-Pointe dans le Tarn d'où ils s'évadèrent pour reprendre la clandestinité dans la résistance, d'autres encore furent envoyés en Algérie au bagne du Transsaharien. Le déclenchement de la guerre germano-russe le 22 juin 1941 ayant contribué à normaliser les rapports entre les résistants de différentes obédiences on retrouvera DADU chef de groupe dans l'A.S. de Bellegarde, COLLET (capitaine THÉO) dans la résistance lyonnaise où il assurera en particulier des liaisons avec Marseille et Limoges.

Mais, pour revenir à l'A.S. et au secteur de Bellegarde, il ne faut pas perdre de vue que le secteur Cristal 4 est militairement important à cause de sa situation géographique.

La gare comporte un dépôt de machines et une plaque tournante, certes moins importants que celui d'Ambérieu, mais qui auraient pu être un objectif de bombardement si le maquis n'avait réussi le sabotage du 12 janvier. De plus c'est la gare frontière avant la Suisse par où les Allemands font transiter un important tonnage de marchandises. Sur le plan de l'alimentation électrique, les deux centrales de la perte du Rhône et le poste de transformation d'Arlod sont des points névralgiques. En ce qui concerne la route, Bellegarde est le point de pénétration vers le haut-Bugey et le haut-Jura. Quant au Fort-l'Ecluse, son importance stratégique est évidente. Les combats de 1944 y seront durs. Enfin la situation de Bellegarde au pied du Retord, du Crêt-d'eau et du Crêt-de-Chalam en fera un des points privilégié du démarrage des maquis. Tout cela vaudra à notre ville le « privilège » d'avoir à supporter une garnison allemande permanente, ce qui ne simplifie pas les choses.

Le chef de secteur MARINET va développer les ramifications de l'A.S. dans toutes les directions : BARBIER s'occupe plus spécialement de la ville de Bellegarde où PRANDINI et GUIGUET assurent la présence résistante à la mairie. DUBUISSON recrute sur la Michaille, FENESTRAZ et BOVAGNE sont sur Génissiat en liaison également avec GASSILLOUD pour le plateau de la Semine. MUSY organise la région de St-Germain-de-Joux avec BALLET à Montanges, BAILLY à Châtillon qui sera remplacé par BERTHET-BONDET après son arrestation. Du côté de Lancrans ce sont DALLEMAGNE et VOLLERIN qui travaillent ainsi que le brigadier-chef JARLE à la gendarmerie de Chezery. Dans le pays de Gex, MARCELOT crée un groupe à Collonges, tandis que MASSON est à Thoiry et MAMY à Pougny.

Tout fonctionne selon le principe du cloisonnement qui veut qu'on ne connaisse que les membres de son propre groupe, c'est-à-dire de 6 à 10 personnes au maximum. Deux remarques à ce sujet. Cette structure sera sérieusement malmenée lorsque l'A.S. devra faire face à la naissance des maquis (voir chapitre 6, page 49). D'autre part, les auteurs de la brochure sont conscients de n'être pas à l'abri d'erreurs ou d'omissions en ce qui concerne les noms cités, en vertu même du principe du cloisonnement. Mais l'important c'est de reconstituer le mécanisme du fonctionnement. Outre son propre recrutement, les tâches de l'A.S. sont multiples.

Les hommes étant recrutés il faut les instruire. Des armes, en particulier la mitraillette Sten, circulent de groupe en groupe pour l'apprentissage du maniement et du démontage. De même pour les explosifs car le « plastic » et le « crayon détonateur » sont des nouveautés qu'il faut apprendre à manipuler sans prendre de risques.

Recueillir les parachutages, transporter et cacher les stocks d'armes est une autre activité : la première livraison venait d'un parachutage sur les Glières. Elle fut dissimulée

dans un trou recouvert d'un tas de bois dans le jardin de BARBIER. Un parachutage eut lieu le 3 mars 1944 sur la Michaille et fut dispersé par un vent violent jusque de l'autre côté du Rhône, où l'A.S. de la Semine put récupérer le matériel. MUSY avait trouvé une astucieuse cachette à l'intérieur de ses ruches. Une autre se trouvait dans un creux de rocher à la cascade de Trébillet. Un transformateur désaffecté de l'E.D.F. à la perte du Rhône reçut un stock transporté par un camion E.D.F. A Vouvray une cachette provisoire fut trouvée dans le corps même de la batteuse du village puis dans un trou sur le talus de déchets des fours à chaux. Enfin Dino ROBOTTI avait une cache à Cuvery où une équipe (GUICHON, LACROIX, CHACORNAC) alla chercher, avec une voiture dérobée, les armes qui devaient être distribuées le 7 juin 1944 à la « poudrière », lieu de rassemblement.

Les activités de propagande et d'information par le moyen des journaux clandestins, les manifestations, les distributions de tracts sont analysés dans un chapitre particulier intitulé « l'opinion publique, les médias ».

Les coups de main et actions de commandos sont plutôt du ressort des maquis plus aguerris que les sédentaires. Il convient aussi d'éviter que l'A.S. prenne trop de risques avant le signal de l'insurrection. Mais elle aura cependant pour rôle de préparer, d'aider et de protéger parfois l'exécution de ces actions. De toute évidence le maquis aurait été bien démuni s'il n'avait eu ce point d'ancrage dans la population que constituait l'A.S. On s'en rendra compte à l'occasion des affaires racontées plus loin. Le coup du stand de Vanchy est un bon exemple. L'A.S. sait que les Allemands ont un dépôt d'essence dans le bâtiment de l'ex-stand de tir de Vanchy. On veut l'enlever pour la résistance, et le stocker en Savoie. Il faudra un camion. Un employé des ponts et chaussées fera en sorte que le garage de ce service reste ouvert pendant la nuit. On « emprunte » le camion, on récupère l'essence et on la transporte, puis on abandonne le camion sur la RN 84 à la sortie de Bellegarde afin que le service des ponts et chaussées puisse le retrouver.

Surveiller le comportement des éléments suspects et transmettre les renseignements à ce sujet au service de renseignement est aussi une des tâches de l'A.S. Dans le paragraphe « Les Français dans la Gestapo » (page 45) sont racontées quelques affaires significatives dans laquelle la participation du policier résistant Charles MONVAL fut déterminante.

Les liaisons étaient une des difficultés de l'action clandestine. Il n'était pas question de correspondre par la poste sous peine de voir intercepter le courrier. Le téléphone, non automatique à l'époque, était également dangereux car les tables d'écoutes étaient systématiquement employées.

Il ne restait donc que le système des agents de liaisons. Des hommes, des femmes, des jeunes gens circulaient donc, porteurs de messages, entre l'échelon local et les échelons départemental et régional, entre les groupes d'un même secteur, entre l'A.S. et les maquis, entre le chef de secteur et différents services. Pour limiter les risques et s'assurer la qualité de l'agent de liaison au moment du contact on utilisait différents procédés : mot de passe, boîte à lettres anonymes, signe de reconnaissance, etc.

Dino ROBOTTI et René BOCHET étaient chargés des liaisons avec les camps. Il leur arrivait aussi d'aller en liaison à Bourg ou à Lyon. Jean MARINET portait à Bourg chez le dentiste CHARVET, responsable du service renseignement des M.U.R, les plis concernant cette activité. Il porta depuis Bellegarde chez RITOU à La Cluse, le « Plan vert », roulé dans le tube de selle de son vélo. Les plis de faible volume trouvaient cachette dans une doublure de vêtement ou un talon de chaussure, la possibilité d'une fouille par des policiers allemands ou français étant toujours à craindre.

Parmi les grandes tâches que l'A.S. eut à accomplir il ne faut pas oublier les débuts des maquis au printemps 1943 lors la mise en place du S.T.O. Ce fut une affaire importante qui bouleversa la vie des dirigeants de l'A.S. et qui fait l'objet d'un chapitre particulier intitulé « la naissance des maquis » (voir chapitre 6, page 49).

■ Le Plan vert

Dans l'attente du débarquement, la résistance prépare ses plans d'action : le plan vert (sabotage des voies ferrées), le plan bleu (lignes à haute tension), le plan violet (lignes téléphoniques souterraines), le plan rouge (actions de guérilla), le plan tortue (coupure des routes), principalement. L'usage a voulu que, en fait, l'ensemble de ces plans soit désigné sous le nom de « plan vert ».

C'est pendant l'été 1943 que l'A.S. fut chargée de mettre au point le « Plan vert ». Recruter des groupes de combat, les armer, les instruire n'aurait servi à rien si l'on n'avait pas répertorié et décrit les objectifs que ces groupes devaient détruire lors de l'insurrection générale. Une note aux chefs de secteur demandait un rapport détaillé appelé « Plan Vert », ainsi conçu (résumé) :

- Objectif 1 : les P.C. ennemis (nature, emplacement, locaux, moyens de transmission, effectif, possibilités de secours, protections, projet d'opération de neutralisation).
- Objectif 2 : les emplacements ennemis (casernes, postes de garde, dépôts de matériel, services administratifs).
- Objectif 3 : repérage des possibilités de sabotage sur voies ferrées, routes, lignes électriques, projets d'opération de destruction (définitive ou passagère).
- Renseignements généraux : repérage des chefs de milice, de légion, de P. P. F., de police. Possibilités de rapports avec les grandes administrations, etc.

De La Cluse, RITOU porte le « Plan Vert » à Oyonnax chez Elie DESCHAMPS, professeur au lycée technique, chargé de faire la synthèse départementale de tous les « Plans Verts » des différents secteurs de l'Ain.

On imagine aisément le déploiement d'activités suscité au sein de l'A.S. pour recueillir tous les renseignements nécessaires auprès des professionnels qualifiés et, dans la population et pour en effectuer la synthèse. Telle était la vie des membres de l'A.S., avec en filigrane, le risque permanent d'être repéré, dénoncé.

Chacun connaissait les risques encourus : l'arrestation, les brutalités, parfois la torture puis le poteau d'exécution ou la déportation. A ce propos nous traiterons de la déportation dans le chapitre 12 (page 111). Les dirigeants de la résistance, dès 1943, avaient une idée approximative de ce qui se passait dans les camps grâce à des photographies prises sur des soldats allemands capturés, envoyées à l'occasion des parachutages. Mais les horreurs découvertes en 1945 ont dépassé de très loin les suppositions qu'ils avaient pu faire. Les risques encourus étaient bien réels et les pertes dans les rangs de l'A.S. furent nombreuses. Elles sont évoquées par ailleurs dans le cours du récit ou dans les chapitres particuliers. C'était le prix de la liberté.

Et le 7 juin 1944 l'A.S. de Bellegarde sortira de l'ombre tout entière pour accomplir sa mission.

5

L'opinion publique et les médias



Dans le domaine de l'information, ou plutôt de la propagande, le gouvernement de Vichy s'est livré à une entreprise de conditionnement de l'opinion sans précédent en France. Sous la protection d'une censure totale, il tenta d'imposer les thèmes politiques que nous avons évoqués au début de cet ouvrage.

Dans les écoles, dans les lycées, dans la rue, par les affiches, au cinéma, à la radio, sur les journaux, en un mot par tous les moyens imaginables, ces thèmes furent assenés aux Français pendant quatre ans. Quelques exemples suffiront à illustrer cela. Les écoliers doivent assister au lever et baisser des couleurs, réciter en chœur un « décalogue » écrit pour la circonstance, chanter « Maréchal nous voilà ».

Les lycées auront en plus droit au déferlement de portraits géants de Pétain dans toutes les classes, à l'action psychologique d'un professeur vichyssois appelé « professeur d'éducation générale » et chargé de toute initiative propre à célébrer le nouveau régime. On cite le cas au Lycée Lalande de Bourg, d'un professeur d'origine alsacienne qui, pour avoir protesté contre la présence de journaux pro-allemands (Signal) en salle des maîtres, fut dénoncé à la préfecture. Dans la rue, des affiches géantes vantent la L.V.F., la milice, et évoquent grossièrement les prétendus méfaits des juifs, des francs-maçons.

A Bourg, le carillon de l'église Notre Dame joue « Maréchal nous voilà » tous les dimanches à midi. Une commission départementale de censure siège chaque semaine pour indiquer quelles sont les informations que les journaux sont autorisés à publier.

Les journaux, contrôlés totalement par la censure, ne peuvent désigner les maquisards et les résistants que par « terroristes », « voyous », « bandits ». Ils ont reçu l'ordre de ne pas employer le mot « russe » dans leurs informations sur les combats du front de l'Est, mais ceux de « bolcheviks », « soviétiques », « communistes ».

A la radio règne le mensonge le plus éhonté, qui présente toutes les actions de la résistance comme du simple banditisme, qui trompe l'opinion sur l'évolution de la guerre dans le monde lorsque l'Allemagne commence à subir des revers.

Au cinéma, outre les actualités qui sont dans la même ligne, on produit des films de basse propagande sous le couvert du romanesque dont l'exemple le plus infâme est le fameux « Juif Suss ».

On ne peut imaginer aujourd'hui quel degré d'ignominie a pu atteindre la presse sous le gouvernement de Vichy. Radio-Paris était la seule radio autorisée et chaque jour on entendait l'éditorial de Philippe HENRIOT. Cet homme possédait un exceptionnel talent d'orateur et exerçait une réelle influence sur l'opinion publique. Sa capacité à mentir était sans bornes et son opposition à la résistance réellement féroce.

Qu'on en juge à la lecture de ses commentaires sur Radio Paris du 17 mars 1944, après le combat des Glières. En voici des extraits :

« Tout cela est fini. L'Armée Secrète a fui. Les officiers qui commandaient ont fui... La légende est morte. Les camions n'emportent vers les prisons qu'un ramassis de déserteurs, de gamins. »

« La population... contemple avec mépris ces fameux combattants de la Résistance qui n'ont pas résisté... Plusieurs d'entre eux eussent peut-être été braves devant le péril. Mais leurs chefs ne leur ont donné que l'exemple de la lâcheté... Bayart 15 ne s'est pas battu. »

On trouve pire encore dans un journal spécialisé dans la délation et l'abjection : « Au pilori ». Dans son numéro du 23 avril 1942, un prétendu journaliste nommé FECHY, qui avait assisté au procès des 23 héros résistants de « l'Affiche Rouge » condamnés à mort, ose écrire l'inqualifiable, sous le titre « Ce n'était pas des hommes », il disait avoir vu :

« Un misérable troupeau de voyous, de dégénérés, de monstres, suant le crime crapuleux, la peur et la lâcheté ». Il regrettait que « des milliers de Français [...] n'aient point pu admirer les « héros et nobles défenseurs » de la judéo-maçonnerie internationale. Le spectacle de cette crapuleuse engeance, habituée à vivre dans l'ombre des pissotières, leur aurait peut-être ouvert les yeux » et il poursuivait : « Ces vingt cinq condamnés à mort n'étaient pas des hommes. Comment, en effet, donner ce titre que tout misérable peut revendiquer, pour peu qu'il y ait quelque lueur d'humanité en lui, à cette cohorte de gouapes monstrueuse. Ils étaient tous là sur le banc des accusés, du petit voyou que l'on voyait dans les défilés du Front Populaire, le poing dressé et l'ordure à la bouche, jusqu'au faux intellectuel, prétentieux, hypocrite, cauteleux et bavard, en passant par la brute prête à tout pourvu qu'elle ait sa ration journalière d'alcool. Tout cela porte le sceau d'Israël. »

Alors que leur chef, Missak MANOUCHIAN, (pour ne citer que lui) est ainsi défini sur Wikipédia : Missak (dit Michel) MANOUCHIAN, né le 1^{er} septembre 1906 à Adıyaman dans l'Empire ottoman, mort fusillé à 37 ans au fort du Mont-Valérien le 21 février 1944, est un poète français d'origine arménienne, un militant communiste (responsable de la section arménienne de la MOI) et un résistant (commissaire militaire des FTP-MOI de la région parisienne). Bien que principalement connu pour son rôle dans la Résistance, en particulier par la fameuse Affiche rouge, il était avant tout un intellectuel et un poète.

Devant une aussi vaste entreprise d'aviilissement de l'opinion publique, que pouvait faire la résistance pour développer ses idées et rétablir les vérités essentielles ? Faire de l'information et de la propagande sera une des tâches essentielle des mouvements puis de l'A.S., afin que l'opinion française ne sombre pas dans la débilité.

Les journaux clandestins seront la première activité des résistants. Pour cela il fallait trouver du papier (rationnement), trouver un imprimeur courageux, des transporteurs, des distributeurs. De nombreux Français sont morts pour faire ce travail. Outre les journaux publiés par chacun des grands mouvements de la résistance et souvent cités, on peut rappeler, comme l'a fait le colonel Romans dans un des ouvrages, l'existence d'un

journal original, imprimé dans l'Ain, intitulé « Bir Hakeim » du nom d'un fait d'armes de la campagne d'Afrique du Nord. Le premier numéro paraît le 1^{er} mars 1943. Il est original parce qu'il est l'œuvre d'un homme, JACQUELIN, qui n'appartient à aucun mouvement. Ce journal devra beaucoup aussi à Jeanne MOIROD d'Oyonnax et à un mécène suisse, FRANKERS de Lausanne. JACQUELIN venait souvent à Bellegarde car son agent de liaison avec la Suisse était BAFFERT, mécanicien S.N.C.F. à Bellegarde.

Le journal « Bir Hakeim »

JACQUELIN est un journaliste indépendant qui a couvert la guerre d'Espagne, où il sera en grand danger. Il participe en 1942 aux travaux du groupe d'intellectuels résistants qui lancent les célèbres publications clandestines « Les lettres Françaises » et les « Editions de minuit ». Après quelques mois passés en prison, puis un séjour au maquis, il lance un journal clandestin intitulé « Bir Hakeim », du nom d'un haut fait des Forces Françaises Libres du général KOENIG en Lybie. A Bourg, il entre en contact avec Paul PIODA qui le conduit chez l'imprimeur MICHALLAT ; Celui-ci, avec l'aide de ses employés, BOURRU et PAGE, imprimait déjà « Libération ».

Le premier numéro de « Bir Hakeim » paraît en mars 1943, tiré à dix mille exemplaires sur un beau papier « comme avant guerre ». La qualité exceptionnelle de ce papier fera croire aux polices françaises et allemandes qu'il vient de l'étranger.

Un numéro spécial consacré au reportage du défilé du 11 novembre 1943 à Oyonnax fut tiré à 150 000 exemplaires.

On mesure mal aujourd'hui les difficultés et les risques d'une telle entreprise.



Le cinéma et la radio sont des vecteurs importants de la propagande et de la contre-propagande, en plus des journaux et des affiches. Lors de la projection de films comme le « Juif Suss », on organise des « chahuts » systématiques. Les postes radios qui correspondent avec l'Angleterre permettront à l'émission de Radio-Londres, « Les Français parlent aux Français » de répondre aux mensonges de Radio-Paris, de dénoncer les collaborateurs les plus dangereux ou les plus marquants, de donner des informations sur la réalité de la résistance. Heureusement, de très nombreux Français écoutaient Radio-Londres, malgré le brouillage systématique et la surveillance policière.

Un poste émetteur existait à Bellegarde pour la liaison avec l'Angleterre, dont le fonctionnement était assuré par M. LAPERTOT. Celui-ci, avec l'aide de Michel DELAPRISON, sillonnait la campagne pour trouver des maisons isolées accueillantes, chaque émission devant être faite d'un lieu différent. L'école d'Eloise en fut un. Cette tâche était dangereuse, les pertes y furent nombreuses car les Allemands recherchaient très activement les émissions clandestines avec des voitures équipées d'un système de radiogoniométrie.

Mais tout cela n'était pas suffisant. Il fallait frapper l'opinion par des actions plus vigoureuses et plus localisées. Pour encourager les craintifs ou les hésitants et leur prouver que quelque chose était possible, on a hissé de nuit le drapeau tricolore à croix de Lorraine au mât dressé place Carnot pour l'envoi des couleurs par la légion (le 14 juillet 43 et le 1^{er} mai 44), de telle sorte que ce fut toute une entreprise pour l'ôter. Il avait fallu pour cela tromper la patrouille allemande qui parcourait les rues toutes les nuits. Le 14 juillet 1943, le coup avait été exécuté, avec l'accord du chef de secteur par trois lycéens (Jean MARINET, Roger GUETTET et Jean LACHARME).

■ Un coup audacieux pour gagner la notoriété

11 novembre 1943

(voir documents page 82-83)

C'est le 25^{ème} anniversaire de la victoire de 1918. Le gouvernement de Pétain interdit toute cérémonie commémorative.

Bravant cette interdiction, le colonel ROMANS défile dans les rues d'Oyonnax à la tête de près de 200 maquisards. Ils ne sont pas tous armés, certains portent des armes fictives, cependant, ils se rendent en ordre parfait au monument aux morts, précédés par leurs officiers en grande tenue, et leur drapeau. Ils ont fière allure dans leur tenue réglementaire, blousons de cuir, pantalons verts, bérets de chasseurs (il faut savoir que ces tenues avaient été « récupérées » le 10 septembre à Artemare dans une réserve des chantiers de jeunesse). Le colonel commande les manœuvres et dépose une gerbe portant l'inscription : « les vainqueurs de demain à ceux de 1914-1918 » avant que n'éclate la Marseillaise.

D'abord incrédule, la population leur fait un accueil enthousiaste, avant que les maquisards ne remontent dans leurs camions pour regagner les bois. Il avait fallu, pour réussir un tel exploit à la barbe des Allemands et de la police vichyste, neutraliser et isoler toute la ville, avec la participation active des résistants sédentaires. Les maquis de l'Ain venaient de réaliser un exploit aussi hardi qu'imprévu. Des maquisards bellegardiens participaient à cette aventure, parmi lesquels Francis HERIN, Henri ORSET, NIOGRET, Jean CHEVALLIER, CARROZ, MARINI, Jacques DURAND.

Un film d'amateur et un important reportage du journal clandestin « Bir Hakeim » fixeront l'événement qui connaîtra un retentissement international. Ainsi fut démontré à

la population française et aux autorités alliées que les maquis n'étaient pas un ramassis de voyous et de « terroristes », comme la propagande vichyste les nommait, mais au contraire une unité militaire disciplinée, apte à recevoir des armes pour combattre... et les parachutages d'armes et de munitions commencèrent...

Dans tout le département, l'armée secrète avait aussi participé à l'événement, à sa manière. Des tracts et des consignes verbales avaient circulé, invitant la population à se présenter devant les monuments aux morts mais sans former d'attroupement pour ne pas provoquer des représailles. Pendant la nuit, des groupes de l'Armée Secrète avaient déposé des gerbes portant la même inscription. Les gerbes de Bellegarde avaient été cachées à « La Ménagère », magasin tenu par Marius MARINET. Ce sont BARBIER, VOLLERIN et MUTINELLI qui furent chargés de l'opération sur Bellegarde et LACROIX et DOMANGE sur Arlod.

Le pied de nez de la République

Le 11 novembre 1943 à Bourg, une opération spectaculaire fut menée à bien par les frères LEVRIER, Paul CHANEL et les frères GRUBER, en protection avec deux gendarmes. Le buste en bronze d'Edgar Quinet, sur la place du même nom, avait été enlevé au titre de la récupération des métaux non ferreux par les Allemands.

A six heures du matin, nos lascars scellèrent sur le socle vide un buste en plâtre de Marianne.

Pour couronner le tout, le photographe BONNANSÉA prit une photo du monument ainsi « rénové ».

Un attroupement se forma dès 9 heures autour de la statue. Malgré les vociférations des Allemands et l'indignation des pétainistes, elle resta jusqu'à 11 heures, car il fut difficile de trouver un employé municipal qui voulut bien déposer la République! Le photographe était mécontent de sa photo car le buste de Marianne était trop petit par rapport au socle. Il se livra à un trucage photographique pour obtenir une image bien proportionnée qui fut largement diffusée en ville!



■ Les Collabos

Afin de rappeler à la raison les collaborateurs les plus virulents, une campagne d'intimidation fut menée sous la forme de lettres de menaces, d'avertissements par Radio-Londres, voire d'envoi à domicile par la poste de cercueils miniatures. Cela peut paraître de mauvais goût mais il suffit de consulter en fin d'ouvrage la liste de nos morts pour comprendre. Il y eut même une campagne nationale de « plasticage ». Cela se traduisit à Bellegarde par la destruction de trois vitrines par une petite charge de plastic. Les objectifs visés étaient les pas-de-porte de collaborateurs particulièrement notoires, dont les propos ou l'action n'étaient plus supportables pour ceux qui risquaient chaque jour la fusillade et la torture. Noter que, à cause du couvre-feu imposé par les Allemands, aucun Français ne

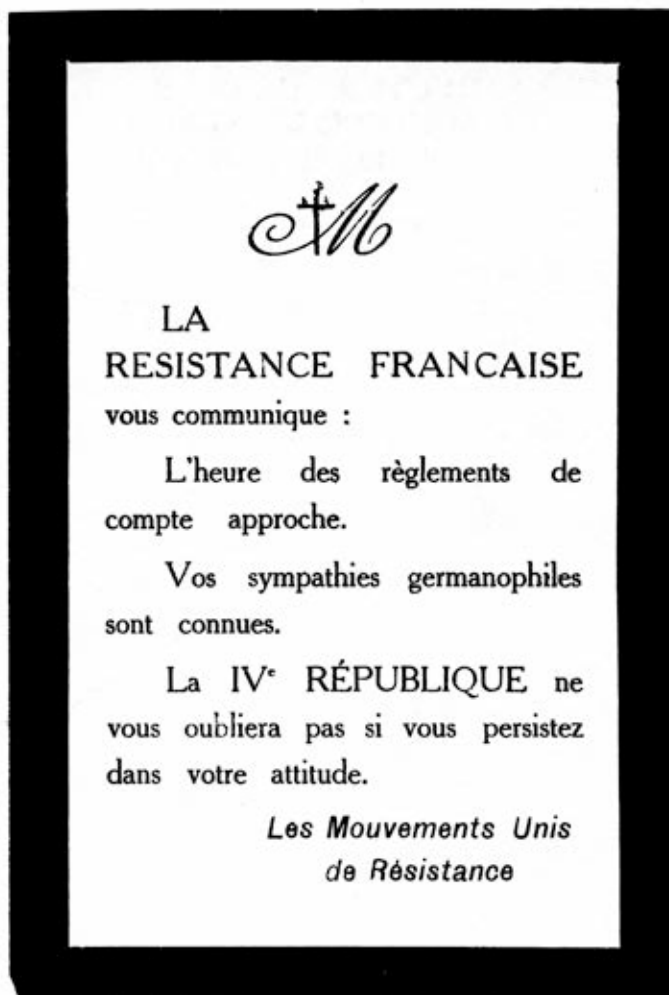
pouvait se trouver sur les lieux. Il fallait, pour poser ces charges, prendre le risque d'être surpris par la patrouille allemande.

Dégâts collatéraux !

Le restaurant de M.BATON, chef civil de la résistance de Bellegarde, était situé juste en face de la vitrine d'un marchand de chaussures « plastiquée » par l'A.S. La déflagration détruisit la vitrine de M.BATON en même temps que celle du « collabo »... mais il n'était pas en mesure de se plaindre !

Ainsi, petit à petit, la conscience des Français s'est réveillée et les résistants, très minoritaires en 1940 et 1941, ont vu le rapport de force s'inverser dans l'opinion publique pour aboutir à un soutien très largement majoritaire mais malheureusement pas unanime. Nous verrons cela dans les récits des combats de l'été 1944.

Menace envoyée par la résistance aux collabos trop actifs et trop persuadés d'être invulnérables :



■ Les Français dans la Gestapo

Il y eut des Français pour accepter de servir, non pas seulement l'Allemagne, mais le nazisme en devenant des agents de la Gestapo (voir lexique page 133), cette police politique abjecte et impitoyable, principal soutien du régime d'Hitler et qui semait la crainte jusque dans l'armée allemande. La région de Bellegarde-Pays de Gex était sous l'autorité de la Gestapo de Gex dont le chef était un certain CAPRI. L'enlèvement de ce sinistre personnage devait faire l'objet d'un coup de main de la résistance. On ne sait comment un des indicateurs de CAPRI nommé Aldo CARETTI put se procurer les renseignements. Toujours est-il que le 24 novembre 1943, juste avant l'exécution du projet, la Gestapo arrêtait simultanément Marius MARINET à Bellegarde, John MASSON à Thoiry, Joseph DEMORNEX à St Jean de Gonville, Lucien POUCHOY à Bourg, PERRIER et ADENOT, tous mêlés à cette affaire à des titres divers.

Un groupe de maquisards, sur ordre du colonel ROMANS, ainsi qu'un groupe de l'A.S. de Bellegarde, s'étaient préparés à attaquer la prison de Gex pour récupérer les prisonniers. Mais les Allemands, prévoyants, les avaient conduits directement à la citadelle de Besançon car la prise était bonne. En effet MARINET connaissait bien toute la structure des M.U.R., s'il avait parlé... Déportés ensuite, ils devaient tous périr sauf Joseph DEMORNEX qui put rentrer en 1945 bien que très affaibli, ainsi que ADENOT.

Les dénonciations qui parvenaient à la kommandantur de Bellegarde, à l'hôtel de la Colonne étaient souvent communiquées à MARINET par M.DOUCET, le patron de l'hôtel, qui profitait de sa liberté de déplacement dans son établissement pour jeter discrètement un coup d'œil sur les papiers que les officiers laissaient parfois traîner sur les bureaux.

C'est ainsi que Marcel BARBIER entra en possession d'une dénonciation le concernant ainsi que les « employés de mairie ». Une autre dénonciation de CARETTI fut repérée par une jeune Suisse, femme de ménage, employée à la kommandantur de Gex. Lucien BOCQUET, membre de l'A.S, y était signalé comme « communiste » (ce qui était faux) « terroriste dangereux toujours armé ». Au moment du débarquement, CARETTI réussira à disparaître et on retrouvera sa trace dans un maquis de la région d'Hauteville. Arrêté par MONVAL, il fut confronté à BOCQUET et JOSROLAND qui purent attester l'avoir vu en compagnie de CAPRI. MONVAL connaissait aussi la dénonciation de novembre 1943. CARETTI sera condamné à mort par le tribunal de Nantua. Mais il sera sauvé par les Allemands lors de l'attaque de juillet 1944 et échappera au châtiment en disparaissant définitivement, probablement en Italie, malgré les recherches des familles MASSON et MARINET.

Pendant l'année 1943 et le début de l'année 1944, notre région fut également le champ d'action d'un agent de la Gestapo nommé DENIS. Il ne faisait d'ailleurs aucun mystère de son activité et la population tout entière savait à quoi s'en tenir à son sujet sans pour autant connaître les mouchards qu'il utilisait. Le PC du colonel ROMANS prit, à juste titre, la décision de neutraliser un homme aussi dangereux et organisa un « coup de main » dont l'objectif était de capturer DENIS à Bellegarde, le conduire au PC pour essayer d'obtenir les renseignements nécessaires au démantèlement de son réseau, et le passer en jugement. L'opération est confiée au camp RICHARD, avec la participation de SARDI. Une camionnette bâchée quitte le plateau, un commando à l'intérieur, SARDI au volant. Etant en avance sur l'horaire, le groupe s'arrête un moment au café MARINET à Vouvray, maison sûre, avant de descendre à Bellegarde où il savait trouver DENIS au café de Paris, rue Bertola. Le coup est dangereux car la troupe allemande occupe l'Hôtel de la Paix,

situé juste à côté de l'Hôtel Terminus, quelques dizaines de mètres plus haut de l'Hôtel de Paris, rue Bertola.

La camionnette arrive par la rue Lafayette et s'arrête au carrefour, moteur en marche, SARDI toujours au volant. Deux maquisards entrent au bar de l'hôtel de Paris, rue Bertola, leurs armes cachées sous les vêtements et s'installent au bar. Deux hommes, passants anonymes, sont dehors sur le trottoir, grenades en poche, pour neutraliser une réaction éventuelle des Allemands proches. Ce sont ZAMBONINI, chef du groupe franc F.T.P et BAILLY, chef de l'A.S de Châtillon. Le docteur MALET et Dino ROBOTTI sont là également. MONVAL est à l'intérieur ; il discute avec DENIS qu'il connaît et qui est attablé avec une tierce personne. Il doit clore la conversation avec lui et le quitter en lui mettant la main sur l'épaule pour que les maquisards ne se trompent pas de cible.

MONVAL sort, MAZEAU chef du groupe entre dans le bar. C'est le signal. Les deux maquisards sortent leurs armes et ordonnent : « DENIS rends-toi », mais au lieu d'obtempérer DENIS sort son pistolet. Il faut l'abattre avant qu'il ne puisse tirer. Pendant que le reste du commando coupe le téléphone et retient le personnel à l'intérieur, le corps de DENIS est transporté jusqu'à la camionnette car il faudra rendre compte du déroulement de l'opération. Démarrage en trombe.

On va si vite que le carrefour de la route de Vouvray est manqué et qu'il faut passer par le passage à niveau d'Arlod. La barrière est en train de se fermer, mais le garde-barrière rouvre précipitamment à la vue d'une mitraillette. MONVAL et son inséparable compagnon SESSO, qui étant encore en activité dans la police, ne doivent pas se découvrir, font semblant de poursuivre la camionnette à bord de leur Simca 5. La fermeture du passage à niveau après le passage du commando sera pour eux une bonne excuse pour abandonner la prétendue poursuite. Détail piquant, des gendarmes intrigués par cette voiture arrêtée au carrefour avaient voulu contrôler les papiers. Mais SARDI, bien armé, avait su les convaincre de s'éloigner.

Nous avons voulu raconter cette affaire en détail, grâce au récit de l'un des acteurs, car elle nous paraît significative. En effet, l'exécution d'un homme dans un bar, racontée d'une certaine manière, pourrait apparaître comme une action de banditisme. La radio de Vichy ou de Paris, par la voix de Philippe HENRIOT, son talentueux mais ultra-nazi porte-parole, savait très bien faire ce genre de propagande mensongère. Il nous a donc paru utile de montrer que la résistance savait conduire avec méthode et mesure les nécessaires actions de défense contre les délateurs hélas trop nombreux.

En mai 1944, un autre mouchard fut mis hors d'état de nuire grâce à une opération du même type bien que plus discrète. Un jeune nord-africain, qui parlait parfaitement le français avait été repéré par MONVAL comme étant déjà présent à Bellegarde pendant les opérations allemandes d'avril. Il mangeait en ville, se promenait, fréquentait les cafés, parlant peu, écoutant beaucoup. Renseignements pris, il venait d'Ambérieu et travaillait pour la Milice. Un commando de l'A.S de Bellegarde réussit à s'emparer de lui au restaurant PERRIN où il prenait ses repas. Conduit jusque sur le plateau il fut livré à la justice maquisarde.

Lorsque BAILLY, chef de l'A.S de Châtillon, est rentré de déportation il nous a raconté avoir eu la surprise de retrouver à Buchewald un dénommé CHATILLON qui habitait Arlod et qui avait été repéré par la résistance comme ayant des contacts avec les Allemands. C'est une certitude qu'il se rendait de nuit à l'hôtel de la Colonne à Bellegarde où se trouvait la kommandantur. BAILLY savait cela avant d'être arrêté. Alors comment pouvait-il en fin

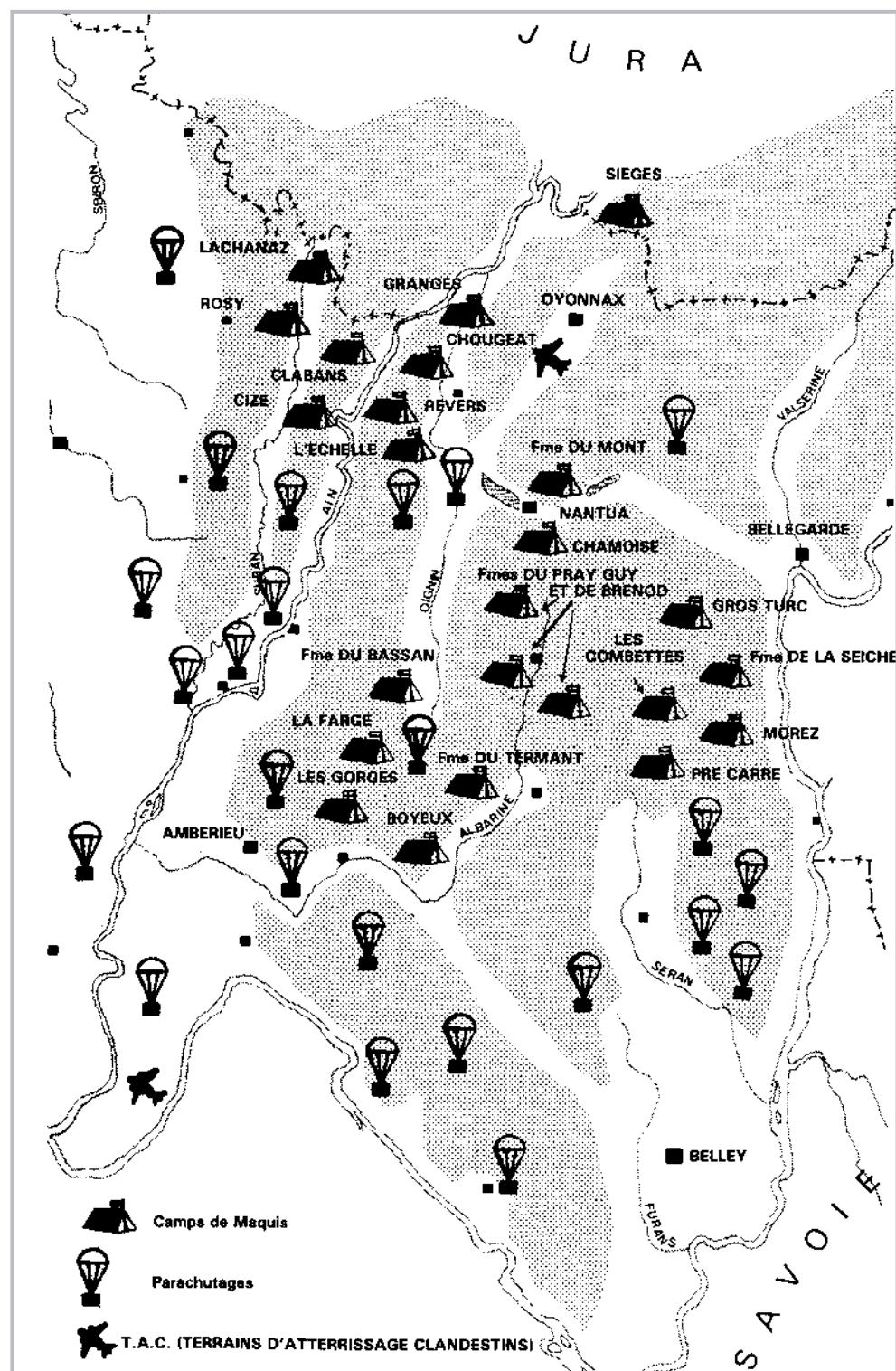
de compte être déporté par les Allemands? L'explication est la suivante. Lorsqu'un mouchard comme celui-ci était repéré, les Allemands l'employaient alors auprès des détenus. Il était donc emprisonné avec les résistants à Montluc à Lyon pour essayer d'en tirer des renseignements à la faveur de la confiance qu'on pouvait faire à un autre détenu. Il effectuait aussi avec eux le voyage entre Montluc et Compiègne (camp de répartition d'où partaient tous les déportés). Mais quand il finissait par être repéré également dans cet emploi, les Allemands s'en débarrassaient tout bonnement en le laissant un jour partir en Allemagne avec ses propres victimes. Ainsi CHATILLON s'est retrouvé face à face avec les résistants de l'Ain au camp de Buchenwald. La rencontre on s'en doute, ne fut pas cordiale. C'est lui-même qui donna l'occasion aux résistants de faire justice. Conformément à sa mauvaise nature, il fut surpris un jour en train de voler le maigre morceau de pain qu'un déporté avait pu économiser. Dans l'enfer des camps c'était un crime. Alors les déportés firent justice eux-mêmes. La vie d'un homme dans les camps tenait à si peu de chose que ce fut chose facile.

Nous laisserons le soin de conclure ce chapitre au très célèbre Heinrich HIMMLER chef de la Gestapo: « *c'est grâce aux auxiliaires français de la Gestapo que nos services ont pu infiltrer les organismes clandestins* ».

Quelques exemples des effectifs de la gestapo en France:

A Marseille:	Allemands 57, Français 982
A St Etienne:	Allemands 20, Français 382
A Bourges:	Allemands 12, Français 300

■ Principaux camps de maquis en 1943



6

La naissance des maquis

C'est le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) qui a donné naissance au phénomène « maquis » et imprimé ainsi à la résistance française un tournant fondamental. En effet, après les résultats médiocres du travail volontaire en Allemagne, puis l'échec de la « relève », LAVAL et les Allemands ont tenté l'opération « réquisition », puis le S.T.O. (voir lexique page 138).

Malgré une propagande massive, l'impopularité du S.T.O. fut immédiate et se traduisit par des manifestations parfois violentes, des grèves, des actions pour bloquer les trains transportant les appelés, des coups de main pour détruire les fichiers. Par exemple à Bourg-en-Bresse, c'est un commando des F.U.J. dirigé par le lycéen THENON qui réussit à s'emparer pour le détruire du fichier départemental du S.T.O. dans les locaux du bureau de placement allemand en avril 1943. Mais dénoncé par un traître il est condamné à 6 ans de réclusion puis déporté, ainsi que quatre de ses camarades.

A Bellegarde, les jeunes gens de la classe 42 qui venaient de passer la visite médicale d'incorporation au S.T.O. (mars 1943) se rassemblent devant la mairie et forment un cortège, brandissant des drapeaux tricolores et scandant les slogans de refus du départ en Allemagne. Le cortège défile rue de la République, rue Paul-Painlevé et avenue de la Gare pour venir manifester devant la kommandantur installée à ce moment à l'hôtel Terminus. Il n'y aura pas de réaction de la troupe allemande. A Bourg, Oyonnax, St-Claude, on manifeste de même.

Chacun tente de se soustraire à l'obligation, soit en obtenant d'être reconnu physiquement inapte, soit en obtenant une « affectation spéciale », soit en entrant dans la clandestinité, c'est-à-dire en devenant un « réfractaire » puis souvent un « maquisard ». Il ne fut malheureusement pas possible à tous les jeunes appelés de se soustraire au S. T. O. Trouver une filière pour rejoindre le maquis ou obtenir une fausse carte d'identité n'était pas si simple, en particulier pour les habitants des grandes zones urbaines.

L'écrivain Jean GUEHENNO écrit le 22 février 1943 dans son « Journal des années noires » : « *Si le climat avait été à la résistance, si toutes les administrations avaient été complices pour saboter les ordres, il eût fallu aux Allemands des armées de policiers pour rassembler les convois de forçats. Mais dans la situation actuelle, il ne reste aux plus courageux à peu près aucun moyen de s'échapper sans papiers, sans carte d'identité, d'alimentation* ».

Que se passait-il sur le terrain ? Comment pouvait-on échapper au départ en Allemagne ? La dispense médicale ne pouvait être que le privilège de quelques-uns malgré la complicité de certains médecins. Quelques-uns trouvèrent une « planque » chez un cultivateur complaisant comme ouvrier agricole clandestin ou muni de faux papiers. Dans l'industrie, des employeurs jouèrent aussi ce jeu. L'important chantier du barrage de Génissiat est devenu ainsi un refuge pour de nombreux réfractaires de notre région.

Avant la création du maquis du *GROS TURC* une filière existait déjà partant de la coopérative « La Ménagère » pour aboutir dans un maquis de Hte-Savoie en passant par un instituteur de Cluses (gendre de M. TARETTE, quincaillier à Bellegarde). Elle fut utilisée par GUICHON. Mais il fut capturé avec tout son groupe par l'armée italienne et jugé par un tribunal militaire. Il réussira à s'évader et à revenir à Bellegarde.

La fabrication des fausses cartes d'identité et faux papiers en général devint une occupation de première importance. L'A.S. de Génissiat, dirigée alors par FENESTRAZ, était en mesure de faire des cartes d'identité portant le cachet du chef de la préfecture de police de Paris. Cet objet de collection est d'ailleurs encore entre les mains de Paul FENESTRAZ son fils. Tout un matériel de faussaire avait été fourni par un groupe de F.T.P. de Paris en échange d'un stock d'explosifs.

A Bellegarde le spécialiste de cette activité était Frédéric PRANDINI (KIKI), membre de l'A.S. dès l'origine. Il usait de sa situation de secrétaire de mairie pour fabriquer des cartes irréprochables, en quantités importantes. Son matériel qui consistait en une panoplie de cachets communaux d'origines diverses, était dissimulé sous une latte mobile du parquet de son bureau. La gravité de la situation ni les risques qu'il prenait n'altéraient d'ailleurs sa légendaire bonne humeur. Le maire de Bellegarde lui-même, Monsieur BERTOLA, avait une filière pour obtenir des cartes dans les services préfectoraux.

Les facilités offertes par la configuration montagnarde de notre région incitèrent des réfractaires à se réfugier, par petits groupes indépendants, dans des fermes de la montagne, voire même dans des huttes construites pour la circonstance. Ceux-là posaient à leurs familles le difficile problème du ravitaillement (voir lexique « rationnement » page 137) et de la perte de salaire.

Tout autour de Bellegarde, de nombreux camps spontanés et indépendants se constituèrent pour quelques semaines ou quelques mois pendant le printemps de 1943 : camp de *LA LIEZ*, du *CHARNAY*, de *PRÉ DEVANT*, du *RETORD*, camps très mobiles, se déplaçant souvent.

Parallèlement à ces initiatives individuelles, les résistances locales s'efforcent, avec peu de moyens, de faire face à ce phénomène et de proposer une solution en créant des camps contrôlés par elle. C'est ainsi que les résistants de l'A.S. de Bellegarde mirent en route les camps des *LADES*, des *FRASSES*, du *GROS TURC*, sur le rebord du plateau de Retord qui domine la Michaille.

Le camp de *LA LIEZ* n'était qu'une hutte dans la forêt, tandis que celui des *FRASSES* était une ferme qui fut d'ailleurs incendiée plus tard.

Quant au camp du *GROS TURC*, c'était une baraque de chantier, donnée par Robert DUBUISSON et montée là-haut par Albert et Maurice MARINET avec leurs chevaux. La toiture était faite de tôles récupérées sur la porcherie du Thumet et d'autres offertes par M. Jules ARNAUD sur la sollicitation de Marius MARINET.

Voici une récapitulation des premiers « camps-refuges » avec la liste incomplète de leurs occupants :

- La cabane du *GROS TURC*, un des trois premiers camps de l'Ain, avec Honoré DE GIROLAMI, Charles BILLON, Rino PETITJEAN, BOUVIER, TARAVEL, GARIN, MAGNIN, BARDONNE, BUATHIER, Henri CADDoux, Roger CATHALA, SAVOYAT (nommé responsable et muni de la seule arme existante, un pistolet d'ordonnance, relique de la guerre de 14-18 donnée par Marius MARINET).
- La ferme des *CAPETTE* avec Francis DESSEMME.
- La cabane de *LA LIEZ* avec CHATELARD, ROCHAIX, CHEVALLIER, CHARANSONNAY, MOUREAU.
- La cabane des *FRASSES* avec Francis HERIN.

La vie quotidienne des membres de l'A.S. se trouva bientôt entièrement dominée par les tâches nouvelles résultant de la création et du développement des camps de réfractaires :

- propagande anti-S.T.O., recherche de lieux et de fermes susceptibles d'accueillir les jeunes gens, mise en place des filières, mise en place d'agents de liaison permanents,
- recherche continue de ravitaillement, recherche d'aides sur le plan médical,
- réception et transport du courrier des familles, etc.

La liaison entre les jeunes Bellegardiens du *GROS TURC* et leurs familles nécessitait un véritable service de courrier passant par la coopérative où les agents de liaison déposaient les lettres que les familles venaient chercher. Mais lorsque le capitaine ROMANS fut nommé chef départemental des maquis, l'ensemble fut regroupé un temps au camp de *MOREZ* afin de donner aux maquis une structure militaire. L'A.S. de Bellegarde se trouva dégagée du problème du courrier

Pour faire face à l'énorme propagande pour le S.T.O. faite par le gouvernement de Vichy, il n'existait aucun moyen légal, le contrôle de la censure sur la presse et la radio étant total. Or la lutte contre le S.T.O. était d'une grande importance militaire car elle allait dans le sens de l'affaiblissement de la puissance industrielle allemande. Restait donc la radio de Londres, heureusement écoutée clandestinement par un grand nombre de Français (malgré la répression policière), les journaux clandestins et les tracts.

Il fallait donc organiser l'acheminement de ce matériel depuis Bourg ou Lyon avec tous les risques que cela pouvait comporter à cause des contrôles effectués dans les trains, dans les gares et sur les routes par la police française et les Allemands. Pour le secteur de Bellegarde, ce travail était placé sous la responsabilité d'ADHEMAR dit « J3 » de Billiat.

La distribution était ensuite confiée aux membres de l'A.S. Le monde rural fut mis à contribution pour la recherche des fermes inoccupées susceptibles de recevoir un camp et il faut noter que sa bonne volonté fut immédiate dans presque tous les cas. Quant aux filières d'accès aux camps, ce fut plus complexe. Chacun des candidats à la clandestinité recherchait parmi ses amis et ses proches lequel pouvait bien « savoir ». Etant donné le cloisonnement établi à l'origine dans les structures de l'A.S. ce n'était pas toujours facile. Deux points de chute principaux existaient à Bellegarde et devaient s'efforcer de jouer le rôle de filtre car il était nécessaire, dans la mesure du possible d'empêcher l'accès d'éléments douteux.

C'étaient la coopérative La Ménagère et le café-restaurant BATON, lequel recevait de plus des réfractaires envoyés de Lyon et Saint-Etienne. Conduire les jeunes gens de là jusqu'au camp était principalement l'affaire de Dino ROBOTTI et René BOCHET,

devenus pratiquement agents de liaison permanents (voir photos page 16), et occasionnellement aussi DUBUISSON, Albert MARINET et son fils MAURICE, tous de Vouvray.

■ Témoignage de Roland MONNET (Archives départementales)

Sous le titre « de la guerre froide à la liberté » :

« Début mars 43. Je suis convoqué, comme d'autres, à me rendre en mairie ou au commissariat pour accuser réception de l'avis d'appel, ce que j'exécute, mais je ne me rends pas à la visite médicale. Je quitte Bourg en direction de la Savoie. Le passage du Rhône est contrôlé. J'apprends à Bellegarde, par le charcutier MAGNIN, qu'un maquis va se former sur le plateau de Retord à la Croix Jean-Jacques. Ainsi, sous la responsabilité et la conduite de DUBUISSON de Vouvray et d'un dirigeant politique de Bellegarde, je monte avec Rino PETITJEAN, BELLOTTI, ZANOTTI, PETIT et DONAZOLE (tous deux morts au maquis) et d'autres au camp. Pas d'armes, nous attendons des responsables de l'armée secrète, des parachutages éventuels et devons suppléer à un ravitaillement irrégulier. L'accès de Bellegarde nous est interdit ».

Pour l'instant le mot d'ordre était se cacher et survivre. Or survivre, c'était en premier lieu se nourrir. On sait (voir lexique « rationnement » page 137) que chaque Français est titulaire d'une carte de rationnement donnant droit tous les mois à des tickets de ravitaillement pour toutes les denrées.

Les réfractaires étant en situation irrégulière, ne pouvaient posséder de cartes de rationnement. Alors ce fut le règne de la débrouillardise : les dirigeants de l'A.S. durent se transformer en collecteurs de dons, en trafiquants comme ceux du marché noir, en collecteurs de pommes de terre auprès des cultivateurs. Ils durent encore faire appel aux spécialistes de fausses cartes, c'est-à-dire souvent aux secrétaires de mairie comme Kiki PRANDINI déjà cité, ou BERTIN à Lancrans et combien d'autres... faire appel aussi aux cheminots pour la fourniture de tabac suisse ! La viande était fournie le plus souvent pas la boucherie TARAVEL de Châtillon grâce aux abattages clandestins.

La coopérative qui fournissait le pain au camp du GROS TURC se trouva très vite avec un énorme déficit de tickets de pain. Il fallut alors employer les grands moyens c'est-à-dire organiser des actions de commando dans les mairies pour subtiliser les tickets au moment où commençait la distribution mensuelle. Un coup particulièrement important fut réussi à Bourg. Jean BLANDON, membre du comité directeur départemental des M.U.R. et plus spécialement chargé du ravitaillement venait régulièrement à Bellegarde pour apporter au chef de secteur soit des tickets, soit un chargement de ravitaillement. Son métier de représentant de commerce était une bonne couverture. Il en usait avec un tranquille courage. La population n'eut pas à souffrir de ces actions car les tickets étaient immédiatement remplacés par les services du ravitaillement.

Problème encore : les questions vestimentaires. La pénurie de vêtements et chaussures et leur très mauvaise qualité devint un souci car vivre dans la montagne implique un équipement minimum. Les familles des réfractaires Bellegardiens étaient en mesure de résoudre tant bien que mal ce problème. Mais on a vu arriver au camp du GROS TURC des Lyonnais en souliers bas et costume de ville ! Les questions sanitaires, aggravées précisément par la précarité de l'équipement et de l'hébergement, se posèrent à leur tour. Les citadins durent s'habituer à supporter une vie fatigante et les intempéries. Leur adaptation à la rudesse de cette nouvelle vie posa parfois quelques problèmes médicaux.

S'assurer la complicité active de quelques médecins ne fut pas réellement une difficulté. Le docteur MALET, installé alors à Châtillon, devint le médecin habituel des premiers maquisards. Cela lui valut d'ailleurs d'être inquiété et obligé de passer dans la clandestinité, lui aussi. Le docteur LARRIEU de Bellegarde vint alors à la rescousse ainsi que le docteur SALUCKI de St-Germain-de-Joux. Enfin, sous-tendant tout cela, les inévitables problèmes de financement se manifestèrent sans tarder. L'insuffisance des moyens apportés de l'échelon supérieur obligea les dirigeants à user d'expédients divers comme par exemple l'exécution par les maquisards de travaux de bûcheronnage pour le compte d'exploitants forestiers amis. Mais ils n'étaient pas nécessairement compétents pour le faire, ni très motivés parfois.

On imagine sans peine que toute cette activité avait porté un sérieux coup à la clandestinité de l'A.S. Dans de telles conditions, le secret ne pouvait plus être préservé et devint bientôt le secret de polichinelle. Les indicateurs répandus dans la population par la Gestapo n'eurent pas grand mal à connaître un certain nombre de noms. Si la naissance des maquis a eu pour effet bénéfique la création d'unités combattantes particulièrement efficaces, elle a eu en contrepartie l'inconvénient d'obliger les dirigeants de l'A.S. à sortir du rôle qui était le leur à l'origine et à « se griller » pour faire face aux problèmes. Certains y laissèrent leur vie, bien avant les combats de la libération, dont le chef de secteur, Marius MARINET, arrêté sur son lieu de travail par la Gestapo le 24 novembre 1943 et mort en déportation. Mais aussi John MASSON de Thoiry arrêté le même jour, lui aussi mort en déportation, tandis que Joseph DEMORNEX, restaurateur à Saint Jean de Gonville eut le bonheur de revenir.

■ L'arrestation de Marius MARINET (témoignage de son fils, Jean MARINET)

« Le 24 novembre 1943, au lycée Lalande, les internes des classes de 1^{ère} et de terminale travaillent en salle d'étude après le repas du soir. Les élèves sont studieux, trop penchés sur leurs cahiers à cause d'un éclairage insuffisant. Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, il se passe tellement de choses à l'extérieur. Soudain, le concierge apparaît et me fait signe de le suivre. On m'attend au parloir. Que se passe-t-il d'important pour que j'aie une visite à une heure aussi tardive? BAILLY, chef de l'A.S. de Châtillon et GROSPIRON, commerçant voisin de mes parents sont là, visage grave.

« Ton père et ta mère ont été arrêtés aujourd'hui par la Gestapo sur leur lieu de travail. Ta mère a été relâchée, mais ton père doit se trouver maintenant à la prison de Gex. Toi, tu ne sembles pas menacé, car les Allemands n'ont pas fait mention de ton existence, mais il faut que tu préviennes les dirigeants départementaux que nous ne connaissons pas. »

C'est le choc. Et, pourtant, je sais bien que c'est le risque que nous avons tous accepté de prendre. Je pense à ma mère, complètement impliquée elle aussi dans ce combat. Je sais qu'elle sera forte. Mais comment réagira ma jeune sœur, qui, malgré ses onze ans, doit être parfaitement consciente de la gravité de l'événement? Il faut réagir. Ce n'est pas le moment de flancher. Mon père est le chef de secteur de l'Armée Secrète. Il connaît l'identité et l'adresse des dirigeants départementaux des M.U.R. (Mouvements Unis de Résistance). Sa grande force de caractère est bien connue, mais on sait que la Gestapo pratique des techniques d'interrogatoire qui peuvent briser les plus courageux. Il faut, en effet, donner l'alerte immédiatement.

Je ne dois rien laisser paraître, attendre le coucher et l'extinction des feux, me relever discrètement et « faire le mur ». Une fois dehors, je me déplace avec prudence pour éviter d'être contrôlé par une des patrouilles allemande ou milicienne qui circulent en ville toutes les nuits. J'atteins enfin la rue de la Citadelle devant le domicile de Monsieur GREUSARD (DUPLEIX dans la Résistance), le président des M.U.R. Je frappe longtemps sans obtenir de réponse. Enfin, la porte s'entrouvre à peine et une dame apparaît. Malgré mon insistance elle refuse de me recevoir. Monsieur GREUSARD est absent, prétend-elle. Je ne peux que lui donner le message. (J'ai appris plus tard, de la bouche de Monsieur GREUSARD, qu'à ce moment même, se tenait chez lui une réunion des dirigeants départementaux avec le colonel ROMANS, chef des maquis)

Dès le lendemain, le colonel ROMANS mit sur pied deux corps francs de maquisards pour intervenir sur la prison de Gex. L'A.S. de Bellegarde avait, elle aussi, préparé un groupe d'intervention. Ce fut en vain, car on apprit que mon père avait été transporté tout de suite à la Citadelle de Besançon.

Deux mois plus tard, il était expédié au camp du Struthof avec la qualification N.N. (Nuit et Brouillard). Les N.N. étaient encore plus maltraités que les autres déportés, ils n'avaient même pas droit à l'uniforme rayé, étaient vêtus d'oripeaux trouvés çà et là, Marius MARINET portait un manteau de femme. Au bout de neuf semaines de travail à la carrière, en plein hiver, le ventre vide, il décédait de froid, de faim, de coups et d'épuisement par le travail. Le seul de ses compagnons de misère qui ait pu survivre, Joseph DEMORNEX de saint Jean de Gonville, m'a raconté qu'il l'avait tenu mort dans ses bras sur la place d'appel car, au Struthof, les N.N. devaient être présents debout à l'appel, même morts et devaient disparaître sans laisser aucune trace, entre Nuit et Brouillard. »

Nous emprunterons la conclusion de ce chapitre à l'historien Henri AMOUROUX :

« Si la mémoire populaire n'a retenu que la grande aventure collective de l'été de la libération, cette aventure collective a été précédée de milliers d'aventures individuelles qui l'ont rendue possible. Aventures toutes différentes, chaque maquis, éphémère ou durable, ayant sa personnalité ainsi qu'un destin original, fonction de ceux qui le composent, le dirigeant, mais aussi de l'environnement paysan comme des réactions des forces de Vichy et des troupes du Reich ».

■ Les premières arrestations de maquisards sur le Retord

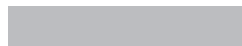
Dès l'été 1943 les G.M.R. ont commencé à pourchasser les réfractaires et maquisards. Sous la direction du Sous-préfet de Nantua, M. DEMAY, ardent vichyssois, leur première opération dans notre secteur aboutit début août 43 à l'arrestation sur le plateau de René BOCHET de Vouvray.

C'est un agent de liaison, comme Dino ROBOTTI et comme lui ouvrier de la première heure. Il est sans arme ni document et déclare être bûcheron. Une équipe de bûcherons espagnols employés par Robert DUBUISSON est également inquiétée. Le tribunal de Nantua, plein de mansuétude, le condamne à trois semaines de prison. Son cousin, Jean Marinnet, est chargé de lui rendre visite une fois par semaine. Cela implique l'obtention d'un Permis de communiquer délivré par le Procureur DAVENAS. Jean se présente donc à lui pour obtenir le permis de visiter René BOCHET. Sourire du procureur qui connaît un Marcel BOCHET et non pas René : « Vous prétendez être son cousin et vous ignorez son

prénom ! ». Explications embarrassées de Jean : dans sa famille, c'est le deuxième prénom qui est en usage... M.Davenas pas dupe, semble-t-il, donne le permis (voir page 16). Cela pouvait donc être une affaire bénigne sans l'acharnement du sous-préfet qui lance alors contre lui un mandat d'internement administratif (voir lexique page 134). Heureusement, le juge d'instruction DAVENAS, qui est un résistant, retarde la transmission du mandat entre son bureau et la prison, si bien que BOCHET, qui a déjà accompli ses trois semaines de prison en prévention, est libéré aussitôt après le jugement. A cet instant, il ignore l'existence de ce mandat et circule ouvertement en ville, ignorant qu'il est recherché pour être arrêté de nouveau. Son cousin Jean MARINET, venu assister au jugement a été informé par l'avocat, Maître ROGIER, et le cherche. Il le rencontre enfin et organise son retour chez lui, à Vouvray. Le lendemain matin, le policier MONVAL reçoit l'ordre de l'arrêter à nouveau et en informe Jean. René BOCHET sera alors expédié d'urgence en Haute Loire, muni d'une fausse carte d'identité, de lunettes et les cheveux teints.

Cette histoire qui finit bien et qui aurait pu mal tourner, prend tout son sens quand on connaît le parcours de Paul MORIN et Marcel COCHET à Bourg. Arrêtés le 18 juin 1943 par la police française sous l'inculpation de propagande gaulliste, ils sont relâchés le 21 juin faute de preuves. Mais ils sont arrêtés de nouveau le 22 juin sur « mandat d'internement administratif » délivré par le Préfet qui est mécontent du laxisme du juge d'instruction. Cette fois, ce sera la prison de Bourg puis la prison de Montluc à Lyon, la centrale d'Eysses et enfin la déportation en Allemagne, au camp de Dachau...

A la même époque et au même endroit, la première opération allemande sur le plateau se solde par l'arrestation à la Combe de la Manche, de deux réfractaires sans armes, Antoine RUGGIERI et Pierre BLANC de Vouvray. Opération étonnante car exécutée par un petit groupe d'Allemands montés à bord de deux voitures seulement, qui ne peut donc s'expliquer que par une dénonciation. Quoi qu'il en soit, RUGGIERI et BLANC sont capturés et emmenés chacun dans une voiture, RUGGIERI qui connaît très bien les lieux, met à exécution une idée audacieuse. Le premier tournant au-dessous de la Croix Jean-Jacques, au lieu-dit le Dhier, est une épingle à cheveux très prononcée qui oblige les véhicules à ralentir fortement. Lorsque la voiture arrive à cet endroit, il bouscule le soldat allemand assis près de lui, réussit à ouvrir très vite la portière qui était mal fermée à cause de la bretelle de son sac, saute de la voiture, saute ensuite du haut du mur de soutènement du virage, 4 mètres environ, et disparaît dans la forêt avant que les Allemands médusés aient pu réagir. Naturellement ce genre d'acrobatie ne pouvait être répété et Pierrot BLANC dut rester prisonnier. Par chance, il ne fut pas envoyé dans un camp de déportation mais dans un camp de travail au titre du S.T.O. et de ce fait pu connaître la joie du retour. On reparlera d'ailleurs de RUGGIERI lors des combats du Fort-l'Ecluse.



Tragi-comédie à Coupy

Pendant l'occupation il existait à Coupy un établissement assez prospère, que la morale réprouve et dont Marthe RICHARD obtiendra la fermeture, à l'enseigne de « Chez Betty ». On sait que tous les soldats du monde affectionnent ce genre d'endroit.

Au cours de l'hiver 43-44, plusieurs maquisards bellegardiens, des anciens, sont en permission chez eux. Ce sont CHEVALIER, ORSET et DURAND. Avant de remonter dans leur montagne, ils décident d'aller Chez Betty. La nature a parfois des exigences qu'on ne saurait toujours surmonter. A chacun sa faiblesse. Encore que dans ce cas il s'agirait plutôt d'un excès de vigueur. D'ailleurs, honni soit qui mal y pense et que celui qui n'a jamais pêché leur jette la première pierre. Mais c'était une imprudence et ce qui pouvait arriver arriva : nos lascars se trouvent nez à nez avec un soldat allemand lui aussi en état de frustration. La maxime en usage actuellement chez nos jeunes pacifistes et qui dit « faites l'amour pas la guerre » n'était pas en usage à cette époque. C'est à qui dégaîne le premier et à ce jeu l'Allemand est perdant, il est abattu par DURAND. Circonstance atténuante pour son manque de réflexe : comment pouvait-il supposer qu'il aurait à combattre en un tel lieu ? Mme BETTY est bien embêtée et pour le soldat allemand, c'est pire, il est tout à fait mort !

Fuite des maquisards, branle-bas général. L'officier commandant la place est informé. Aussitôt le maire de Coupy, M. REY, est convoqué à la kommandantur pour entendre les pires menaces : on va fusiller des otages, lui en tête, on va raser le pays, etc.... Mais, sous des dehors de brave homme tranquille, ce maire cache un étonnant sang-froid et une grande finesse alliés à une verve inépuisable. Il entreprend de discuter. Que va penser la population saine et tranquille de Coupy en apprenant qu'un soldat du Reich fréquentait ce lieu de perdition ? La réputation de sérieux de la Wehrmacht va en prendre un coup. Quant aux autres, les résistants, les terroristes, on imagine les gorges chaudes qu'ils vont en faire. Toute la contrée rira de ce qu'un soldat allemand se soit fait tuer au mont de Vénus sur le front français plutôt qu'en Ukraine sur le front russe. Et puis enfin, imaginons que ce satané poste émetteur, qu'on n'a encore jamais pu prendre, transmette cette histoire à Londres. On devine tout de suite ce que les journalistes français de Radio-Londres, parmi lesquels Pierre DAC, pourront en faire... Et voilà un officier allemand bien embarrassé, et qui ne tient pas du tout à finir sa carrière sur le front russe à cause de Mme BETTY. Alors on va enterrer toute cette histoire en même temps que le soldat.

Mais tout de même l'affaire avait été chaude... si je puis dire.

7

La maturité des maquis

A l'échelon national on s'active également et en avril 1943 le Comité national des M.U.R. crée en son sein le Service National Maquis, structure verticale chargée de prendre en compte les nouveaux problèmes posés par ces camps. Le Service National Maquis se donne pour but de transformer les réfractaires en combattants, et pour moyen de prendre en charge les maquis locaux pour les structurer.

Son problème : trouver des cadres, des officiers prêts à s'engager dans cette aventure. Des officiers disponibles, il y en a. Ce sont ceux de l'armée d'armistice dissoute depuis le 11 novembre 1942 et ceux qui se sont évadés des camps de prisonniers en Allemagne et vivent en situation irrégulière. Mais peu accepteront de choisir la vie de vagabonds misérables et traqués qui est celle des maquisards, de devenir selon la propagande pétainiste, des « terroristes », des « bandits », des « hors-la-loi ».

Les M.U.R. de l'Ain, qui viennent de se constituer en mars 1943 ont à résoudre ce problème dans les meilleurs délais. Leur compétence s'étend sur la zone montagneuse du département de l'Ain, particulièrement propice à l'installation des maquis. Comme nous venons de le voir dans le chapitre précédent, dès mars 43 de gros camps comme celui du *GROS TURC* se sont constitués. La tâche est devenue trop lourde pour les chefs de secteur. Il faut entreprendre la structuration des maquis à l'échelon départemental. L'important et l'urgent c'est de trouver un chef, un officier qui accepte d'entreprendre le regroupement des camps épars, contrôlés ou non par l'A.S., de leur donner une structure, de faire leur instruction.

Cet homme, ce sera le capitaine ROMANS (PETIT de son vrai nom), officier de réserve de l'aviation, PETIT milite à Saint-Etienne dans le groupe « Espoir » fondé et animé par le journaliste Jean NOCHER. Mais après l'arrestation de celui-ci en août 42, il perd le contact avec la résistance et cherche en vain. Pour la petite histoire, on peut signaler que la famille de Jean NOCHER, obligée de se cacher, après son arrestation, trouva refuge chez FOL à Valleiry.

Puis ROMANS rencontre par hasard DEMIA qui l'informe de l'existence des caches de Montgriffon (région de St-Rambert) où avec CHAVANT ils recueillent des réfractaires. CHAVANT et DEMIA n'ont pas la liaison avec la résistance. Ils se débrouillent seuls. PETIT s'intéresse à ce phénomène et propose sa collaboration pour regrouper, encadrer, instruire. Enfin il retrouve à Lyon le contact avec les mouvements qui le mettent en rapport

avec les M.U.R. de l'Ain. Bob FORNIER (VIRGILE) lui confie la mission de regrouper les camps de l'Ain et garde pour lui-même la responsabilité de l'A.S. La propagande de Vichy et Radio-Paris, jamais à court de mensonges, lancèrent tout une campagne de calomnie contre ROMANS. Il fut présenté comme « un juif échappé du ghetto de Varsovie » ! Pendant les opérations de février 44, ils tentèrent de faire croire aux maquisards qu'il avait fui les combats et s'était réfugié en Suisse.

ROMANS viendra une première fois à Bellegarde à la coopérative pour s'informer de la situation des camps et plus particulièrement du *GROS TURC*. Une seconde réunion avec les dirigeants bellegardiens, DUBUISSON, ADHEMAR alias « J3 », délégués par MARINET aura lieu sur le plateau pour la passation des pouvoirs. Pour le maquis de Bellegarde, le temps des pionniers est révolu, commence le temps de la structuration. Les maquisards du *GROS TURC* vont quitter la forêt de la Michaille pour la ferme de MOREZ à Hotonnes (voir photo page 81). En juillet 43, ROMANS commence à recevoir des fonds (15 000 F en juillet, 18 000 F en août pour son budget mensuel). Il recrute des officiers mais il essuiera dans ce domaine un échec auprès de l'O.R.A. (Organisation de résistance de l'armée) qui refusera de fournir des officiers car elle ne veut pas « travailler avec des hors-la-loi ».

■ Groupement nord des maquis de l'Ain et du Haut-Jura

L'A.S. de Bellegarde appartenant au groupement nord, voici une synthèse des renseignements spécifiques concernant la formation et l'organisation du Poste de Commandement de ce groupement :

Date de création : 1^{er} juin 1943

Chef du groupement : Capitaine PERROTOT dit « MONTREAL ».

Le poste de commandement du groupement nord du maquis de l'Ain comprend : 1 officier d'active PERROTOT dit « MONTREAL » et deux agents de liaison. Il aura pour effectif le 6 juin 1944 : 1 capitaine médecin, 6 sous-lieutenants, 47 hommes pour le service, le ravitaillement, les tâches sanitaires et d'agents de liaison.

Au 6 juin 1944 ce poste de commandement assure le commandement de 2 700 officiers, sous-officiers et hommes répartis dans les formations : Groupe Franc PESCE, Groupe Franc WERNER ; Camps CHARLES, ROLAND, JO, GRANGES, JACQUET, ANTOINE, ETIENNE, CYRUS, DATY, PAULY, TONY ; Poste de Commandement CHEVASSUS. A.S. Secteur C6 et Secteur C4 (Bellegarde). Son secteur d'opérations est la zone nord du département de l'Ain et le Haut-Jura délimité par une ligne Bellegarde - Bourg - Coligny - St-Claude - Morez - Les Rousses - Frontière Suisse - La Cure - Pays de Gex.

Toutes les opérations militaires exécutées par les formations ci-dessus ont été ordonnées et coordonnées par le P.C. du Groupement.

Le P.C. a pris personnellement part :

- Les 10,11 et 12 Août 1943, à la défense de la ferme de MOREY, plateau de Retord, contre les attaques des G.M.R.
- Le 10 septembre 1943, à l'attaque des chantiers de jeunesse d'Artemare, Mission de ravitaillement.
- Le 11 novembre 1943, à l'organisation et au défilé d'Oyonnax.
- Le 30 décembre 1943, à l'accrochage de Sylan avec le G.M.R. qui nous coûta 1 mort et un blessé.

Il coordonna les actions défensives et offensives contre les attaques des représailles allemandes de février 1944, avril 1944, juillet 1944.

Le 5 septembre 1944 est créé le bataillon *MONTREAL* qui est affecté à la 5^e demi-brigade de la 27^e D.I.A. (Division d'Infanterie alpine) et qui deviendra le 3/99 R.I.A.

Fin 1943, ROMANS dispose de 500 hommes répartis dans 7 camps: *GRANGES*, *CHOUGEAT*, « 35 », *CIZE* pour le groupement Nord, *PRÉ CARRÉ*, *LES COMBETTES*, *MOREZ* et *VERDURAZ* pour le groupement Sud, plus le camp de triage du *MONT*.

Bob FORNIER (VIRGILE), chef départemental de l'A.S., ayant été arrêté le 2 octobre 1943, ROMANS prend également le commandement de l'A.S. regroupant ainsi toutes les responsabilités militaires du département. Les M.U.R. de l'Ain étaient hostiles à cette nomination dans la crainte d'une trop grande concentration de pouvoirs dans les mains d'un seul homme. C'est le chef régional de l'A.S., Didier CHAMBONNET, qui imposera cette mesure dans un souci d'efficacité.

Bien que cela ne concerne plus directement le secteur CRISTAL 4 sur le plan des responsabilités, nous devons résumer brièvement l'évolution des maquis vers leur maturité. ROMANS a recruté MONTREAL, officier de tirailleurs algériens, issu de St-Maixent, qui dirigera le groupement Nord, CHABOT, Saint-Cyrien, officier de tirailleurs marocains, qui dirigera le groupement Sud, puis MARCAULT, spécialiste en armement. Il lui faut maintenant se procurer les moyens matériels indispensables: des véhicules, des stocks de nourriture, l'équipement vestimentaire, l'armement.

Les véhicules seront prêtés par des garagistes amis comme TARDY, MIGUET, BERNARD puis un parc sera constitué comportant des « gazo-bois » et des véhicules à essence, d'où des coups de main pendant le mois de décembre 43 à Bourg et à Villars pour enlever de l'essence, moyennant paiement.

La nourriture sera récupérée de préférence au détriment des services de l'intendance et des chantiers de jeunesse, sans paiement cette fois: à Brénod en octobre, 40 quintaux de pommes de terre, à Artemare le 23 octobre. De plus, opération à l'intendance de Bourg le 28 septembre. Autre opération au moulin de Polliat: 3 000 kg de farine (payés). Ont aussi contribué diverses fromageries, divers dépôts de tabac... On atteindra une avance de stock de 9 mois. L'épicerie en gros de Messieurs ROURE à Bellegarde sera l'objet d'un prélèvement important, malgré la présence d'une garnison allemande. Le maquis emporte le chargement d'un camion. L'officier qui dirigeait l'opération traitera à l'amiable avec les frères ROURE très coopératifs. Ils acceptent le bon de réquisition comportant la liste complète des produits emportés qui leur permettra d'être remboursés après la libération.

L'équipement vestimentaire est, on l'a vu précédemment, un souci important d'autant plus que l'hiver approche. Le 10 septembre, 30 hommes enlèvent au camp des chantiers de jeunesse d'Artemare un stock de blousons de cuir, bottes, équipement de campement et de cuisine, soit le chargement de 2 camionnettes, 1 camion et 3 voitures, le 18 septembre et le 7 octobre, ils enlèvent aussi à la ferme GUICHARD, des skis et des couvertures. Le 25 novembre et le 13 décembre, le dépôt des chantiers aux Vennes est « visité ». Le 27 octobre, c'est le tour du chantier de Simandre, où l'on reviendra quelques jours plus tard enlever même une baraque!!!

Reste le problème du tabac. Il est résolu parfois par de petits « coups de main » sur des bureaux de village, avec la complicité du buraliste. A noter que le stock prélevé est

automatiquement remplacé par les services de l'état, donc le public n'est pas lésé. Des cheminots de Bellegarde qui conduisent leur locomotive jusqu'à Genève, passaient le tabac caché dans leur machine. Cela restait cependant insuffisant. Il faut donc regarder du côté des grands dépôts distributeurs. Le plus important est à Bourg mais semble bien protégé. Le lieutenant MONTREAL apprend qu'il en existe un à Bellegarde susceptible d'assurer la consommation de plusieurs mois. Le camp CHARLES est chargé de l'opération. Le maquisard EDOUARD qui a habité à proximité sera un guide parfait. Dans la nuit de Pentecôte (28-29 mai) un camion fourgon, occupé par dix maquisards, s'arrête devant le 59 rue de la république où se trouve le dépôt. Deux fusils-mitrailleurs sont mis en batterie pour le cas où la garnison allemande interviendrait. Le responsable du dépôt qui habite dans l'immeuble est réveillé. Il fait preuve de mauvaise volonté, il faudra le bousculer un peu. Le fourgon bien chargé repart en douceur dans la pente de la rue pour aller prendre la Nationale 84, direction St Germain de Joux. A ce moment, de fortes explosions retentissent. C'est le camp TONY qui procède au sabotage de 12 locomotives en gare de Bellegarde. Chacun des deux chefs ignorait l'existence de l'opération de l'autre. Ce manque de coordination dû aux difficultés de liaison entre les groupes aurait pu avoir des conséquences graves.

Quant au problème de l'armement, c'est le plus difficile à résoudre. Un équipement hétéroclite existe mais c'est insuffisant. Le 1^{er} parachutage d'armes aura lieu début novembre 1943. Ils sont peu nombreux et il faudra attendre le début 1944 pour que cela s'améliore. Il est certain que ce fut le point faible. Les Anglais avaient bien parachuté un officier (XAVIER) pour vérifier que les maquis de l'Ain « méritaient » d'être armés. Les F.F.L. en avaient fait autant (mission « Cantinier »). Mais les envois furent toujours insuffisants en regard des demandes. C'est une des raisons qui poussèrent ROMANS à organiser le fameux défilé du 11 novembre 1943 à Oyonnax. Nous ne referons pas le récit de l'opération, mais nous devons rappeler que le but essentiel était de prouver aux alliés, comme à la population française, que les maquis de l'Ain n'étaient pas un troupeau de hors-la-loi mais au contraire une unité combattante structurée et disciplinée.

Reste la question du financement. On a vu que certains produits et denrées sont payés lorsqu'ils ne sont pas récupérés au détriment de Vichy. Les veuves et les familles de certains maquisards ont besoin d'être aidées. Bref, on conçoit aisément que tout cela ne peut fonctionner sans un budget. Au début, au temps des pionniers, on a pu survivre par la débrouillardise, le mécénat et la solidarité, mais la dimension atteinte maintenant par le maquis de l'Ain exige des moyens trop importants. Certes des fonds arrivent par le canal des M.U.R. et du Service National Maquis en provenance de Londres. On a vu que dès juillet 43 ROMANS recevait une dotation mensuelle. Mais dans ce domaine comme dans celui de l'armement, il aura des difficultés. Par deux fois, à notre connaissance, il devra, avec l'autorisation du commandement national naturellement, puiser dans les finances gouvernementales. C'est ainsi qu'une opération eut lieu sur la Banque de France de St-Claude, avec la complicité des dirigeants de l'établissement, qui permit d'apporter au commandement Ain-Jura une somme de 100 millions de francs. Une autre opération fut organisée le 5 juin 1944 à Bourg sur la Trésorerie Générale, avec la complicité du convoyeur de fonds. L'exécution en avait été confiée à un commando des F.U.J. (Forces Unies de la Jeunesse) composé en majeure partie de lycéens dont deux bellegardiens, Jean MARINET et Roger GUETTET, mais le coup était dénoncé et un traquenard organisé par la Milice. Après un bref mais violent engagement dans la rue, deux membres du commando (Roger GUETTET et Paul BAILLET) sur les cinq étaient blessés et capturés. Un milicien était gravement blessé. Une rafle exécutée au lycée Lalande en représailles pendant la

dernière épreuve du Baccalauréat, se solda par la déportation de onze lycéens résistants. Les deux prisonniers, une fois guéris, purent fausser compagnie à leurs gardiens.

Pour en terminer avec les problèmes financiers, nous voudrions tordre le cou à la légende des parachutages « dorés ». Dans le cadre des constantes campagnes de calomnies lancées à l'encontre des « terroristes », celle des fortunes parachutées connut un certain succès dans la population. Beaucoup de gens ont cru que de grosses sommes étaient régulièrement parachutées en même temps que les armes, que les dirigeants pouvaient « se servir », que certains même auraient fait fortune de cette manière. Tous les maquisards et résistants qui ont participé à des récupérations de parachutage savent à quoi s'en tenir.

En effet, le responsable national du SAP (Service Atterrissage et Parachutage), Jean TRIOMPHE, alias « PAULETTE », est chargé de contrôler la réception des fonds parachutés et d'en assurer la distribution aux mouvements de résistance.

■ Activités des Maquis

Sabotage de 12 locomotives au dépôt de Bellegarde, le 12 janvier 1944 **Témoignage de Francis HERIN :**

« Depuis quelques jours un ordre nous a été transmis de faire sauter toutes les locomotives et la plaque tournante du dépôt de Bellegarde afin d'éviter un terrifiant bombardement aérien qui aurait coûté la vie à beaucoup de Bellegardiens.

Le 12 janvier 44, 10 gars du maquis de Morez à Hotonnes sont rassemblés au camp, après avoir été entraînés sur place à utiliser des explosifs et se mettre en mémoire les installations du dépôt de locomotives, grâce à un plan fourni par le « PÈRE CARROZ » le papa d'un des nôtres.

Nous embarquons dans la « maquisette », voiture transformée en camionnette qui est notre véhicule à tout faire. Debout, nous effectuons le voyage sans encombre. Nous sommes puissamment armés et bourrés d'explosifs. En passant par Artemare et Culoz pour éviter les cols impraticables à cause de la neige, nous arrivons à Bellegarde à 2 heures du matin. Nous sommes attentifs pour atteindre le dépôt où nous pénétrons par la rue du Dépôt.

Nous débarquons silencieusement car nous avons entouré nos mauvaises godasses de chiffons afin d'atténuer le bruit des pas. Il y a là :

GRELOUNAUD Roger	Chef du camp et du détachement (lieutenant Roger)
CARROZ Georges	Précité
CHEVALLIER Jean	Cheminot bellegardien
NIOGRET	Dit Yon Yon, Bellegardien
CLEMENT André	Bellegardien
ORSET Henri	Bellegardien
2 Russes	Éléments du camp de Morez
1 dénommé « LE TUNISIEN »	et moi-même.

Chacun se rend à la mission qui lui est assignée. L'important c'est de faire le plus de dégâts possible aux locomotives et à la plaque tournante utilisée par les Allemands.

Après avoir neutralisé quelques garde-voies français (voir lexique page 133) nous sommes obligés de les brutaliser pour donner plus de vraisemblance au récit qu'ils

devront débiter aux enquêteurs ou aux Allemands.

L'un des nôtres reconnaît parmi les garde-voies le père ZANOTTI.

Je me dirige vers les bureaux de la statistique, poste de protection que je dois assurer avec un russe d'une taille impressionnante. J'ai beaucoup de peine à l'empêcher de tirer sur la sentinelle allemande armée qui fait les cent pas sans nous voir devant l'hôtel Terminus, siège de la Kommandantur allemande.

Le reste de la troupe place les charges de plastic, ce qui se déroule assez rapidement et silencieusement, gage du succès de la mission.

Regroupement à la camionnette quelques 20 minutes après non sans avoir écrasé les crayons détonateurs, prévus pour un laps de temps assez court, entre 1/4 d'heure et 1/2 heure pour nous permettre d'avoir un peu d'avance sur nos poursuivants éventuels.

Hélas la camionnette, arrivée place Gambetta, refuse d'aller plus loin. Il a donc fallu la pousser en passant devant la gendarmerie (ancienne) puis la rue Joseph Bertola où elle a bien voulu repartir; un peu d'angoisse dans le groupe car si les charges de plastic explosent nous sommes encore loin de notre base.

Enfin, lorsque nous sommes en vue des dernières maisons d'Arlod, de grosses déflagrations nous confirment que nous avons réussi notre mission. Il ne nous reste plus qu'à être vigilants pour rejoindre notre camp de Morez toujours en passant par Culoz et Artemare.

Quelle satisfaction pour nous « Terroristes » de savoir que Bellegarde vient d'échapper à un effroyable bombardement aérien. il n'y aura pas beaucoup de représailles, sans doute quelqu'un a-t-il plaidé en faveur de la population. A Savoir!

Ouf! Tant mieux! »

Ce témoignage de Francis HERIN rend compte d'un coup de main particulièrement audacieux et réalisé avec la plus grande économie de moyens. Il est intéressant de lire ci-dessous la relation qu'en donne la « Tribune de Genève » qui évalue l'effectif des maquisards à 60! Il en ressort que la mission est parfaitement réussie à trois titres: destruction prévue réalisée, économie d'un bombardement aérien qui aurait été meurtrier pour les civils et intoxication de l'ennemi qui est amené à surévaluer fortement les moyens employés.

Extrait du journal « La Tribune de Genève » :

Des détails sur l'attentat à la gare de Bellegarde

« Bellegarde, 13/01/1944. On donne de nouvelles précisions sur l'attentat commis l'autre nuit contre le dépôt des machines de la gare frontière de Bellegarde.

L'audacieux coup de main fut exécuté par soixante partisans de la Résistance française, pour la plupart armés de mitraillettes.

« Haut les mains! » lancèrent-ils, en faisant irruption dans le vaste hall. Surpris, le personnel ne put qu'obtempérer à cette injonction, et des bombes furent immédiatement placées, une par une, sous chacun des cylindres avant gauche de chaque locomotive. Tout s'effectua rapidement et dans le plus grand silence.

Le personnel fut enfermé en lieu sûr et le feu fut mis aux mèches. C'est ainsi qu'entre 2 heures et 2 heures 30 du matin, douze locomotives furent mises hors d'usage. »

Un autre sabotage de locomotives et de la plaque tournante eut lieu en mai 1944 à Bellegarde, exécuté par le groupe « FRANÇOIS » avec l'aide des garde-voies qui, ce jour-là, pour cette circonstance seront tous des membres de l'A.S.

Second sabotage à la gare de Bellegarde

(Résumé du témoignage du chef de camp TONY)

Le 28 mai 1944, nuit de la Pentecôte, un second sabotage eut lieu à la gare de Bellegarde, détruisant de nouveau 12 locomotives, la plaque tournante et les aiguillages.

TONY raconte :

« J'ai été chargé de la gare de Bellegarde. Après une reconnaissance des lieux nous avons préparé 100 charges de « plastic » équipées d'un « crayon » détonateur, choisi pour un retard de 30 minutes.

Les tâches furent réparties de la façon suivante : le groupe « BASANE » est placé en protection à St Germain de Joux, le groupe « GARRIVIER » et le groupe « TALON » à la gare avec moi. Les gardes-voies se sont laissé boucler sans problème.

Il nous a fallu une heure pour placer les charges, puis casser l'ampoule d'acide des crayons pour déclencher le retard.

Au cours du repli, une sentinelle allemande a tiré, atteignant mortellement le maquisard « ERASME ». Ce sera notre seule perte. (ERASME s'appelait Aimé GENOUD, âgé de 24 ans, son père était mécanicien SNCF à Toulon) ».

Sabotage des lignes électriques à haute tension

Opération réalisée par l'AS de Bellegarde

Sous la direction de BARBIER, les pylônes électriques de Vanchy, de Billiat et d'Eloise sont abattus pour compromettre l'industrie allemande de guerre.

Récapitulatif des sabotages des locomotives dans l'Ain en 1944

le 12 janvier 1944 : 12 locomotives à Bellegarde
le 29 mai 1944 : 12 locomotives à Bellegarde, la plaque tournante et les aiguillages
le 7 juin 1944 : 38 locomotives à Bourg en Bresse
le 7 juin 1944 : 52 locomotives à Ambérieu

Ces quatre opérations ont coûté la perte d'un seul maquisard. On peut comparer avec le bilan des bombardements aériens.

Bilan des bombardements aériens alliés

Les bombardements alliés sur les gares ont été peu efficaces, imprécis, et ont causé des pertes importantes dans la population civile :

- St Etienne : 987 morts civils
- Lyon : 712 morts civils
- Chambéry : 200 morts civils
- Ambérieu : 9 morts civils

On mesure ainsi ce que fut l'efficacité de la résistance. C'est pourquoi on peut regretter que les Alliés n'aient pas accordé plus de confiance à la résistance et n'aient pas voulu lui fournir plus d'armes et de matériel afin d'augmenter les possibilités de sabotage et faire l'économie de bombardements peu efficaces et meurtriers.



8

Les épreuves

Sur le plan des actions militaires, la fin de l'année 1943 consista essentiellement en sabotages divers. Mais les Allemands avaient déjà compris que les maquis de l'Ain étaient devenus une force et à partir du début de l'année 1944, ils entreprirent de les détruire. D'autre part la police et les forces de Vichy et la milice furent actives dès l'hiver 43 et 44 et le harcèlement des camps par les G.M.R. et la milice fut continué jusqu'à la libération. Une littérature abondante et précise existe à ce sujet (voir bibliographie page 149).

■ L'opération « Korporal »

La grande attaque de février 44, l'opération « Korporal » au cours de laquelle des Allemands (5 000 hommes) crurent pouvoir détruire les maquis de l'Ain donna lieu à des combats sanglants et des exactions cruelles sur la population civile :

- Nantua, qui avait déjà connu une rafle monstre (150 personnes déportées) le 14 décembre 1943, est de nouveau victime d'une vague de déportation, 6 gendarmes et 27 communistes dénoncés par le Sous Préfet DEMAY.
- Le 1^{er} février, combat de Ruffieux, 7 maquisards tués, civils déportés, maisons brûlées.
- Le 6 février, rafle à Brenod, incendies, 22 civils déportés.
- Le 7 février, à Corlier, 7 civils fusillés.
- Le 8 février, à la ferme de la Montagne, 250 Allemands contre les 22 hommes du P.C. départemental, 10 morts.
- Le 11 à Oyonnax, 27 déportés.

Une partie des troupes allemandes engagée dans ces combats était stationnée à Bellegarde. Elle devrait ratisser les pentes de la Michaille et le Retord. Il n'y avait plus de camp important dans ce secteur mais la troupe incendia tout de même la ferme des Cotes et celle de la Chaudavie au-dessus de Vouvray. Le hameau de la Combe du Collet, entre Montanges et Giron, brûle les 13 et 14 avril, soit 22 maisons au total (5 pour Giron, 7 pour Champfromier, 10 pour Montanges). L'opération, exécutée par une colonne allemande renforcée de « Mongols » est dirigée par un milicien de St-Rambert, André BOURNEAUD...

Une rafle dans les rues de Bellegarde amena 50 personnes environ dans la salle des fêtes de l'Hôtel de ville où elles furent gardées toute la journée sous la menace d'un

fusil-mitrailleur. On remarque la présence en ville de « GUEULE TORDUE » (voir encadré page suivante), membre du P.P.F. et gestapiste toujours en chasse sous la protection de la Wehrmacht. Dans la salle des fêtes, des prisonniers, Riquet VAZETTE et Thonin LACROIX, réussissent à se glisser sur une terrasse de l'arrière-cour et, à s'enfuir par l'église avec l'aide de BARBIER demeuré dehors. Le soir, tous les autres sont relâchés sans plus d'explications.

Par contre à Génissiat, c'est la catastrophe. Le 12 février après-midi le pays est cerné, toutes les maisons fouillées. Trois ouvriers d'origine étrangère qui n'ont pas compris l'ordre hurlé de s'arrêter sont abattus. Tous les hommes sont rassemblés sur la place. Chargés dans des camions, 47 d'entre eux partent pour la déportation, peu reviendront.

M. JEANTET, maire de Bellegarde, dont le fils est maquisard et qui aide beaucoup l'A.S. grâce à ses attaches professionnelles avec le milieu montagnard, est recherché activement. Contrôlé près de Trébillet, il est relâché par inadvertance par un soldat peu futé. Saisissant cette chance il rejoint Montanges où il a de la famille, sous l'apparence d'un cultivateur. Mais là encore le danger existe. Il part de nuit dans la montagne pour rejoindre un groupe d'habitants et de maquisards à la ferme de LACOMBERT, marchant dans une épaisse couche de neige fraîche. Il est bientôt épuisé et immobilisé dans la neige. Heureusement deux hommes, dont Félix DUCRET d'Echazeau, se dirigeaient vers Montanges, allant chercher du ravitaillement pour tout ce monde. Il sera sauvé ainsi de justesse. Pendant ce temps sa scierie de Trébillet est incendiée ainsi que sa maison à Bellegarde. Les pompiers de la ville ont dû, sous la menace des armes, se contenter de protéger les maisons voisines. M. CHANEL, directeur du cours complémentaire, dénoncé comme membre du Front National, est arrêté dans son bureau de directeur d'école. Par Mathausen et Auschwitz il connaîtra un long calvaire. Ce tristement célèbre Auschwitz sera la fin du voyage pour les quatre membres de la famille JOUKOWITSKI dont deux enfants, juifs réfugiés à Bellegarde.

Dans la montagne, conformément aux ordres, les camps combattent pour se dégager puis éclatent et se déplacent. A cette date, il n'est pas militairement important de se sacrifier, il faut survivre pour être opérationnel au moment du débarquement. Les jeunes gens connaîtront alors des moments terribles. Traqués dans la neige par une troupe dix fois plus nombreuse et parfaitement équipée, ils connaîtront le froid, la faim et l'épuisement.

Il n'est pas possible de raconter toute la chaîne de dévouement qui se mit en action au sein de l'A.S. pour récupérer les groupes, les nourrir, les réchauffer, les soigner, les conduire en lieu sûr. Certains maquisards étaient en sabots dans la neige. Dino ROBOTTI à Vouvray, MUSY à Tacon, DUCRET à Echazeau et combien d'autres s'employèrent à fond et ont contribué pour une large part à éviter une hécatombe. A vouloir faire régner la terreur pour isoler les maquisards, la Wehrmacht réussit au contraire à créer un vaste élan de solidarité à leur égard même au sein des éléments non résistants de la population.

Les troupes du Reich avaient donc échoué. Une fois l'orage passé les camps se regroupèrent, se réorganisèrent très vite. De nouveaux coups de main permirent de reconstituer les stocks, l'armement s'améliore, les effectifs ont augmenté. Les Allemands sont bien renseignés. Ils savent tout cela. D'ailleurs leur offensive de février avait visé plus particulièrement les camps du groupement Sud. Ils vont recommencer et porter l'essentiel de leur effort sur les camps du groupement Nord.

■ La 2^{ème} grande attaque, en avril, l'opération « Frühling » pour les Allemands

ROMANS évalue à 12 000 hommes l'effectif allemand engagé sur le Haut-Bugey à partir du 7 avril.

Des villages entiers sont anéantis: Racouze, Chougeat, La Rivoire, Vulvoz, Vernon, Sièges.

Le 6 avril avait eu lieu l'arrestation à Izieu de 7 adultes et 43 enfants juifs âgés de 5 à 13 ans, opération effectuée sous le commandement du célèbre BARBIE selon de nombreux témoignages: Ils mourront tous gazés à Auschwitz.

Soixante nouvelles arrestations sont opérées à Oyonnax, 25 nouvelles arrestations à St-Claude, soit un total de 373 déportés dont 150 ne reviendront pas. A Bellegarde, comme en février, les troupes de la Wehrmacht sont accompagnées d'un groupe de Français portant l'uniforme allemand, commandé par Francis ANDRE, plus connu sous le nom de « GUEULE TORDUE ». Ce sont les membres du P.P.F., spécialisés dans les basses besognes, assassins patentés opérant sous la protection des troupes allemandes. Une nouvelle rafle a lieu et les malheureux sont parqués dans le hall de la mairie. POLLONI, MAILLET, Michel DELAPRISON et COUTIN peuvent s'enfuir en sautant par une fenêtre. Heureusement il n'y aura pas encore cette fois de déportation massive à Bellegarde. Mais l'équipe de « GUEULE TORDUE » procède à l'arrestation de Marius PINARD. On sait que PINARD, instituteur et militant socialiste, a été déplacé par Vichy. Cette situation ne lui permet pas d'exercer de responsabilités de commandement à l'A.S. de Bellegarde. Il est en vacances chez son ami BATON. Les tueurs sont bien renseignés et savent où le prendre. Il est enfermé à l'école maternelle avec tous les raflés amenés d'Oyonnax et St-Claude. On retrouvera son corps criblé de balles dans le Rhône quelques semaines plus tard. Il avait été abattu dans la nuit puis jeté dans la Perte-du-Rhône où, d'ordinaire, les corps disparaissent à jamais. Pour une fois, le fleuve rendit le corps qui fut identifié formellement par Monsieur DURRAFOURG, chausseur à Bellegarde, qui fabriquait pour Marius PINARD des chaussures sur mesure. De toute évidence, c'était l'assassinat politique d'un homme promis à un bel avenir dans ce domaine.

BAILLY, garagiste à Châtillon-en-Michaille, chef de l'A.S. de Châtillon est arrêté et déporté. Il survivra et rentrera du camp de Buchenwald. Mais le docteur MALET aura bien du mal à rétablir sa santé.

Une fois encore les maquis de l'Ain, appliquant strictement la stratégie de guérilla voulue par ROMANS, sortiront de l'épreuve, marqués, endeuillés mais toujours opérationnels. Le débarquement de Normandie est proche; ils seront prêts.

« Gueule tordue »

Surnom donné à Francis ANDRÉ, membre du Parti Populaire Français de Jacques DORIOT (parti nazi). Début 1942, s'engage dans la LVF et part pour le front russe. De retour, en mai 1942, il crée une équipe au sein du SIPO-SD (« Police de sécurité », service de sécurité allemand). Il est en contact avec l'ABWER (service de renseignements de l'armée allemande). Il collabore avec la Milice, il pourchasse plus particulièrement le F.T.P. Il participe aux combats de l'armée allemande contre les maquis. Quand il arrête des familles juives, il garde « le butin ». Au cours de son procès, en 1946, il avoue 120 assassinats de résistants et de juifs. Condamné à mort le 19 janvier 1946, il est exécuté à Lyon le 9 mars 1946.

■ L'affaire de la ferme des Lades (8 mars 44)

Il y avait un an que la résistance s'était sérieusement organisée à Génissiat et à Seyssel, sous l'impulsion d'un homme hardi et vigoureux, BOVAGNE, aidé par quelques responsables locaux. De nombreux coups de main avaient été préparés et avaient réussi : destructions, sabotages, ravitaillement du maquis.

Après la répression allemande de février 44, BOVAGNE rejoignit le maquis, car il avait été inquiété. Nommé chef d'un groupe franc, il tomba avec ce groupe dans une embuscade près de Ruffieux, où sept gars du maquis trouvèrent la mort. BOVAGNE y échappa par miracle.

Le 8 mars 44, BOVAGNE, rescapé du combat de Ruffieux en février, toujours sur la brèche, se trouve à la tête d'un groupe dépendant du lieutenant DE VANSAY (MINET) dont la mission était de transférer des armes de Savoie dans l'Ain par-dessus le Rhône à l'aide d'un câble. L'opération avait lieu entre Bellegarde et Génissiat près de la ferme des Lades, à l'endroit où les gorges du Rhône sont particulièrement étroites et profondes.

Un essai des armes nouvelles fait à cette occasion dans le tunnel du chemin de fer de Malpertuis met en alerte une équipe de poseurs qui avertit les gares de Génissiat et de Bellegarde. Un hasard malheureux voulut qu'à ce moment un train transportant paraît-il des ingénieurs et scientifiques allemands venus visiter le chantier du barrage entrât en gare de Génissiat. Aussitôt, une vaste opération de ratissage est organisée.

Les différentes brigades de gendarmerie sont alertées, ainsi que la Feldgendarmerie de La Cluse. Les gendarmes de Génissiat partent en patrouille et, pour avertir les maquisards du danger, tirent quelques coups de feu bien avant leur arrivée sur les lieux. Avec ses camarades, BOVAGNE se hâte de mettre les armements en sécurité.

Dès l'alerte donnée, une partie des gendarmes de Bellegarde, sous la conduite de l'adjudant SARRAT et du maréchal des logis GRIVES, arrivés les premiers et bien avant les Allemands sur les lieux, ouvrent le feu sur deux gars du maquis, après sommation. ASSADA est blessé à la jambe et, avec son camarade, va se cacher dans les broussailles, au-dessus du ravin.

A ce moment précis, trois autres résistants, ignorants du drame qui se joue, sont interceptés à cet endroit par les gendarmes, alors qu'ils se rendent en mission à Génissiat. Leurs papiers (faux) sont en règle et ils sont relâchés avec le conseil de changer de route pour éviter les Allemands. C'étaient BOGHOSSIAN, chef de groupe au maquis, BAIL son adjoint, et un de leurs hommes, COLLET de Nantua.

Par la suite les gendarmes en question déclarèrent avoir été contraints par les Allemands de partir en patrouille, mais avoir tiré en l'air, très au-dessus des hommes. Dont acte.

Les soldats allemands, les Feldgendarmes de La Cluse, les G.M.R. et les gendarmes battent le secteur. Après avoir épuisé leurs munitions, les maquisards tentent de se réfugier dans la gorge où ils sont attaqués, à la grenade. Un seul réussira à s'enfuir mais repris aussitôt il sera déporté. BOVAGNE était mort en brave à la tête de ses hommes. Pour faire la bonne mesure, les Allemands pillent puis incendient la ferme MERAL.

Pendant l'échauffourée, trois travailleurs algériens qui se rendaient à leur travail à Génissiat, sont arrêtés et torturés à mort par les Allemands.

Les gendarmes de Seyssel, arrivés en début d'après-midi à Beaumont, descendent à Malpertuis, traversent l'étroite passerelle formée de troncs d'arbres jetés au-dessus du défilé, remontent à Beaumont où ils annoncent que deux hommes sont tués dans le ravin. Il s'agissait de Roger GROS et de Louis DECONFIN, de la commune de St-Germain-sur-Rhône, qui étaient descendus vers le fleuve pour récupérer du bois.

Bilan : 14 morts dont 8 maquisards. François BOVAGNE, René VULLIN, Roger FORAZ (57 ans), Roger DUCRET, Léon PETIT, Victorio SANCHEZ, Lido CASALI, Roger LECONTE. Trois Algériens qui se rendaient à leur travail sont arrêtés et torturés à mort : Mohamed Ben AHMED, Tahar BELKACEM, Tayel DJELLIL.

Nous avons intitulé ce récit « l'affaire des Lades » et non pas « combat des Lades ». En effet, rien n'est clair dans ce drame. Une telle concentration de renforts aussi rapidement réunis et aussi importante a paru suspecte à cette époque. Les nombreux résistants qui travaillaient sur le chantier du barrage de Génissiat tout proche ont eu le sentiment que tout cela était trop bien orchestré pour être le fruit du hasard. La couverture de sécurité exceptionnelle probablement mise en place pour ces visiteurs allemands a-t-elle joué de façon inattendue, y a-t-il eu indiscrétion, trahison ? Nous ne le saurons jamais. Mais cette affaire méritait d'être racontée car elle illustre bien la triste réalité de cette époque où l'héroïsme côtoyait l'indifférence, où la rigueur côtoyait la délation, dans une France déchirée par la violence.

■ Les maquisards de Boge ou le courage d'une jeune fille

Nous sommes en avril 1944. Un groupe de maquisards chevronnés, des « anciens » du printemps 1943, appartenant au groupe MINET, occupent la ferme de Boge située entre Confort et Menthrières. Il y a là ACCIARI, CLEMENT, MARINI, NIOGRET, un Belge, un Normand et un Lyonnais. Le groupe est « soutenu » activement par le village de Confort. Entre autres maisons amies, il est bien reçu dans la maison MARQUET, à l'entrée de Confort, qui restera jusqu'à la fin un point de passage et de repos, ainsi qu'un rendez-vous pour les agents de liaison.

Un matin, un camion de soldats allemands traverse Confort et prend la route de Menthrières encore enneigée par endroits. Mlle Renée MARQUET (Mme RAISIN), inquiète, se rend au village où elle apprend la direction prise par le camion. Elle comprend que les maquisards de *BOGE* sont en danger. Empruntant le sentier des Essarons, elle court vers *BOGE* mais pense quand même à poser en route son tablier de couleurs voyantes qu'elle confie à Mme POCHET. Il semble qu'il soit déjà trop tard. Par chance, le camion allemand se trouve retardé par des congères de neige, elle arrive donc juste assez tôt pour crier aux maquisards : « les Allemands sont là ». Aussitôt c'est la fuite dans toutes les directions. Les Allemands, voyant les jeunes gens sortir de la ferme, commencent à tirer aussitôt.

CLEMENT court vers le bas. C'était la mauvaise direction et il évite de justesse de venir se jeter sur les sentinelles qui gardent le camion. Il devra rester caché à plat ventre dans les feuilles, près d'eux, jusqu'à leur départ. Les autres s'égayent dans la nature sans être rejoints. Quant à Renée MARQUET, elle redescend tout simplement à Confort en évitant habilement les mauvaises rencontres qui auraient pu lui être fatales. Du sang froid et de la chance !

Les Allemands bredouilles ne sont repartis que le soir après avoir incendié la ferme. Les maquisards dispersés iront se réfugier provisoirement, l'un chez Dino ROBOTTI à Vouvray, un autre chez MARCELOT à Collonges, etc

Avril 44 : sept hommes sauvés par le courage d'une jeune fille

A la veille de la célébration du 8 mai 1945, un ancien résistant de Bellegarde, Pierre Marini, se souvient d'une héroïne à laquelle lui et son groupe de maquisards doivent la vie. A l'automne de son existence - il aura 90 ans en juillet, il tient à lui rendre hommage.

« 1944. C'est l'hiver. Il neige depuis le 3 février ; le moment est opportun pour les forces allemandes d'agir. Elles encerclent le plateau de Retord, et par-là même les quatre campements de réfractaires que nous sommes.

L'endroit où nous nous tenons remplis s'appelle le Pré Carré ; nous sommes contraints de nous disperser. A sept, nous originaires de Bellegarde, nous échouons dans un chalet au lieu-dit En Boge, sur le territoire de Menthithères. Là, l'Armée Secrète nous prévient que les Allemands sont sur le point de nous débusquer : nous avons été dénoncés par un individu qui le paiera sans attendre. Alors nous partons, nous allons nous réfugier plus haut, au chalet de Varambon. Mais rapidement, malgré le danger, le froid et la faim nous poussent à redescendre. En redoutant les ordres de la Kommandantur de Gex, bien décidée à nous déloger, nous regagnons En Boge.

L'étai se resserre. Les camions allemands se rapprochent, puis stationnent à Confort ; les



Assis : Acciari, Mathis, Clément, Siatid. Debout : Niogret, Marini, Marchand.

soldats poursuivent à pied. Leur progression, suffisamment lente ou heureusement laisser le temps à une jeune fille de nous rejoindre par les raccourcis et de nous prévenir. Elle nous a sauvés d'une capture certaine. Nous devons la sauvegarde de nos vies à cette jeune fille issue d'une famille nombreuse de Confort*. Ces quelques lignes lui sont dédiées en remerciement.

« A cette époque, se souvient Pierre Marini par la voix de son neveu Daniel Thiboud, nous étions jeunes et inconscients, nous faisons courir des risques à tout le monde. Les vrais Résistants, c'était aussi ceux qui nous aidaient... » Les vagabonds de l'honneur, comme il les appelle.

Ses compagnons d'En Boge, c'était Acciari, Niogret, Clément, Siatid, Marchand et Mathis le Belge. « Les Allemands étaient à 300 mètres quand la jeune fille nous a prévenus. Nous avions un fusil mitrailleur, nous aurions pu en tuer, mais les Allemands auraient certainement brûlé Confort en représailles... Alors nous nous sommes dispersés pour nous retrouver plus tard... » Pierre Marini devait participer ensuite, avec Clément et Chevalier, à l'attaque du quartier général allemand de Bellegarde, l'hôtel Terminus, en face de la gare, 2 ou 3 jours après le Débarquement.

Cet enfant du Quartier Latin de Bellegarde (les Marini résidaient

au rez-de-chaussée de la maternité Mermet, rue Louis Dumont) s'engagera dans l'armée régulière, après le Maquis, jusqu'à la fin de la Guerre. Puis il reviendra travailler au barrage de Génissiat, avant de se consacrer à une carrière de conducteur de travaux sur les gros chantiers. Il construira notamment à Bellegarde les tours de la place Dunant. Il a pris, au terme de sa carrière, une paisible retraite à Annecy. Sans jamais oublier à qui il doit la vie...

GILLES MOINE

*La personne en question ne souhaite pas être nommée dans cet article. Sa modestie l'honore. Néanmoins, elle figure (page 45) dans la relation de cet épisode, détaillée dans l'indispensable Cristal 4, témoignage sur l'Occupation et la Résistance dans le secteur de Bellegarde.

Texte et photo tirés de « La Tribune Républicaine » sous la signature de Gilles Moine et reproduits ici avec son aimable autorisation. L'héroïne, Renée MARQUET, épouse RAISIN, avait déjà témoigné dans la 1^{re} édition de CRISTAL 4. C'est avec réticence qu'elle avait accepté d'être nommée car, pour elle, courage rime avec modestie.

■ Le combat de Montanges : 8 avril 44

Témoignages de M. BALLET, ancien maire de Montanges, de M. SATIN, survivant et enquête effectuée par les élèves de l'école communale de M. CADOZ.

« Le 8 avril 44, au lever du jour, un groupe de maquisards sous le commandement du lieutenant Paul DE VANSAY, dit « MINET » venant d'une ferme de la combe d'Evua où il était campé depuis quelque temps, traversait le village de Montanges pour aller saboter la voie de chemin de fer Bellegarde-La Cluse au tunnel de la Crotte. Il était important de bloquer les voies de communication pour d'évidentes raisons militaires. Mais cela pouvait aussi éviter la déportation aux malheureux raflés dans la région.

Après avoir traversé la Semine au pont de Coz, les maquisards, lourdement chargés et harassés par une longue marche effectuée en partie dans la neige, s'étaient arrêtés pour se reposer et attendre le moment favorable, dans un petit bois de pins en contrebas

de la gare de Châtillon-en-Michaille. Le lieutenant MINET est particulièrement fatigué car il a effectué la veille, l'aller et retour d'Oyonnax à pied pour obtenir un complément d'information sur cette mission. Il faudra maintenant attendre le soir pour poser les charges explosives. Mais une patrouille allemande découvre le groupe qui se trouve contraint d'engager le combat. Il faut repasser le pont et remonter du côté de Montanges sous la protection de Minet au fusil-mitrailleur. Sur son ordre, un premier groupe de six hommes parvient à gagner le plateau de Montanges et à s'échapper en passant à Echazéau, chez DUCRET...

En position sur le chemin à côté de la ferme d'Etraz, mal dissimulés par une végétation encore sans feuilles, le deuxième groupe de maquisards est la cible des mitrailleuses lourdes et canon de 37 installés sur le rocher de la Tour de Châtillon par les Allemands. Dans la maison d'Etraz, Mme Vve COLLET Félix, Mme COLLET Henri et leurs enfants vivent un moment difficile. Les maquisards leur ont demandé de se mettre à l'abri dans une pièce de la maison dont un mur épais les protège des projectiles allemands. Mme COLLET Félix est déjà blessée aux bras par balles ou éclats d'obus.

Les maquisards ont installé un F.M. devant la porte et tentent de poursuivre le combat.

Sept d'entre eux sont tués. Les survivants réussissent à se replier plus haut sur le plateau de Montanges au lieu-dit « La Batie » poursuivant un combat par trop inégal. Là, le lieutenant MINET, déjà blessé, est mis hors de combat ainsi que deux de ses hommes. Selon certains témoignages, MINET fut achevé mais il avait eu le temps de détruire son carnet de route en le mangeant. Six maquisards parvenaient enfin à se dégager mais quatre d'entre eux furent repris par une colonne motorisée qui avait cerné le plateau de Montanges pendant le combat, et assassinés le lendemain.



lieutenant Paul de Vanssay
dit Minet

Dans l'après-midi, les Allemands refusent qu'on aille chercher le médecin pour Mme COLLET. Ils l'emmèneront eux-mêmes à l'hôpital de Nantua le lendemain. »

M. DREYER, résistant de Châtillon, a pu discuter avec les Allemands qui avaient installé des armes lourdes près de sa ferme qui domine le site. Il affirme que dès leur arrivée, ils ont voulu protéger le tunnel de la Crotte qui était précisément l'objectif du lieutenant MINET et qu'ils déclaraient attendre la venue des maquisards de la direction de Montanges.

La rencontre d'une patrouille avec le groupe de MINET n'était-elle pas aussi fortuite qu'il y paraît? Cela non plus ne sera jamais éclairci.

Le lendemain, jour de Pâques, les corps furent relevés par le maire M. BALLET et M. BORNET puis ensevelis en présence de toute la population, remarquablement unanime dans la douleur et l'admiration et qui, chaque année, renouvelle fidèlement son hommage aux morts.

Bilan : 16 morts dont les Bellegardiens Roger MOUREAUX, Georges VENIERES et Alfred HOTTELET. Ce dernier avait pu s'échapper au moment du combat mais fut repris à Champfromier et mourut sous la torture. Le seul survivant, à ce jour est Paul SATIN.

Un monument a été érigé en bordure de la route de Trébillet ainsi qu'une flèche de pierre à l'endroit où le lieutenant MINET a perdu la vie.

Les statues aussi prennent le maquis

Les besoins de l'industrie de guerre allemande dans la métallurgie étaient énormes. Le rationnement de toutes les matières premières avait été organisé en France pour y faire face. Les métaux non ferreux étaient particulièrement recherchés. Les occupants en sont arrivés à nous « prendre » presque toutes les statues de bronze qui ornent les parcs publics, squares, places et autres. Il est arrivé que, symboliquement, et non sans humour, des maquisards entreprennent de sauver une statue.

C'est ainsi qu'on a pu lire dans la « Tribune de Genève » du 12 janvier 1944 le récit suivant :

Un « enlèvement » à Saint-Jeoire. Les gars du maquis ont enlevé une statue érigée à la mémoire de Germain SOMMELIER, mort en 1871 et qui avait dirigé comme ingénieur les travaux de percement du tunnel du Mont-Cenis. Cette statue en bronze était destinée à la récupération, mais les habitants de Saint-Jeoire, fiers du ressortissant de leur commune, avaient très mal accueilli la décision et les gars du maquis, enlevèrent la statue, d'un poids de 300 kg, laissant une pancarte avec ces mots : « Devant quitter le pays, je préfère prendre le maquis ».

■ Rafles et arrestations injustifiées

Dans le cours des récits précédents on a déjà eu l'occasion de voir que les Allemands n'hésitaient pas pour remplir les camps, à rafler des Français complètement innocents de toute action résistante. Le cas des 4 sportifs bellegardiens est significatif à cet égard. Au début de l'année 44, pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant la saison de cross-country, 4 jeunes athlètes bellegardiens partent à Lyon pour disputer un championnat. Ils sont parfaitement en règle et sont porteurs de leur licence sportive nécessaire pour la compétition. Dans la petite voiture conduite par M. CADET, il y a GIORGIO, PILLOUD, TRIQUET et FONTERET. Interceptés par les Allemands à St-Martin-du-Fresne, ils sont arrêtés puis déportés malgré les démarches entreprises par leur dirigeant M. JACQUET. CADET et GIORGIO ne reviendront pas et parmi les rescapés TRIQUET rentrera à Bellegarde dans un état de maigreur effrayant (voir page 87). Ce même dimanche l'équipe de rugby qui s'était rendue à Bourg dans un camion de la maison VIANNAY pour disputer un match fut arrêtée également mais relâchée le jour même.

■ Exactions dans le Pays de Gex

Début avril 44 le garde-champêtre de Challex, M. CHAPPAZ est arrêté. On veut lui faire dire où est son fils qui vient de partir au maquis. Grâce à une filière de M. MAMY (directeur du barrage de Pougny), il a pu rejoindre un maquis à Corlier. M. PAOLI le vétérinaire est arrêté également ainsi qu'un inconnu. CHAPPAZ, n'ayant pas parlé, est fusillé près de Thoiry ainsi que l'inconnu, tandis que M. PAOLI est relâché. Quelques jours plus tard une petite troupe vient chez CHAPPAZ et saccage la maison de fond en comble alors que sa femme ignore encore qu'il est mort.

Le 11 avril M. MARCELOT de Collonges est arrêté, considéré comme otage, jusqu'à l'arrestation de son fils qui sera déporté. Le 11 juin il sera arrêté de nouveau et conduit à la prison de Gex. Il a été trouvé possesseur d'un revolver. CAPRI et la Gestapo savent peut-être qu'il est le chef de l'A.S. de Collonges, donc en contact avec l'A.S. de Bellegarde

et qu'il assiste aux réunions chez BATON. Il mourra en prison sous les mauvais traitements et on l'enterrera de nuit le 13 juin 1944 en tant qu'inconnu trouvé pendu dans sa cellule en même temps qu'un autre, réellement inconnu celui-là. Le mensonge sera éventé par M. CLAVEL le charpentier qui en procédant à la mise en bière des deux victimes a reconnu MARCELOT. Le bruit de cette affaire s'étant répandu et ayant provoqué une vive émotion dans le pays de Gex, CAPRI, le gestapiste, tente d'accréditer la thèse d'un suicide de MARCELOT par pendaison et de plus veut le faire passer pour communiste ce qui est faux (MARCELOT était socialiste). En septembre 44, l'exhumation aura lieu et l'autopsie effectuée par le docteur CORCELLES de Thoiry prouvera l'absence de traces de strangulation et la présence d'une hémorragie abdominale consécutive à des coups.

La mort de Bidule, Le mulet maquisard

Bidule était un brave mulet, résistant involontaire, précieux compagnon des maquisards du secteur de Bellegarde, affecté au transport de charges diverses.

L'action se déroule pendant l'été 1944, au moment où l'armée secrète avait été obligée de se replier sur les hauteurs après avoir combattu au Fort l'Ecluse et à Bellegarde, cédant devant les effectifs importants de la Wehrmacht et un armement infiniment supérieur au sien.

Bidule, lassé sans doute de cette vie vagabonde et pénible autant que périlleuse, décide de prendre la poudre d'escampette et de regagner la ville. Bidule déserteur ! Monsieur AVIGNANT, transporteur de son état et donc utilisateur de chevaux, ne manque pas de repérer cet animal errant dans les rues. En attendant de connaître son propriétaire, il l'enferme dans une remise en bois servant d'écurie, située rue Parmentier. Mais, Bidule, habitué maintenant à la liberté et au grand air des montagnes, n'apprécie pas d'être enfermé. Il se fâche et le manifeste en lançant de violentes ruades contre les parois.

C'est alors que, tout près, passe la patrouille allemande qui circule sans cesse dans les rues de la ville. Il faut savoir que la crainte d'une attaque surprise toujours possible rend l'occupant très nerveux. Ce vacarme soudain est-il un attentat ou une embuscade ? Aussitôt nos valeureux guerriers vert-de-gris arrosent la baraque d'un tir nourri de mitraillettes.

C'est ainsi que Bidule, mulet maquisard trouva une mort, certes sans gloire, mais qui eut au moins le mérite de ridiculiser ces farouches teutons.

Cette histoire nous fut racontée par un témoin perdu de vue. Vrai ou faux ? Cela mériterait d'être vrai.



Ravitaillement près de la ferme de Morez. Et si c'était Bidule ?

Structure de l'A.S du secteur Cristal 4 à la veille du débarquement, 6 juin 1944.

Chef du secteur :

FENESTRAZ Edmond, Capitaine F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur)

1^{ère} compagnie :

Groupe RAMPON

Groupe GRUBIN

Groupe BERGER

Groupe DHIERENS

Groupe GERICHT

Groupe CREVEAU

Groupe FRANÇOIS

Groupe ZAMBONINI

2^{ème} compagnie :

Groupe BARBIER

Groupe DELETTTRAZ

Groupe BOUVRAT

Groupe MOYAT

Puis, après le 15 juin 1944

Compagnie d'instruction : MATHIS

Compagnie d'intendance :

DE FREMONT (ROY) et DUBUISSON



A.S. de Bellegarde, 2^{ème} compagnie.

9

Le débarquement et l'insurrection juin 1944

■ Préparation de l'insurrection

Notes du P.C. départemental à tous les secteurs

ROMANS à tous (à diffuser à tous les échelons) :

« Certaines manœuvres ayant pour but de désorganiser nos formations au profit d'ouvriers de la dernière heure et partant de ruiner notre action se dessinent nettement. Il convient donc pour les déjouer de ne pas accepter d'ordres de personnes inconnues ou nullement mandatées par nous. Demander confirmation du rôle dont pourrait se déclarer investi tout individu qui ne vous sera pas régulièrement présenté par votre chef de secteur ; n'obéissez qu'aux chefs que vous connaissez et qui ont depuis longtemps mérité votre confiance.

Attention. Attention à la 5^e colonne qui peut fort bien prendre des airs d'honnête résistance.

Faux maquis - De nombreux côtés j'apprends que des groupes de forbans pillent, volent et même tuent en se réclamant du maquis. Aidez-nous à les dépister. Ce sont ou des bandits ou des provocateurs inspirés par la Milice. »

Le 18 mai 1944,

Romans.

P.C. aux secteurs :

« 1) C'est le comité de la Libération qui doit désigner les autorités communales mais au moment des opérations en son absence, c'est le chef militaire qui désignera un administrateur provisoire dans les communes.

2) Dès le début des opérations les coups de main sont interdits. Tout ce dont aura besoin le chef militaire se fera par réquisition.

3) Dès le début des opérations les suspects seront arrêtés et mis en lieu sûr. »

Le 18 mai 1944,

Romans.

■ Les combats de juin 44

Le mardi 6 juin 1944, les alliés débarquent sur les côtes de Normandie, non sans difficultés. C'est le grand jour tant attendu. La résistance intérieure doit passer à l'action afin de mettre à exécution le plan vert dont la mise au point date de 1943. De quoi s'agit-il ? Afin d'aider les forces alliées à réussir la difficile opération qu'est le débarquement, il incombe à la résistance intérieure de gêner au maximum l'armée allemande en sabotant les voies de communication pour immobiliser si possible des renforts qui se dirigent vers la Normandie, en perturbant la distribution électrique, le téléphone, en faisant régner une insécurité propre à créer l'affolement, en créant des zones de combat.

Les maquis, l'armée secrète, les F.T.P. commencent enfin leur guerre à visage découvert. Les conditions sont difficiles. En effet, ils n'ont pas reçu d'Angleterre tout l'armement nécessaire, l'encadrement n'est pas toujours suffisant car les officiers de réserve n'ont pas répondu en grand nombre à l'appel du général DE GAULLE leur demandant de venir encadrer les volontaires, les liaisons sont difficiles et lentes, faute de matériel. Malgré cela les combattants de la résistance seront efficaces et redoutés des Allemands. Par leur profonde motivation et leur ardeur, ils soutiendront avec succès des combats ô combien inégaux et, par leur mobilité, ils réussiront à tromper l'adversaire qui surévaluera toujours leurs effectifs et leurs réelles possibilités.

Mercredi 7 juin 1944, à 18 h 30

Le chef du secteur C4: Edmond FENESTRAZ (GALIN de son nom de guerre) reçoit l'ordre suivant :

« A partir de ce soir 22 heures, les forces de l'A.S. devront passer à l'action. Toutes les destructions prévues au plan vert devront être exécutées : coupures des routes, des voies ferrées, des lignes téléphoniques et télégraphiques, attaque des postes allemands isolés, arrestation des éléments suspects et occupation du territoire conquis ».

Aussitôt les liaisons partent. L'A.S. de Chanay gardera le pont de la Dorche ; celle de Génissiat tiendra le barrage, la voie ferrée et le col de Richemont, Billiat, Vouvray et Châtillon verrouilleront les routes de la Michaille. La résistance de Bellegarde barrera les routes de Genève et de la Savoie et occupera la poste et la gare.

Marcel MUSY, responsable des secteurs de Trébillet, écrit ceci :

« Nous attendons les armes qui arrivent enfin tant par Bellegarde que Nantua. Nous avons le 6 juin, 5 FM, 45 mitraillettes, 30 fusils plus les fusils de chasse. C'est peu car quand je reçois l'ordre d'occuper les positions qui m'avaient été assignées, c'est-à-dire de couper la RN 84, c'est environ 250 hommes qui m'arrivent. Je place St-Germain sur la route de Montanges, Châtillon en position avancée sur la route 84, le groupe de Tacon sur le barrage. Montanges garde le pont des Pierres. Dès les premières heures nous montons un puissant barrage fait de poutres en fer et béton, et on fait des emplacements de F.M. ».

Pour Bellegarde, les hommes doivent se réunir à la Poudrière. Ces mouvements ne manquent pas d'éveiller l'attention des Allemands qui préviennent la gendarmerie.

À la Poudrière, les volontaires sont armés. Hélas ! beaucoup d'appelés, peu d'élus. Les armes manquent : 4 FM, 6 carabines, 20 fusils, 40 mitraillettes et une douzaine de revolvers de tous calibres pour 150 hommes. La nuit est venue. Les groupes gagnent leurs positions.

Les douaniers en armes, conduits par le lieutenant SANSON, vont se mettre à la disposition du chef FENESTRAZ. On récupère les armes des gardes-voies.

Un agent de liaison est envoyé à la gendarmerie. Mais il faut toute l'insistance de MONVAL pour décider les gendarmes à rejoindre les forces de la Résistance.

Vers minuit, le lieutenant MARIN de la gendarmerie de Gex et le brigadier-chef JARLE, de celle de Chézery, arrivent à la gare et demandent des armes, mais s'en retournent les mains vides. C'est ce qui expliquera que le Pays de Gex n'ait pas bougé avant fin août.

Grâce à un câble téléphonique de secours qui n'était pas connu de la résistance et une liaison radio, la garnison allemande de Bellegarde réussit à prévenir la kommandantur d'Annemasse ou de Gex qui envoie deux camions de soldats en renfort. C'est à Vanchy que se produira le premier choc. Selon le témoignage de Francis DESSAYMOZ, le groupe chargé de défendre la route au-dessus du pont du Nambin est mis en difficulté faute d'un armement efficace. Les deux frères ZANARELLI et CHAPPAZ meurent en combattant tandis que Joseph VIVIAND et Arthur SOGNO seront blessés. VIVIAN pourra être évacué à Cherbois et soigné par Mme SERNAGLIA. Arthur SOGNO, blessé à un pied, est capturé par les Allemands. Fait exceptionnel, il ne sera pas abattu mais déporté au camp du Struthof puis à Allach en tant que N.N. (matricule 24039). Il reviendra.

Le combat continue dans la nuit qui s'achève. A 4 heures du matin, les Allemands reçoivent des renforts qui tentent de progresser par-dessus le tunnel du Credo. Les Allemands assiégés dans leur cantonnement de l'hôtel des Touristes tirent quelques coups de feu mais sont rapidement calmés par deux grenades Gammont lancées depuis la gare par CHEVALLIER, pendant qu'ACCIARI les arrose au FM depuis le jardin du buffet de la gare.

A 6 heures, une soixantaine d'Allemands débouche du tunnel du Credo. Une équipe de poseurs qui déboulonnaient la voie sous la protection de trois mitraillettes se replie. Mais ROUX, l'un des poseurs, est tué. Plus tard et pour éviter le renouvellement de cette infiltration, le tunnel du Credo sera obstrué par une rame de wagons qu'on y fera dérailler. Lentement, en tirillant, les Allemands s'infiltrèrent dans la ville. Devant leur supériorité en armement, les forces de la résistance se retirent en bon ordre espérant également éviter des représailles sur la population non combattante.

Le 8 juin à l'aube, un autre renfort allemand venant de Seyssel se heurte au groupe GRUBIN-GUERITCH qui défend le pont de la Dorche. Les Allemands se retirent après une journée de vif engagement mais GUERITCH et PORTIER ont trouvé la mort.

Pendant ce temps, les groupes se reforment et se rassemblent aux environs de la ville de Bellegarde sans être poursuivis. Toute la journée des patrouilles circulent, des coups de feu isolés claquent. Pour l'instant les civils ne sont pas inquiétés. La garnison allemande renforce ses retranchements de l'hôtel Terminus. Puis, **dans la nuit du 9 au 10**, elle quitte soudainement la ville, craignant sans doute une contre-attaque.

Samedi 10 juin, un jour nouveau se lève et les habitants n'osent en croire leurs yeux et leurs oreilles. A midi, deux camions de résistants font leur entrée dans la ville, conduits par MONVAL. Le colonel ROMANS-PETIT, chef militaire départemental, arrive dans la soirée et la population massée devant le monument aux morts applaudit son allocution. Le P.C. s'installe à l'Hôtel de Ville et M. BATON, l'un des dirigeants civils de la résistance bellegardienne, prend la tête du comité de libération, c'est-à-dire devient le Maire d'un Conseil Municipal provisoire qui prend la place de la délégation spéciale mis en place par le gouvernement de Vichy pendant l'occupation.

Les chefs de trentaine EON et BARBIER occupent le Fort-l'Ecluse vers 17 heures. EON commande le fort supérieur, BARBIER le fort inférieur. Le groupe *FRANÇOIS* verrouille la vallée de la Valserine sous le col de la Faucille.

Le secteur Cristal 4 est devenu un réduit montagnard que les Allemands, réorganisés après leurs premiers insuccès, vont s'acharner à reconquérir car la situation géographique de la ville, carrefour routier et ferré, est déterminante.

La contre-attaque contre le Fort-l'Ecluse le **dimanche 11 juin** est repoussée malgré l'arrivée en renfort, du côté allemand, d'un groupe de miliciens et les tirs des canons installés sur le Vuache. On a cité alors l'efficacité exceptionnelle de RUGGERI et AMAR, tireurs aux F.M. et bazookas. Le sous-lieutenant de réserve Louis JACQUET, accompagné de CATIN et ABBATI, vient assister les cadres de l'A.S.. En même temps les Allemands attaquent depuis la Savoie. Le groupe *CHARLES* et quelques hommes de l'A.S. de Bellegarde contre-attaquent et occupent Eloise dans la nuit. Victor BRIQUE de l'A.S. de la Semine et 2 civils sont tués. Mais le lendemain, **lundi 12 juin**, protégés par le brouillard et un tir d'artillerie, les Allemands réussissent à contourner le fort par la voie du chemin de fer et déferlent sur Longeray qui est mis à sac. Les maquisards n'ont plus de munitions, ni de vivres depuis la veille.

Le Fort-l'Ecluse contourné, sa défense devient inutile, il faut l'évacuer. Cela se fera par le fort supérieur et la montagne jusqu'au Sorgia.

Un agent de liaison envoyé à Bellegarde pour demander des munitions est pris pour un imposteur et jeté en prison. Il faudra l'arrivée de ses camarades, inquiets de son absence, pour qu'on le relâche. Toujours les problèmes de liaison qu'on a du mal à comprendre à l'ère des téléphones portables.

Les Allemands occupent Longeray où ils se livrent au pillage et abattent trois personnes. Le camp JO, monté en renfort devant le Fort-l'Ecluse, subira un assaut sévère en avant de Longeray, laissant quatre morts et cinq prisonniers. Plusieurs blessés sont évacués sur Bellegarde.

Le mardi 13 juin, les combats font rage sur les pentes du Credo. Les camps *TONY*, *PAULY* et *MICHEL* des maquis du Haut-Jura sont venus en renfort. Les pertes sont importantes, dont le lieutenant PAULY. L'A.S. de Bellegarde, toujours sous le commandement de JACQUET, se porte en barrage à Grésin mais est contournée par le Credo. De retour à Bellegarde, après un repli difficile, le groupe se reforme et prend position à Bellevue avec pour mission de tenir pour permettre l'évacuation de la ville. Le groupe *ROLAND* est installé au-dessus de Ballon, à « La Forêt » et son P.C. est au café URPIN à Ballon. Le soir, il lui faudra se replier. Fait exceptionnel, on signale que quelques maquisards ont été faits prisonniers mais envoyés en déportation au lieu d'être abattus comme c'était l'usage.

Le plateau de la Semine sera à son tour le théâtre d'événements qui intéressent Bellegarde au premier chef. Le 13 juin, la menace se précise, venant de Haute Savoie :

L'A.S. d'Eloise, placée à l'articulation entre les départements de l'Ain et de la Haute-Savoie, devait faire face à une situation dangereuse car elle était partie prenante dans les actions organisées par la résistance de Haute-Savoie et devait aussi participer à la protection de Bellegarde et du défilé de Fort-l'Ecluse. Malheureusement, les Allemands n'étaient pas seuls en cause. En effet, le corps de gendarmerie de St-Julien-en-Genevois, commandé par le capitaine SOCIE, participait activement à la lutte anti-résistance. C'est ainsi que le 13 juin, le capitaine SOCIE, à la tête de deux voitures de gendarmerie,

réussit à arrêter deux maquisards. Il est pris en chasse puis bloqué devant un barrage de l'A.S. de Frangy. Les deux prisonniers sont délivrés mais le gendarme STEITGER, membre de la résistance à l'insu de son chef, est malheureusement tué.

Le lendemain 14 juin, l'A.S. d'Eloise, compagnie des « sans-pardon » avait à faire cette fois aux Allemands. Prévenus qu'une colonne allemande de 5 véhicules montait en direction de Bellegarde, venant du pont Carnot en contournant le Vuache, les résistants avaient reçu pour mission de protéger Bellegarde.

Huit hommes seulement, armés de 2 FM, s'embusquent près de la Croisée des routes. Surpris par un feu intense, les cinq véhicules sont bloqués. Les victimes semblent nombreuses chez l'ennemi qui ne parvient pas à se dégager. Mais ce que les maquisards ne savent pas, c'est que ce groupe n'est que l'avant-garde et que, hors de portée de vue, vingt autres véhicules sont arrêtés dont les occupants vont effectuer par Eloise et Clarafond un mouvement tournant pour surprendre les maquisards par-derrière. Une circonstance fortuite les sauvera. Le canon de leur fusil-mitrailleur, échauffé par l'intensité du tir, est hors d'usage. Il faut le changer mais le canon de rechange s'enraye aussitôt. Privés d'arme automatique, les résistants décident de se retirer. Ils réussissent un repli difficile en direction de Bellegarde en utilisant le fossé de la route, juste assez tôt pour échapper, sans le savoir, à l'encerclement. La situation devient délicate pour les « sans pardon » et Louis DUCENTI, Gaston NINET et Camille TOMASI sont tués.

Un habitant de la région, requis par les Allemands pour accueillir les blessés dans sa maison et les soigner, affirme que, pour emmener leurs morts, ils durent utiliser deux camions mais avaient dissimulé les corps sous des branchages.

Alors, le Lieutenant MONTREAL, depuis Bellegarde, envoie le camp CHARLES pour soutenir l'A.S. d'Eloise. Pendant la journée du 14, une rude bataille se développe sur le plateau de la Semine. Les maquisards résistent toute la journée mais perdent deux hommes et comptent une vingtaine de blessés. Les Allemands sont déchaînés. Ils incendient trois maisons et assassinent quatre personnes : Joseph DUPRAZ, ZANARDI père et fils et Madame PERRIER ; Ils ont mis en batterie une pièce d'artillerie. Une ferme, touchée par un obus incendiaire est en flammes. Un nouveau renfort arrive de Bellegarde. C'est le camp JO qui vient au combat malgré les pertes qu'il a subies devant le Fort-l'Ecluse. La situation est devenue intenable et le retrait sur Bellegarde est décidé.

Les combattants repassent le pont provisoire sur le Rhône en fin d'après-midi et incendient le tablier afin de gêner une éventuelle poursuite des Allemands. Là, le colonel ROMANS en personne les accueille et les félicite pour leur courageuse défense.

La colonne allemande se retirait et le soir même, le pont provisoire près de la papeterie à Bellegarde était détruit par l'A.S. par mesure de sécurité. Il semblerait que cette colonne allemande à vocation répressive, composée d'éléments cosmopolites, soit celle dont les exactions ensanglantèrent le Haut-Jura à la fin du mois d'Août.

A Bellegarde, toute résistance est devenue inutile. La supériorité du nombre et de l'armement a eu raison du courage des maquisards. Bellegarde est de nouveau occupée. Les Allemands fouillent les maisons et pillent. Une rafle regroupe sur la place Carnot un grand nombre de Bellegardiens pris en otages. On peut craindre le pire. Heureusement, il n'y aura pas de représailles massives. On se demande encore pourquoi, car, dans des circonstances semblables, d'autres villes ont payé chèrement leur attitude résistante.

« Faut-il y voir, dit le Colonel ROMANS dans son livre « les obstinés », le résultat de l'affiche que nous avons fait apposer dans toute la ville une heure avant notre départ.

Nous y laissions supposer d'une part que la population nous faisait grise mine et d'autre part nous adressions à nos ennemis un avertissement. D'ailleurs, le voici :

Habitants

Les mesures que nous avons prises ont toujours été supportées par vous calmement et nous espérions arriver à vous convaincre que nous servions vos intérêts.

Depuis quatre jours, nous avons repoussé toutes les attaques, mais aujourd'hui je donne l'ordre de repli sur les hauteurs environnantes.

Restez dignes.

Et dites-vous bien que si l'ennemi méprisait les lois de la guerre, usait de représailles à votre égard, nous fusillerons immédiatement les prisonniers allemands que nous détenons.

Mais je veux croire que notre attitude sera comprise.

Nous, nous continuons la lutte pour vous libérer, libérer la France. »

Le 14 juin 1944,

Romans, chef départemental FFI de l'AIN ».

Dans un autre de ses ouvrages, le colonel ROMANS évoque la possibilité d'une intervention du Consul de Suisse auprès de la Wehrmacht. Il est de fait que le consul avait obtenu que les maisons habitées ou possédées par des citoyens suisses soient désignées à la troupe allemande par des panonceaux afin que les biens et les ressortissants suisses soient épargnés en cas de répression violente et massive.

De nouveau maîtresses de Bellegarde, les troupes d'occupation instaurent le système de terreur qui devait leur assurer, croient-elles, la neutralité de la population. Le couvre-feu est établi de 20 heures à 6 heures du matin. C'est-à-dire qu'on tire à vue, sans sommation, sur toute personne circulant dans la rue pendant cette tranche horaire.

Les Maires de Bellegarde, Arlod et Coupy sont mis en demeure de placarder dans toute l'agglomération l'affiche ci-contre :



Le groupe de la ferme de Boge à Menthithères



Les maquisards de Boge. De gauche à droite : Acciari, Marini, Mathis le Belge, Siatid, Clément, Niogret.

Le crêt de Chalam

Hôpital de campagne
du crêt de Chalam.

Au crêt de Chalam en juillet 1944 :
Paul Guillot, Roger Gard et Gaston Collet.



La ferme de Morez, un des premiers maquis



Le défilé d'Oyonnax : 11 novembre 1943



La garde du drapeau: au premier rang, à droite du porte-drapeau, Jean Chevallier, un maquisard bellegardien.



Après le défilé, le retour des maquisards.
On peut y reconnaître Yon Yon Niogret
(2^{ème} en partant de la gauche)

Affiche de la résistance invitant les habitants de tout le département à célébrer le 11 novembre malgré l'interdiction du gouvernement.

Français !

Les vainqueurs de demain invitent les vainqueurs de 1914-18 et toute la population à assister à

la MANIFESTATION

qui aura lieu aujourd'hui à 11 h., et par laquelle nous ferons comprendre à l'envahisseur et à nos kollaborateurs que ce 11 novembre est le dernier que nous passons dans la servitude.

Gloire à nos morts des deux guerres et à nos camarades emprisonnés et fusillés.

LA RÉSISTANCE FRANÇAISE.

A Oyonnax, le 11 Novembre les gars du maquis ont tenu la ville

avec leurs officiers, drapeau en tête
clairons sonnans, tambours battant
et la croix de Lorraine...

Quelle journée! On en parlera longtemps dans la région, de ce 11 Novembre à Oyonnax, qui peut servir d'exemple à toute la France. Pendant une heure, en plein jour, en plein midi, les patriotes du maquis, en plein accord d'action avec toutes les forces de résistance, se sont rendus maîtres, entièrement maîtres d'une ville de douze mille habitants. Mais laissez les faits, d'une rigoureuse exactitude.

Un plan audacieux

Cette journée aura montré que la Résistance a son armée et ses chefs militaires, pour ceux qui en doutaient.

C'est donc le chef militaire de l'Ain pour les maquis qui avait décidé de montrer d'une manière éclatante à la population que les jeunes gens du maquis constituaient une véritable armée disciplinée, encadrée, commandée. L'opération projetée devant être aussi une sorte de répétition en vue du jour « J ».

A 4 h 1/2, réveil dans les camps et rassemblement de la colonne à 60 km. du P. C. Deux cents hommes armés, sept camions, une voiture légère. A 9 heures, départ. Pour brouiller la piste, la colonne suit un itinéraire long et sinueux. Les consignes sont très précises : s'emparer de tous les points sensibles de la ville d'Oyonnax, en former totalement les issues. Défiler avec drapeaux, clairons, tambours dans la ville, en formation militaire, déposer une gerbe au Monument aux Morts de 14-18, chanter « La Marseillaise », se disperser.

La Marche triomphale

Samedi. Depuis 11 heures tout Oyonnax, qui se doute de quelque chose, est dans la rue. Le sergias a retardé la marche de la colonne.

Soudain une clameur folle :

— Les voilà!

Le camion chargé de la protection, fonçant à toute allure, s'est arrêté place de la Poste. Chaque groupe armé exécute au pas de course les ordres. La Gendarmerie, le Commissariat, les P. T. T. sont pris en mains sans aucune résistance. En cinq minutes, sans aucun obstacle, la protection est assurée et la ville isolée. Les camions portant les hommes entrent dans la ville et font sonner bruyamment leurs klaxons pour alerter la population. En quelques secondes les hommes ont sauté à terre.

— En colonne par trois! Pour défilé.

Il faut voir cela. On eût dit que les gens pleurent. Toutes les fenêtres se garnissent de têtes, la foule envahit les trottoirs, contenu par nos camarades. C'est une joie folle.

— Vive la France! Vive la République! Vivent les Maquis! Vive de Gaulle!

Drapeaux en tête, clairons sonnans, tambours battant, pour la première fois depuis la défaite, un détachement d'une nouvelle armée, celle de la délivrance, défile dans une ville française. Les chefs, des officiers, sont en grand uniforme, avec toutes leurs décorations des deux guerres. Dans la musique qui scandait la marche, dans l'ovation qui n'arrête pas, les troupes griffistes, nos troupes arrivent au Monument aux Morts. Gardez-vous! Le drapeau se place près du monument. Quel silence poignant plane alors sur la foule! Il ne s'agit plus d'une de ces cérémonies officielles de jadis. C'est un morceau de France dressé contre la trahison et l'esclavage qui reprend ici sa place. Le Chef Départemental s'avance alors et dépose une gerbe en forme de croix de Lorraine, harée de cette belle épithète :

« Les vainqueurs de demain
aux vainqueurs de 1914-18. »

Les jeunes filles et défilants de la Sonnerie aux Morts résonnent. Et c'est, immense, maintenant, « La Marseillaise » qui s'élève, chantée par toute la ville. « La Marseillaise » du peuple et de la République. Puis, dans le même élan enthousiaste à l'adresse de l'ennemi le chant : *Vous n'avez pas l'Alsace et la Lorraine*. De nouveau les ovations, les mains se tendant pour servir celles des gars du maquis, le vieillard qui n'en peut plus d'avec chanter et qui s'essouffait auprès d'un officier, de jeunes ouvriers qui fumaient dans leurs sacs pour donner tout ce qu'elles ont, cet ouvrier qui offre spontanément toute sa décade de tûche « porte les maquis ».

Et cependant que les hommes retournent dans les casernes un seul cri scandé avec rage :

— Vive de Gaulle! Vive de Gaulle!

C'est fini. Mission remplie.

Malgré les Allemands, malgré Vichy, à Oyonnax la Résistance en armes a montré à une petite partie de ce qu'elle pourra faire.

Quand nous le voudrons, toute la France sera avec nous!



Arrivée d'un camion avec des maquisards à Oyonnax



Article relatant le défilé d'Oyonnax, dans le journal « Franc-Tireur » N°26 du 1^{er} décembre 1943.

Le groupe Rendu



Le Groupe *RENDU*

Au premier rang de gauche à droite : Basile, Challamel, ?, Pithioud, Rosiod André... et Rendu (avant dernier à droite)
Au deuxième rang : Poli, ?, ?, Ninet, ?, ?, Rosiod Arthur...

Maquisards de Bellegarde, Juillet 1944



Photo prise en juillet 1944, au-dessus de Vouvray.

D'après les souvenirs de Raymond Bertrand, dans un article paru dans La tribune en août 2011 :

Au premier rang devant le véhicule : Bob Carlizza (3^{ème} en partant de la gauche), dédê Muti ou Claude Mutinelli (4^{ème}).

Au deuxième rang : Maurice Mabillard, Octave Carlizza, Raymond Bertrand, ?, Marini, Roussel, Francis Reygrobellet.

Au troisième rang : Jules Blasy, ?, Paul Allombert, Nava (?), ?.

Les premiers réfractaires de Bellegarde, printemps 1943



Les premiers réfractaires de Bellegarde, parmi lesquels il manque Loulou Vibert, montent au *GROS TURC*
Au premier rang de gauche à droite : Maurice Vauglin, ?, Donazolla, Fonteray, ?.
Au deuxième rang de gauche à droite : Poncet, Festi, Léon Petit, Taravel, Belotti, Rino Petitjean.

Le groupe Deletraz, A.S. de Bellegarde, été 1944



Le Groupe *DELETRAZ*

Au premier rang de gauche à droite : Aimé Perret, Pierre Teiton, Georges Amoudruz, Michel Multari, Perrin, Romand, René Duchêne, Susselin.

Au deuxième rang de gauche à droite : Chatelain, Gourdoux, Aslher, A. Vallet, L. Gentier, Roger Blanc, Demolis, H. Blanc, Léa Deléglise, Kiki Duchêne, Dédé Perret, René Deletraz (chef du groupe).

La déportation



Sur le chemin
de la chambre
à gaz...

Les enfants
aussi.





Armand Triquet, de Bellegarde, déporté à 19 ans, en février 1944. Photographié en 1945 à son retour de Mathausen. Il atteignit l'âge de 80 ans, mais subit toute sa vie les séquelles de la déportation. Ces photos sont publiées avec l'autorisation de son épouse.



Compagnie des Sans-pardon, A.S. d'Eloise



Ils ont combattu courageusement, en juin 1944, pour protéger Bellegarde.

14 juin 1944



Le 14 juin 1944, les maquisards se replient sur le Retord.

La libération définitive de Bellegarde



La libération de Bellegarde.
Les 2 et 6 septembre 1944,
les troupes françaises sont à Bellegarde.

■ Témoignage de M. AGOSTINETTO sur la rafle du 14 juin 1944

« Voilà comment j'ai vu et vécu les moments de la rafle du 14 juin 1944 :

Dans la matinée, des contingents de soldats allemands ont pris possession de Bellegarde et les arrestations ont commencé.

Au début de l'après-midi, deux soldats allemands sont entrés dans mon appartement et ont fouillé les lieux ; dans un placard, ils ont trouvé deux paquets de tabac qu'ils se sont appropriés tout en étant très corrects.

Ils m'ont emmené et je me suis trouvé sur la place Carnot, derrière le monument aux morts où déjà se trouvait un important rassemblement qui ne cessait d'augmenter.

La place, creusée de tranchées qui devaient être utilisées en cas de bombardement, était cernée par un important cordon de soldats armés de fusils-mitrailleurs ; de temps en temps ils poussaient un hurlement contre des habitants de Bellegarde massés sur les trottoirs, ou contre nous.

Au pied d'un platane était assis notre ami BATON, très malade, responsable du parti socialiste, donc dangereux à fréquenter (PINARD ayant été assassiné auparavant). Seul son ami Léon LYASSE lui tenait compagnie.

En fin d'après-midi on nous a fait entrer dans la cour de l'école des garçons. Les bruits courraient que nous allions être chargés dans des wagons. La cour était pleine ; pour la nuit, nous avons été mis dans les classes.

Dans la matinée suivante et à midi, nous avons eu une distribution de nourriture dans le hall d'entrée. Pas de surveillance sauf une sentinelle qui se tenait à la sortie sur le perron.

ARCIER, qui apporte le ravitaillement, me fait un signe et avec lui je prends un des côtés de l'emballage vide et me dirige vers la sortie. Mais la personne « charitable » qui dirigeait l'opération de ravitaillement me fait remarquer que je ne suis pas à ma place et me prie de retourner d'où je venais.

Ce qui a empêché notre embarquement, c'est que toutes les voies qui entourent Bellegarde étaient coupées.

Enfin, dans l'après-midi, nous avons été libérés, après que les Allemands eurent établi un état de tous les prisonniers au fur et à mesure de notre sortie.

Une liste fut ensuite faite d'une vingtaine de personnes devant être fusillées si le maquis revenait à Bellegarde.

J'ai eu entre les mains une copie de cette liste ; j'y figurais ainsi que les personnes sorties en même temps que moi.

Les Allemands y avaient ajouté le chef de la gare de Bellegarde et le directeur du cinéma ».

Liste des otages :

Liste d'otages de BELLEGARDE (Ain)

Besitze des Kinos : Tavoli, rue de la République,
MERMET Albert, 24 rue de la République,
GRINER Maurice, 24 rue de la République,
PERNOD Emile, 31 rue de la République,
ARBETZ Roger, 44 rue de la République,
MONNET Clovis, 14 rue Parmentier,
RUFFION Georges, Rue Lafayette,
PIRSTGL, 55 rue Lafayette,
LAPRAZ Auguste, 55 rue Lafayette,
MONTUSCHA Claudius, 9 rue Lafayette,
BURLA Eugénia, 12 rue Jean-Jaurès,
CHAPPEL Jules, 12 rue Jean-Jaurès,
CHAPPEL Eugène, 12 rue Jean-Jaurès,
POLLONI Attilio, 12 rue Jean-Jaurès,
BLANCHET André, 5 rue Lamartine,
ROUSSELOT Marius, 28 rue Lamartine,
AGOSTINETTO Paul, 13 rue Lamartine,
BOUCAUSAND Jean, 27 rue Lamartine,
PIZET Paul, 10 rue Lamartine,
GULDENFELS, 18 rue Joseph Bertola,
PIERRE GROSSE, 3 rue Joseph Bertola.-

-:-:-:-:-

Cette liste d'otages a été dressée par les Allemands et découverte lors de leur passage à BELLEGARDE, entre le 15 Juin 1944 et le 16 Aout 1944.

Le Lt KLEIN qui la possédait devait exécuter les otages en contre mesures des personnes emmenées par l'Armée Secrète et au cas où le Maquis fasse une action contre Bellegarde.

■ Témoignage de Camille ROMANS, habitant de Vanchy : (Résumé d'un enregistrement sur cassette)

« J'avais 11 ans. Mes parents tenaient à Vanchy un café-épicerie. Les combats faisaient rage sur le Crédo, lorsque les Allemands sont arrivés dans le village. C'était le 13 ou le 14 juin 1944. Ma mère était en train de soigner un voisin blessé au bras par balle. Aussitôt mon père est placé devant un peloton pour être fusillé. Ma mère intervient, mais en vain. Au moment où le feu va être ordonné un officier arrive et dit : « Pillez mais ne tuez pas. » Les soldats allemands se mettent à piller l'épicerie, éventrent le tiroir-caisse. A ce moment un maquisard d'un groupe de renfort d'Oyonnax est capturé dans la rue et abattu à coups de crosse. Jusqu'au soir ce seront des cris et le pillage dans le village. Mon père est mis dans l'obligation, sur ordre d'un officier, de distribuer des boissons non alcoolisées. Mais les soldats voulaient du vin. L'un d'entre eux, pour en avoir, finit par menacer mon père en lui mettant le canon d'un revolver dans la bouche. Certains le mélangeaient avec l'alcool à brûler. Les officiers exigèrent ensuite qu'on leur serve un repas. Etant dans l'impossibilité de leur servir à la fin le champagne qu'ils demandaient, mon père fut « passé à tabac ».

Le lendemain, d'autres soldats arrivent. Ce sont des « Cosaques »⁽¹⁾ qui vont se livrer à tous les excès : pillage, saccage, viol. L'épicerie et la maison sont tellement saccagées que nous devons nous réfugier chez la voisine où se trouve notre jeune employée en larmes car elle a été violée. On va l'habiller en vieille femme pour que cela ne se reproduise pas.

Un soldat entre et exige un repas, et annonce qu'il tuera le père, la mère et le plus grand des enfants (le narrateur) le lendemain matin à 4 h. Il nous enferme dans une pièce et s'installe devant. Comme il finit par s'endormir, nous en profitons pour quitter la pièce et nous cacher chez une voisine. A 4 h, le soldat réveillé, se met à notre recherche mais doit s'en aller car les officiers sifflent le rassemblement et rembarquent leurs troupes dans les camions. Sauvés ! »

■ Le martyr de Marthe PERRIN

Pendant ces combats un drame s'était noué à La Pierre. Les Allemands recherchaient activement PERRIN, connu en tant que communiste et militant du Front National. Le 9 (ou 10) juin ils croient le capturer chez lui mais il a le temps de s'échapper et de se cacher chez un voisin. Furieux les Allemands arrêtent sa femme, Marthe PERRIN, alors qu'elle est malade, alitée. Tous les voisins sont alignés contre le mur, devant le domicile des PERRIN, menacés de fusillade, mais aucun ne parlera.

Seul GORIO sera arrêté puis relâché. Marthe PERRIN est alors emmenée à Annemasse, à la Kommandantur installée au grand hôtel « Pax ». Elle restera emprisonnée près d'un mois avant d'être fusillée le 8 juillet à Ville-la-Grand en même temps que 5 autres personnes dont la jeune Marianne COHN (voir page 114) qui était coupable de sauver des

⁽¹⁾ **Cosaques** : les soldats allemands que la population appelait « cosaques » étaient probablement des asiatiques des confins de la Russie en Asie Centrale, membres de l'armée russe, faits prisonniers par les Allemands et incorporés à la Wehrmacht dans l'unité commandée par le général félon « VLASSOV ». Etres très frustes, capable de la plus atroce cruauté, les Allemands les utilisaient comme troupes de représailles.

enfants juifs en leur faisant passer la frontière suisse. L'exécution avait eu lieu dans un bois près de la frontière. Les suisses avaient entendu le creusement de la fosse et la fusillade. Ainsi on put retrouver le charnier et constater que Marthe PERRIN avait été affreusement torturée avant d'être exécutée.

Le journal suisse « La Tribune de Genève » commente ainsi dans son numéro du 16 juin 44, la reprise de Bellegarde par les Allemands

Les troupes de la Wehrmacht ont repris Bellegarde

« La Wehrmacht, qui tenait à tout prix à en finir avec ce dangereux embryon de résistance, avait amené sur place de sérieux renforts.

C'est ainsi que l'on a pu dénombrer au passage, mardi et mercredi, sur la route nationale de Gex, Saint-Genis, Collonges-Fort-l'Ecluse, 44 camions militaires occupés par des soldats, tous très jeunes, en tenue de campagne, le casque camouflé de feuillages, la toile de tente bariolée en sautoir, et pour la plupart armés du fusil-mitrailleur. D'autres renforts furent observés sur la route Saint-Julien-Valleiry-Pont Carnot et sur la route Annecy-Frangy.

La ville de Bellegarde fut rapidement et totalement investie au début de la journée de jeudi, et, vers la fin de l'après-midi, la ville était reprise. »

Dans son numéro du 20 juin 1944, le même journal donne des précisions sur le déraillement du tunnel du Crêdo mais son estimation de 65 wagons dépasse largement la réalité.

Comment fut embouteillé le tunnel du Crêdo

« Bellegarde, 20 juin 1944 - On donne de nouvelles précisions sur l'embouteillage complet du tunnel du Crêdo, qui, comme on le sait, est long de 3 km 965 mètres, et est creusé sous le Fort-l'Ecluse entre Coupy et Longeray. Les partisans formèrent à Bellegarde une rame de 65 wagons, dont un certain nombre appartenait aux C.F.F., et ils attelèrent une machine à l'avant, et une à l'arrière.

Le train fut conduit dans le tunnel où l'on fit dérailler les deux locomotives et des wagons. Puis, une troisième locomotive, lancée de Bellegarde, s'engouffra dans le tunnel et vint s'écraser contre la locomotive de queue couchée en travers du ballast. Il faudra des semaines pour dégager l'amas de ferraille qui obstrue le Crêdo. »

■ Les maquisards se replient sur la montagne :

Le regroupement et la réorganisation des unités de la résistance s'effectuent alors au Poizat et sur les hauteurs de la Michaille. Le groupe RAMPON (A.S. de la Michaille) s'installe aux Charmettes, près de la route du col de Richemont, et celui de Génissiat à Planvanel. La lutte n'est pas terminée, le débarquement piétine et la résistance jouera encore un rôle déterminant dans le déroulement de l'ensemble des combats libérateurs. La ville de Bellegarde a été reprise mais les maquisards contrôlent toutes les hauteurs du Retord, du Haut et Bas-Bugey et du Jura-Sud et on peut dire que si la région vit maintenant dans un calme relatif, elle est cependant scindée en deux zones.

Les Allemands ne s'aventurent guère hors de la ville tandis que les maquisards multiplient les coups de main pour se nourrir, se vêtir, améliorer l'armement, parfaire la destruction des voies de communication.

Vers la fin juin, afin de prévenir une nouvelle offensive prévisible de l'occupant, le commando de « ZAMBO » est chargé de détruire le pont routier de la Dorche et la voie ferrée. Il le fera sous la protection du groupe *RAMPON*. Le pont du chemin de fer de Pyrimont saute à son tour tandis que les maquisards du groupement Sud détruisent le viaduc de Cize Bolozon. Le réduit montagnard du département de l'Ain paraît ainsi bien protégé. Il faut noter que les destructions des ouvrages du chemin de fer, en interrompant complètement le trafic ferroviaire, ont probablement évité les rafles massives pour la déportation comme on en avait connu à St-Claude, Oyonnax et Nantua lors des combats de février et Pâques 1944.

Les hommes qui se sont retirés de Bellegarde (A.S. et autres), se retrouvent au Poizat et vont constituer la Compagnie du Poizat ce qui va poser de gros problèmes de ravitaillement. Aucun parachutage n'arrivant, ces hommes seront insuffisamment armés. Cette compagnie va se déplacer : Grange du Poizat, Belleydoux, Montanges (construction de barrages antichars) puis retour au Poizat. La restructuration se poursuit : constitution d'états (état-civil, adresse, situation de famille,... la paperasserie reprend ses droits). Fin juin, trois plénipotentiaires bellegardiens envoyés par les Allemands arrivent au Poizat dont M. PIERREGROSSE chef de gare. Ils font part des propositions ennemies : affiches dans Bellegarde demandant aux hommes de reprendre leur place dans les usines, aucune sanction ne sera exercée. M. PIERREGROSSE vu son comportement de résistant, repart, les deux autres restent en résidence surveillée.

Un afflux de volontaires se manifeste pendant cette période dans toute la zone libérée, mettant cruellement en évidence le manque d'armes.

Le colonel ROMANS a écrit à ce sujet :

« Quel était au 6 juin notre armement ? Pour huit hommes, un fusil-mitrailleur, quatre fusils, trois mitraillettes. Malgré toutes nos demandes, nous n'avions encore ni mitrailleuses, légères ou lourdes, ni mortiers (les bazookas dont nous nous servions comme mortiers étaient des engins antichars). Or, je puis affirmer que si nous avions disposé d'armes lourdes, nous aurions pu, un mois plus tard, paralyser l'offensive ennemie. Le P.C. départemental organise à St-Martin-du-Fresne un camp d'instruction où une partie de ces nouvelles recrues recevra une première initiation au combat mais sans armes.

En même temps, la structure administrative de la zone se met en place et commence à fonctionner à la Sous-préfecture de Nantua, sous la direction du Sous-préfet DUPOIZAT.

Dans « la Voix du maquis » du 10 août 46, le procureur de la République DAVENAS explique le fonctionnement administratif de la zone libérée. Concernant la justice, il indique que le tribunal de Nantua a prononcé 6 condamnations à mort (2 membres de la Gestapo, 3 miliciens, 1 membre du R.N.P.). Au total 25 condamnations en bonne et due forme à des peines diverses, furent prononcées entre le 10 juin et le 3 juillet. »

Le colonel ROMANS décrit lui-même dans « Les Obstinés » la réorganisation administrative du secteur occupé par la résistance :

« Car me voici en face d'une situation de fait, les mairies ont été occupées, les municipalités changées. Nous occupons ainsi une superficie de six cents kilomètres carrés, dont les villes principales sont : Nantua, Oyonnax. Je dois pour assurer l'ordre, prendre en main le territoire, car de graves problèmes se posent. Nous vivons en effet

en circuit fermé. Il faut donc ravitailler la population, payer les fonctionnaires, régler la circulation de la monnaie, enrayer le marché noir. Aidé par M. DUPOIZAT, Sous-préfet de Nantua, qui depuis longtemps appartient à une organisation de résistance, je prends des mesures qui porteront leurs fruits, puisque pendant les quarante jours d'occupation complète, tout se passera sans heurt. L'union entre tous est absolue et la police fonctionne sans accroc. Dès le début, un tribunal militaire siège à Nantua. Mis sur pied par M. DAVENAS, procureur de la République, lui aussi des nôtres depuis très longtemps, il est composé d'un officier, président, et de quatre officiers ou sous-officiers ou soldats comme membres. Un ancien avocat de Belfort, NETTER, assure les fonctions de commissaire du gouvernement. Les prévenus peuvent choisir un avocat. Mais l'aumônier est l'avocat le plus demandé. L'instruction des affaires est suivie par M. DAVENAS. Les séances sont publiques.

Je tiens à présider la première au cours de laquelle d'ailleurs une condamnation à mort fut prononcée à l'unanimité. Il s'agissait d'un milicien, poursuivi pour détournements de fonds. Membre des francs-gardes, il fut trouvé porteur d'un laissez-passer spécial pour la Haute-Savoie.

Au cours de cette même audience, les autres inculpés furent condamnés à des peines diverses.

Afin d'ajouter à la dignité des débats, nous avons adopté l'apparat des tribunaux militaires, un piquet en armes était dans la salle. Ainsi que je l'avais stipulé dans une note, je désirais voir la justice organisée suivant les lois en vigueur avant 1940. »



10

Les combats de juillet 1944 (Opération Treffenfeld)

Structure militaire départementale juillet 44

P.C. départemental :

- Chef militaire des maquis et de l'Armée Secrète : Lieutenant-colonel ROMANS PETIT
- Adjoint : Lieutenant MAXIME

1. Groupement Nord : Capitaine MONTREAL (Noël PERROTOT)

- Maquis du Haut-Jura avec CHEVASSUS et les camps CYRUS, DATY, PAULY, TONY
- Groupe Franc PESCE, Groupe Franc WERNER, camps CHARLES, ROLAND, JO, MICHEL, JACQUET, ANTOINE, ETIENNE.
- Secteur C4 : A.S. Bellegarde avec FENESTRAZ
- Secteur C6 : A.S. Oyonnax avec CURTY

2. Groupement sud : Commandant CHABOT (Henri GIROUSSE) avec, en réserve, les camps VERDURAZ et LOUISON

- Sous-groupement PLUTARQUE (Maurice MORIER) avec les camps PARIZOT, HELLO, PICQUEREY et les groupes de l'A.S. de Belley : Artemare, Culoz, Cuzieu, Brens, Peyrieu, Glandieu, Lhuis, Groupe Franc CLAUDE.
- Sous-groupement AUGE (Gaston BARBIER) avec les Compagnies NICOLLE, DUMONT, BROCHER, ALSACE, SIDI BRAHIM, DESHEULLES, BOGHOSSIAN (compagnie LORRAINE)
- Sous-groupement CLIN (capitaine COLIN) avec les Compagnies GIRAUX, PHILIPPE (F.U.J.), GABRIEL, CHOUCOU (Hauteville), MARTIN, MAZAUD (enfants de troupe d'Autun)

3. Groupement Ouest : capitaine RAVIGNAN (Elie DESCHAMPS)

- Compagnies HENRI et DANTON
- Compagnies GROBOZ et LEVESQUE
- Compagnies CHATELARD et groupe SARDI
- 1^{er} bataillon F.T.P.
- Compagnie DUPARC

4) O.M.A. (organisation militaire armée) : Commandant ANDRE

- Compagnies *KRUG, DEMAÏN, BERNARD, LEMPEREUR, GOUDRON, C.H.R.*

5) A.S. secteur C7 (Montrevel) avec Claude BILLAUDY

6) A.S. secteur C8 (Châtillon-sur-Chalaronne) avec Paul DUBOURG, plus différents services de santé, ravitaillement, transports (Jean MIGUET).

Après les difficiles combats du début juin, une accalmie s'installe. Le haut-Bugey et sa capitale Nantua sont aux mains des résistants. Le colonel ROMANS déclare le rétablissement de la République et l'installation de ses instances à la Sous-préfecture de Nantua.

Cette accalmie relative ne durera pas. Déjà il a fallu faire sauter à son tour le magnifique pont des Pierres sous Montanges. Le colonel ROMANS PETIT est informé qu'à Lyon et Aix-les-Bains, des concentrations de troupes prélevées en Haute-Savoie, Savoie et Isère sont signalées, plusieurs centaines de cars réquisitionnés. Quelques avions allemands bombardent les aérodromes de Port et d'Oyonnax et le P.C. de Woerle. Puis des convois sont signalés à Bourg et dans le Jura. L'attaque sera massive, soit deux divisions venant du Sud, du Nord et de l'Ouest, appuyée par l'artillerie et l'aviation.

Le samedi 8 juillet, les Allemands pénètrent dans Seyssel d'où ils repartent en direction de Bellegarde le lundi 10 juillet après avoir reçu des renforts. Embourbés au passage de la Dorche, ils réquisitionnent tous les hommes de Chanay pour se dégager, non sans avoir au passage incendié deux maisons et torturé à mort M. ANTHELME.

A L'hôpital, une première défense se manifeste mais c'est sur la Dorche que le gros accrochage aura lieu avec la participation du groupe FTP *ZAMBONINI-GRANDCHAMP*, de trois gendarmes de Génissiat, deux hommes du camp de *PLAN VANEL* et le groupe franc de Chaix. Dès 5 heures 30, le premier camion allemand est stoppé par le F.M. et le combat continuera jusqu'en début de soirée à Bériat où les combattants décrocheront en direction de Craz. Le jeune *MICHAUD* de Bériat est martyrisé puis fusillé. Mardi matin 11 juillet, la colonne atteint Bellegarde en évitant la route de la Michaille que le maquis contrôle. A 10 heures la bataille se déclenche entre Châtillon et Trébillet, au tunnel de la Crotte.

Les Allemands emploient les grands moyens : artillerie, mitrailleuses lourdes, avions d'observation, prise d'otages mais la configuration du site favorise les maquisards. En effet, l'étroitesse de la vallée en général et du goulet de la Crotte où la voie ferrée et la route se chevauchent, constituent un obstacle difficile à franchir, qu'une mine judicieusement placée par *MUSY* permet de boucher en provoquant un éboulement de rochers. C'est *DREYER* qui, vers 16 heures, réussit à allumer la mine au passage d'un convoi important. Des hommes, des véhicules et des mulets sont écrasés, d'autres se réfugient dans le tunnel. Embusqués sur les deux versants de la vallée, les maquisards tiennent le passage sous un feu nourri malgré la riposte des armes lourdes allemandes.

Déjà *GUICHARDAN*, ancien de 14-18, puis les jeunes *PERAZZI* et *DUVERT* sont pris et fusillés près d'Ardon. La bataille, car ce n'est plus un combat mais une véritable bataille durera deux jours pendant lesquels les groupes *BERTHET, MUSY, RENDU, DADU, SARDI, CURTIS* et *RAMPON* vont bloquer sur place 1 500 soldats allemands, plusieurs canons autoportés, un car, des mitrailleuses, des mortiers. Le premier jour, mercredi 12 juillet, le jeune *JULIEN*, 17 ans, est tué, *PERNOD, ROUSSET, LUGAND* et *CURTIS* sont blessés. Le soir, le groupe *CURTIS* se replie à Giron puis à Belleydoux. Il est remplacé par le groupe

RAMPON, venu de Saint Martin du Frêne. *RAMPON* prend position en face du tunnel, sur la rive gauche de la Semine, bien placé pour ouvrir le feu avec ses deux fusils-mitrailleurs récupérés auprès de *CURTIS*. Malgré les tirs de mitrailleuse lourde allemande et le feu nourri d'artillerie, le groupe peut tenir la position sans pertes.

Afin d'atteindre les Allemands réfugiés dans le tunnel, l'A.S. de Saint-Germain envoie sur la voie en déclivité un wagon fou dans les tampons sont chargés d'explosifs. Il sautera dans le tunnel, faisant de nombreuses victimes et d'importants dégâts.

Furieux d'être immobilisés sous un feu continu, les Allemands rassemblent toute la population de Châtillon, femmes et enfants compris, la dispose en une colonne qu'ils conduisent sur la route jusqu'à la Crotte en se mettant à l'abri derrière elle pour récupérer leurs blessés, leur matériel et détruire le barrage de l'éboulement. Quelle fut la stupeur des maquisards de *RAMPON* en voyant déboucher du tournant de la Félicité cet étrange cortège. D'un seul coup, toutes les armes se turent; un grand silence envahit la vallée, troublé seulement par les pleurs des bébés, les cris de leurs mères, les vociférations des Allemands conduisant le groupe.

Passé le premier moment de stupeur, le feu maquisard reprit bientôt, dirigé plus haut sur les positions allemandes de la Félicité et la Lulaine afin de ne pas mettre en danger les civils.

Mais déjà, la partie était perdue car les troupes allemandes avaient percé à Cerdon et Thoirette et arrivaient à Nantua pour faire la jonction à Trébillet. M. BOUVIER, chef de gare de Charix et membre de la résistance, avait réussi à avertir son collègue de St-Germain-de-Joux de l'avance allemande au-delà de Nantua. Il permit ainsi au commandement de prendre toutes mesures pour éviter aux combattants l'encerclement à Trébillet. Mais son coup de téléphone fut intercepté on ne sait comment. Il avait ainsi signé son arrêt de mort et fut fusillé dès l'arrivée des Allemands à Charix. A Trébillet, la maison BARBIER est incendiée, FAVRE et PIDOUX capturés et abattus. Mme MATHIEU est abattue par un officier et son corps jeté sur la voie ferrée. Il semble qu'elle devait établir une liaison avec un groupe de maquisards. Son frère, LANEL, parti à sa recherche, est capturé et abattu à son tour près de la Semine. En fin d'après-midi, les Allemands arrivent de Nantua pour faire jonction avec ceux de Trébillet. Le lieutenant MAXIME donne alors l'ordre de repli.

Les consignes du colonel ROMANS sont impératives: après avoir décroché, il faut disparaître, renoncer à la tentation d'attaquer un groupe isolé d'ennemis isolé, ou de tirer sur un avion qui passe à portée de F.M., en un mot, faire croire que la résistance intérieure est complètement détruite. L'avenir montrera combien ces ordres étaient sages et efficaces.

Mais il est trop tard pour MONVAL et CESSOT, les deux policiers résistants de Bellegarde. En effet, surpris par la rapidité de l'avance allemande depuis Cerdon, mais voulant à tout prix récupérer leurs dossiers à Nantua, ils se sont précipités en voiture, conduits par Jean BUET de St-Germain-de-Joux. Trop tard, la mort les attendait tous les trois au village des Neyrolles où une mitrailleuse allemande était déjà installée sur la route en poste avancé.

Certains groupes se replient sur Catray puis passeront en Haute-Savoie, d'autres remontent sur Giron d'où ils gagneront le crêt de Chalam, dernier refuge, d'autres encore s'égayent sur le Retord.

Les groupes qui se replient sur la rive droite de la Semine par Echallon et Belleydoux sont encore sérieusement accrochés par une forte colonne allemande qui semble vouloir dégager la route sur St-Claude et Oyonnax par Désertin.

Pendant toute la journée du jeudi 13 juillet, les armes automatiques crépitent dans le secteur de Belleydoux. Le village est bombardé et mitraillé par l'aviation. De nombreuses maisons flambent. Depuis la croix de Giron, les maquisards du groupe *MAXIME* observent sans pouvoir intervenir, ni même tirer sur les avions qui viennent virer sur leurs têtes au ras des sapins avant de replonger sur Belleydoux. Les ordres sont stricts : ne plus se faire repérer à tout prix.

Essayant de tirer parti d'un éventuel découragement dû à la retraite, l'aviation allemande répand sur les forêts des tracts promettant l'impunité aux maquisards qui se constitueraient prisonniers. Ruse grossière sans résultat car chacun sait que les Allemands ne considèrent pas les maquisards comme des soldats réguliers et ne font pas de prisonniers. Être capturé, c'est mourir et souvent être torturé.

Maintenant, c'est l'éclatement du dispositif maquisard pendant lequel un grand nombre d'unités seront isolées, sans moyen de liaison. Les chefs de groupe devront improviser, faire preuve d'initiative, assumer seuls des risques importants et parfois, vivre un drame. Voyons ce qu'il advint alors de la Compagnie du Poizat, selon le récit d'un de ses membres :

« Aux lueurs du matin du 12, l'ordre d'évacuer le Poizat arrive. Il est même question de faire sauter le tunnel routier Poizat-Les Neyrolles. Ce ne sera pas fait.

Avant d'évacuer, il faut mettre de l'ordre : ranger les cantonnements, faire disparaître les traces de notre passage. Les notes et états sont brûlés dans la chaudière des douches. La mairie héritera de papier vierge et d'une machine à écrire.

Un groupe d'une douzaine d'hommes parmi lesquels FADA le cordonnier dont la surdité faillit être fatale au groupe et d'autres, font confiance au sergent PRANDINI du P.C. « qui a fait la guerre et doit savoir manœuvrer » « NOLLY » qui assume le rôle de procureur à Nantua se joint au groupe. La première nuit se passe au-dessus des Gallanchons, retour sur le Poizat. « NOLLY », de son vrai nom NETTER, avocat à Belfort, remplissant les fonctions de commissaire du gouvernement, nous quitte. Pas d'Allemands, nous partons sur la falaise alors qu'un détachement ennemi descend sur la route entre Lalleyriat et le Poizat (il est 16 h 30). Après son passage nous continuons notre progression vers la falaise. Un avion de reconnaissance ennemi passe sur le coin. Nous n'avons rien à boire et à manger. Une deuxième nuit à la belle étoile au-dessus du Poizat puis reconnaissance à la ferme du Chaix d'en haut où PERNOD, le fermier, nous donne du lait et nous apprend que la patrouille allemande est redescendue depuis 20 minutes environ. Nous la suivons à distance respectueuse en prenant toutes nos précautions.

Nous arrivons sans encombre à Ochiaz où nous retrouvons des gars qui ont déjà rejoint leur chez eux et poussent un « ouf » de soulagement en apprenant que tous les états compromettants ont été détruits. Là, le groupe éclate, la plupart des hommes se transforment en braves travailleurs de la terre. C'était le 14 juillet. »

Malheureusement d'autres groupes n'ont pas eu cette chance. Traversant la montagne depuis St-Martin-du-Fresne en direction du Retord qu'ils connaissent mieux pour s'y installer, un groupe de six bellegardiens est surpris et détruit entièrement à la combe Ramboz le 13 juillet. C'étaient Louis TOCCO, Jean BENOIT, Bruno BAMBOZZI, Emile VORLET, Lucien BOUV RAT et Georges PILLARD.

Autre drame à Vouvray le 16 juillet. Sur la route de Châtillon à Vouvray, une colonne allemande se déplace à pied. Elle investit bientôt le village. André BLANC qui venait de convoier avec succès un groupe en retraite sur le plateau de Retord est capturé de justesse

devant sa maison. Bientôt Aimé SAGE, COMPIANI et GUDIN sont arrêtés à leur tour. Après les habituelles scènes de pillage, les maisons BLANC, SAGE et BRUNET sont incendiées par la troupe : Adrien BRUNET, caché dans une haie près de chez lui, échappe à la capture mais assiste impuissant à la destruction de la maison familiale.

Quand la troupe allemande se retire, elle emmène les quatre prisonniers enchaînés à l'un des chars portant son butin, jusqu'à Seyssel, où ils seront martyrisés puis fusillés le lendemain sous le mur du cimetière. Les autres jeunes gens du village, membres du groupe RAMPON, manifestement identifiés et recherchés, étaient dans la montagne, de retour du Crêt de Chalam, et arrivèrent le soir même à Vouvray pour apprendre le drame. Cachés dans la grotte de la Combe de Vaud, ils échapperont le lendemain à une nouvelle opération allemande.

Le 16 juillet encore, la mort frappe à Menthrières. Après avoir combattu à Trébillet les 11 et 12 juillet, le groupe SARDI s'est replié au-dessus de Giron au lieu-dit « les cinq chalets ». Les difficultés de ravitaillement inhérentes à la dispersion dans les forêts et la nécessité d'éviter les concentrations d'effectifs, conduisent une partie du groupe à quitter ce secteur pour se rendre sur le massif du Crêt d'Eau qu'ils connaissent bien, étant tous originaires de Confort. Après avoir traversé la Valserine à Chézery, le groupe remonte à Menthrières, hameau isolé, apparemment tranquille, et s'arrête devant une maison amie, la ferme CARRY d'en bas. Mais les Allemands étaient déjà installés de l'autre côté de la combe sur le chemin des Moraines, bien placés pour un tir efficace. Surpris par le tir des armes automatiques, quatre hommes sont tués (MARQUET Gabriel, MARQUET André, MOINE André et Henri POCHET), tandis que MARQUET Denis et THEVENIN, bien que blessés, peuvent se mettre à l'abri ainsi que Marcel GUENNEC. Gilbert PORTIER atteint lui aussi par les tirs de mitrailleuse ne devra la vie sauve qu'à la présence dans son sac à dos d'un objet métallique, probablement une gourde ou un quart. A ce moment, René DEPIGNY est en grand danger. Il a voulu entrer dans la maison pour saluer cette famille avec laquelle il est parent. Mais les Allemands, descendus rapidement dans la combe, sont déjà là et entreprennent la fouille de la maison. Dans l'incapacité de sortir, en désespoir de cause, le jeune homme ne peut que se cacher sous un lit. Miracle, le soldat allemand qui passe son fusil sous ce lit ne va pas au bout de son geste et ne détecte pas la présence d'un corps. Il suffira au maquisard d'attendre le départ des assaillants pour sortir de sa dérisoire cachette, mort de peur, on le devine. Denis MARQUET, gravement blessé au poumon, reste caché toute la journée à quelques mètres des Allemands. En fin d'après-midi il sera récupéré par sa sœur Juliette (Mme ACCIARI) et le maire de Confort Robert NEYROUD et ramené chez lui à Confort dans une charrette. Heureusement il survivra à ses blessures.

Quant au groupe Rendu, après avoir combattu sans pertes au-dessus du tunnel de la Crotte, il se replie en Catray. Puis, sur ordre d'OLRY, il passe en Haute-Savoie par la dangereuse passerelle de Génissiat pour être chargé dans des camions et conduit au-dessus de la Balme de Sillingy, dans un secteur plus calme, à Epagny.

Cependant, le 30 juillet, averti que quatre maquisards sont encerclés dans Epagny pour avoir voulu y arrêter deux collaborateurs, le groupe descend pour les secourir. Mais c'était un piège et il est attendu par une forte unité de la milice commandée par son chef départemental le docteur DESPLANCHES. Trompé par les vêtements de l'un des maquisards qui pouvaient passer pour être un uniforme de G.M.R., DESPLANCHES se découvre et se présente. Il est aussitôt abattu en même temps que se déclenche un combat long et violent. Avant de pouvoir se retirer à grand peine, le groupe perdra PERRIN et BENY tués et TOUQUET, ARRABA et RAMET blessés et capturés. Heureusement, les trois blessés seront récupérés par le maquis savoyard lors d'un coup de main dans les locaux de la Milice.

Propagande et calomnie

Durant les combats et la dispersion qui a suivi, l'aviation allemande a survolé les forêts du Haut-Bugey en jetant des nuées de petits tracts adressés aux maquisards :

« Déposez les armes, rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal »

Il va sans dire que personne n'a cru à cette promesse.

Pendant la même période, les Allemands et surtout les miliciens, par la voie de tracts et d'affiches s'adressant aux maquisards, ont voulu faire croire que ROMANS avait fui les combats et s'était réfugié en Suisse.

Le témoignage ci-dessous, de Robert MOLINATTI rétablit la vérité, si besoin était.

■ Le colonel ROMANS dans la tourmente, en juillet 1944 (Témoignage de Robert MOLINATTI)

« Nous sommes cantonnés au château de Woerle ou nous assurons la garde du P.C du colonel ROMANS.

Dans la soirée du 12 Juillet, nous sommes mitraillés par deux avions allemands qui reviennent une 2^{ème} fois. Le P.C est donc connu des boches.

Vers 2 heures du matin, nous recevons l'ordre d'évacuer, nous chargeons du matériel sur les camions et nous rejoignons Apremont.

Il fait jour et les avions viennent de nouveau nous arroser, ensuite ils plongent sur Oyonnax. A la nuit vers 11 heures du soir, nouveau repli vers Charix. Nous n'avons pas beaucoup dormi et le réveil est brutal, les boches sont dans le village. Nous pénétrons dans la forêt, guidés par un forestier, avec tout l'état-major du maquis.

Il y a là, ROMANS, BELLEROCHÉ, Paul JOHNSON, PARKER qui arrive de Londres, et nous voilà dans cette forêt où nous allons passer une dizaine de jours poursuivis par les boches. Nous les entendons crier dans les bois, ce qui nous guide dans notre fuite. Après plusieurs heures de marche, nous stoppons, et tout de suite ROMANS lui-même installe les gardes. Nous montons une garde très serrée, ROMANS nous inspecte tous les jours. Un après-midi je suis de garde en lisière de bois, je vois les boches qui nous cherchent à une centaine de mètres, mais j'ai l'ordre de ne pas tirer, simplement de signaler leur présence.

Nous souffrons énormément de la soif, nous sommes au mois de Juillet et il fait chaud, et puis le ravitaillement est absent. Nous avons eu de la viande de veau que nous mangeons crue, interdiction de faire du feu. Un jour, avec 4 copains je suis désigné pour aller chercher une batterie pour la radio de Paul. Nous revenons à la nuit morts de fatigue, la batterie étant très lourde, et nous avons très faim. Une nuit 3 avions viennent parachuter des armes à la prairie, mais les boches sont là. A la pointe du jour, ils récupèrent pratiquement toute la marchandise.

Après plusieurs jours passés dans ces bois, sans boire, sauf les tiges de fougères à la rosée du matin et très peu de nourriture, ROMANS décide d'essayer de rejoindre Giron. Le trajet est difficile car les boches occupent les deux villages de Belleydoux et

Echallon, et il nous faut traverser justement ce secteur. Nous partons de nouveau vers minuit par une nuit noire ; dans les bois les branches nous cinglent le visage. Certains passages se font à plat ventre, les mots d'ordre sont chuchotés. Enfin après plusieurs heures d'angoisse et de peur, nous arrivons au bord de la Semine ou nous nous jetons dedans car l'eau nous a vraiment manqué. Nous sommes planqués dans une scierie et nous voyons au-dessus de nous sur la route qui monte de Saint Germain une colonne allemande qui doit certainement être à notre recherche car ROMANS était la cible des boches. A la nuit nous repartons toujours à travers bois pour Giron. A petit matin nous nous endormons au pied de la croix de Giron et dans la journée nous voilà enfin au Crêt de Chalam ou nous retrouvons avec joie plusieurs copains. Pas pour longtemps car ROMANS nous fait venir à son P.C à Giron. Une nouvelle mission nous attend, direction Bellegarde, et une fois de plus, à pied.

La nouvelle mission consiste à récupérer à Bellegarde motos, essence, pharmacie. L'attaque allemande de Juillet a été très dure et nous avons perdu beaucoup de matériel, aussi il nous faut reconstituer notre parc pour continuer la lutte. Romans nous envoie en mission à Bellegarde.

Nous sommes quatre copains : Loulou VIBERT, Fernand BAILLY, Totor DOSSI et moi-même. Nous avançons prudemment car les boches, sont toujours présents dans le secteur à l'entrée de Montanges. Nous planquons nos armes et nous traversons le village, puis plongeons vers la Valserine à Coz. Dans l'après-midi nous arrivons enfin chez moi dans le haut de Bellegarde. Ma mère s'évanouit à ma vue. Sans nouvelles depuis deux mois, elle me croyait mort, car à Bellegarde, plusieurs copains dont Jean BENOIT sont tombés dans la bagarre.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous mettons à la recherche de motos. Je sais qu'il y en a une rue Lafayette, mais les boches ont construit un blockhaus à l'angle de la rue, à une quarantaine de mètres de la maison où se trouve la moto.

Avec Totor DOSSI nous rendons visite au propriétaire, Monsieur GERMAIN, qui n'est pas trop content qu'on lui pique sa moto, mais il comprend très vite notre situation. Je crois qu'il fait partie de l'A.S de Génissiat. Nous fixons un rendez-vous pour le lendemain, lui-même décide de l'heure car il a remarqué un certain relâchement dans le blockhaus.

Le lendemain tout est prêt. Monsieur GERMAIN, je crois me souvenir, avait déjà fait tourner la moto.

Avec Totor qui conduit, nous partons rue Lafayette la peur au ventre, car si les boches se mettent à tirer, nous sommes cuits. Tout se passe bien, ouf, nous voilà au pont des Lades, Beauséjour, garage ALLERA que Fernand BAILLY a contacté. Au quartier latin elle rejoint deux autres motos récupérées l'une à Bellegarde, l'autre à Musinens.

Il nous faut maintenant récupérer de l'essence. Avec Loulou nous nous rendons au Laboratoire SAUTER ou nous sommes accueillis par le directeur NATTIEZ, celui qui en 1943 voulait nous envoyer travailler en Allemagne. Aucune difficulté, plusieurs fûts de 200 litres seront transportés à Giron par le camion de Monsieur MARTAZ que Totor avait contacté. De même pour les motos et la pharmacie, Totor avait pris contact avec un chauffeur des forces motrices de Savoie, Louis MUTINELLI.

Avec Loulou, nous sommes stupéfaits par l'accueil que nous a réservé NATTIEZ,

c'est tout juste s'il ne nous a pas offert le Champagne, les temps ont changé... Notre mission accomplie nous repartons (toujours à pied) pour Giron ou nous recevons les félicitations du colonel ROMANS pour notre boulot.

Avec le recul du temps je mesure la folie de notre entreprise car, cerise sur le gâteau, nous n'avions plus de carte d'identité. Dans la forêt d'Echallon, ROMANS avait exigé de les détruire pour éviter à nos familles des représailles au cas où nous serions pris.

Enfin, nous avions 18/19 ans et d'autres aventures nous attendaient en Bresse. »

■ Bilan des combats de juillet

Le colonel ROMANS, en date du 6 août 44, rend compte au général KOENIG, chef suprême F.F.I, du déroulement des opérations allemandes contre les F.F.I. de l'Ain du 11 au 21 juillet 1944. De son rapport nous extrayons les précisions suivantes :

- « *un plan d'attaque trouvé sur un officier allemand indique clairement que le but de l'opération était la destruction totale des F.F.I. dans l'Ain,*

- les effectifs globaux allemands étaient de 35 000 hommes,

- les pertes allemandes ont été de 1 000 à 1 200 hommes hors de combat,

- les pertes F.F.I. ont été de 85 tués et 80 blessés. »

Pour avoir déjà combattu les partisans en Yougoslavie, en Europe centrale et en Europe de l'Est, les Allemands savent qu'il ne suffit pas de libérer les axes routiers même en y mettant le prix. C'est pourquoi ils ont essayé de détruire tout le potentiel de la résistance en poursuivant les maquisards sur tous les sentiers de la montagne. Combien de fois ont-ils côtoyé des groupes à quelques dizaines de mètres dans la forêt sans soupçonner leur présence, même le P.C. du colonel ROMANS. Dormant à la belle étoile à même le sol, privés de nourriture et de boisson, évitant tout bruit, parlant en chuchotant, les maquisards réussirent à donner l'impression de s'être volatilisés et à sauver l'essentiel, non sans déplorer des pertes non négligeables, pour être en mesure de se regrouper quelques semaines plus tard et de reprendre le combat.

En effet, il n'était pas possible aux Allemands de poursuivre cette traque dans la montagne pendant bien longtemps; aussi dès la troisième semaine de juillet, se contentèrent-ils de contrôler les voies de communication et les villes, permettant ainsi aux maquisards d'entreprendre les regroupements.

■ Un témoignage original : La rédaction du 14 juillet 1955

Serge PONCET, d'Ochiaz, était collégien à Bellegarde en 1955, en classe de 3^{ème}. Son professeur de Français, Monsieur Hubert PEIZIEU, demande à ses élèves de rédiger une rédaction sur le thème : « Présentez un jour unique qui a laissé en vous un inoubliable souvenir ». Serge choisit de raconter la journée du 16 juillet 1944 à Ochiaz, ce qui lui vaudra un 16 sur 20. En voici le texte :

« C'est le jour. Il vient à peine d'éclorre ce jour dans mon petit village. C'est un clair matin de juillet. Ciel bleu, aucun nuage. Une bonne odeur de foin se dégage des granges, des rues, de partout. Tout est baigné par cette sainte odeur du soleil et les gens affairés vaquent à leurs travaux, contents de voir la clémence du temps. Ils travaillent ce matin-là, comme les autres jours ensoleillés, avec le même courage, la même ardeur.

Il est environ 10 heures, la chaleur est suffocante, bientôt le ciel devient gris et de gros nuages de fumée se dégagent sur Châtillon. Ils regardent tous vers ce petit coin de ciel. Ce ne sont pas des nuages, il y a un grave incendie à Châtillon. « Tenez, mais on entend... Mais on dirait des coups de feu. » Vivement angoissés par ce spectacle étrange, les paysans se rassemblent, le cœur serré. Alors l'un d'eux, un vieux cultivateur, revenu de la guerre de 1914 avec maintes blessures, branlant la tête laissa tomber un mot pathétique que tous craignaient mais qu'aucun n'osait dire. Ce mot qui effraye les Français arrive, meurtrier, « les Allemands ».

Cette fois, les paysans ne pensent plus à leurs travaux, ils accourent en hâte au village. Déjà, les femmes et les enfants savent la triste nouvelle. Tous sont désespérés. Ochiaz va être brûlé. C'était en 1944, le 16 juillet.

Ce jour me laisse un inoubliable souvenir. Je revois les jeunes gars du village, en bras de chemise, escalader les pentes rocailleuses de la montagne pour échapper au feu meurtrier.

Je revois les paysans, éperdus, courir de tous côtés, ma grand-mère affolée rassemblant dans un sac ses économies et mon grand-père enterrant dans le foin les bidons de soldat et le fusil de mon père. Lui, connaissait les Allemands puisqu'il avait fait la guerre de 1914-1918. C'était un soldat accompli. Bientôt, ils arrivèrent à Vouvray, cette fois le ciel était gris terne et les flammes embrasaient l'air. Cette vision d'horreur et d'épouvante est présente à mon esprit. Les Allemands, les estafettes avec leurs motos vertes et le couteau dans la botte. Les soldats à pied martelant le sol de leurs semelles à clous. Et puis, derrière, les jeunes garçons qu'ils avaient arrachés à leur foyer. Ils regardaient, à la dérobée, une dernière fois les gens qui étaient impuissants à les sauver. Ils allaient à la mort, les mains liées derrière le dos, et étroitement surveillés par leurs tyrans.

Sur des camions, des objets volés dans les villages étaient entassés pêle-mêle.

A Ochiaz, la perquisition commença, ils vinrent chez nous. Je me revois, serrant les cotillons de ma grand-mère. Ils parlaient de leur ton guttural: « Maquis, terroristes, schnell, raus! » et regardaient dans tous les coins de la maison, tandis que nous étions sous la surveillance d'un nazi.

Mon grand-père, tout vieux qu'il était, ne perdit pas son sang-froid. J'admire son courage de vieillard, face à face avec les Allemands.

Bientôt, ils quittèrent le village, ils n'avaient rien trouvé de suspect. Ochiaz était épargné. Mais dans leur passage meurtrier, ils avaient laissé des villages en feu, tué et torturé des jeunes arrachés à leur foyer, volé et emporté le bétail des paysans, les laissant dans la misère et la désolation.

Lorsque je pense à cette journée maudite, un frisson d'horreur me parcourt le corps. Elle m'a montré par ces images d'épouvante ce que c'est que la guerre et m'a gravé dans la mémoire un souvenir, un cauchemar inoubliable. »

Parmi les jeunes raflés, se trouvaient trois Vouvraysans: André COMPIANI 22 ans, Aimé SAGE 33 ans, André BLANC 25 ans et un Ochiatu Maurice GUDIN 19 ANS. Ils avaient été arrêtés sur dénonciation. Emmenés à pied avec le convoi jusqu'à Seyssel Ain, ils ont été fusillés à la mitrailleuse les 17 et 30 juillet 1944.



La libération définitive

Le débarquement allié en Provence le 15 août sera, pour les forces allemandes stationnées dans notre région, le signal de la fin. La retraite commence pour eux, 4 ans après l'invasion. Pour le secteur Cristal 4, la bataille est finie, la libération est chose faite. Mais il faudra se porter en renfort sur d'autres secteurs de la région où le reflux de l'armée allemande ne s'effectue pas sans difficulté. Maintenant réorganisés, les combattants du secteur de Bellegarde éclateront dans deux directions pour participer principalement à la libération du Haut-Jura et celle de la Bresse.

Le Haut-Jura était le cheminement de repli des troupes allemandes de Savoie et de l'Est du département. Le secteur de Morez et le Fort des Rousses seront le théâtre de violents combats. Une unité SS au comportement particulièrement sauvage s'illustrera de sinistre manière dans cette région mais sera capturée et justice sera faite. Le rapport du chef de l'A.S. de St-Germain évoque ces événements et la participation de son groupe.

Extraits du rapport de M. HANRIOUD, commandant l'A.S. de St-Germain,

Au général commandant la subdivision de l'Ain en date du 8 août 1945 :

« Au début du mois d'août, 46 volontaires de St-Germain et Plagne vont se grouper à Viry (Jura) avec ceux de Nantua, Tacon, Montanges, Echallon, Belleydoux et Combe du Val. Des compagnies y sont formées et l'instruction poursuivie activement.

Le 15 août, notre A.S. constitue une partie de la réserve des effectifs engagés dans la poursuite des Allemands se repliant le long de la frontière suisse dans le Haut-Jura.

Le 20, elle revient occuper Collonges menacé au Sud par des éléments ennemis opérant en Haute-Savoie.

Le 1^{er} septembre, cette section part en renfort au Fort des Rousses. 600 Allemands sont cernés dans Morez avec des SS qui viennent de continuer leurs crimes dans la région.

95 Allemands armés de mitrailleuses dont 4 officiers sont ainsi capturés par une vingtaine à peine de gars de St-Germain... A savoir également que l'A.S. de St-Germain-Plagne n'a eu qu'un tué et un blessé soigné au maquis ».

En même temps, postés sur les hauteurs du Revermont, de nombreux Bellegardiens, sous le commandement de SARDI, s'apprentent à participer à la libération de Bourg-en-Bresse. Les unités allemandes qui refluent de Provence par la vallée du Rhône passent

nécessairement par là, d'où une concentration de moyens importants y compris l'aviation, pour garder libre l'axe Lyon - Bourg - Lons-le-Saunier. Le choc le plus important aura lieu à Meximieux-La Valbonne où la 9^{ème} division Panzer SS lancera le 1^{er} septembre une offensive brutale et massive contre les premiers éléments américains déjà arrivés et le bataillon *CLIN* du groupement Sud des maquis de l'Ain.



Deux Bellegardiens de la compagnie F.U.J. : Roger Guettet et Jean Marinet (3^{ème} et 4^{ème} en partant de la gauche).

Quelques Bellegardiens dans la compagnie F.U.J. participeront à cette bataille. Ce sont Jean MARINET, Roger GUETTET et André HOTTELET. Ce dernier, frère de Louis HOTTELET tué à Champfromier, sera blessé et évacué à l'hôpital américain de Rives. Marcel TOURNIER sera tué à Dagneux au cours d'une mission de reconnaissance. Son frère Charles, capturé en juillet à Ardon, mourra en déportation.

Pour le département de l'Ain et le secteur Cristal 4, tout est fini.

Mais la guerre continue sur le front des Alpes et d'Alsace. Les unités combattantes de l'A.S. et des maquis vont s'incorporer à l'armée régulière et un grand nombre de Belle gardiens contracteront un engagement en bonne et due forme et lutteront encore pendant une année sur le front des Alpes. Les mauvaises conditions d'équipement vaudront à quelques-uns des mutilations par gelure et Charles ALLEGI de Coupy y trouvera la mort.

Enfin le 8 mai 1945, c'est l'armistice mais le monde atterré découvrira alors l'enfer des camps de déportation où la plupart des résistants arrêtés auront trouvé la mort dans des conditions inimaginables.

Une page d'histoire fiévreuse et tourmentée, meurtrière mais exaltante, est tournée. Avec les résistants et les maquisards, la résistance française toutes tendances confondues, a accompli sa triple mission :

- libérer le territoire de l'occupation étrangère,
- délivrer le peuple français du joug du nazisme,
- rétablir dans notre pays la république et la démocratie.

Chacun rentre chez soi, tout simplement, avec le sentiment du devoir volontairement accompli. Beaucoup ne songeront même pas à faire valoir leurs droits de combattants. Et tous connaîtront l'amertume devant certains échecs de cette libération tant attendue. Mais ceci est une autre histoire.

La société française vient de subir le choc d'une mutation parmi les plus importantes de son histoire. Les cicatrices seront longues à se refermer. Certains clivages, 40 ans après, subsisteront encore, prêts à réapparaître au grand jour à la faveur de circonstances graves.

■ Une histoire extraordinaire : L'odyssée de Fernand BURDAIRON (1939-1945)

Cette histoire est celle d'un homme de la montagne, né en 1917 à Menthnières, hameau de la commune de Confort, de quelques dizaines d'âmes, perché sur le Crêt d'Eau,

à quinze kilomètres au-dessus de Bellegarde. Elle est racontée à partir d'un enregistrement effectué par sa petite fille de dix ans et complétée par ses enfants ainsi que par Jean MARINET et Max et Annie CHANEL, les enfants de Louis CHANEL qu'il avait côtoyé à Odessa et sur le bateau de retour en France.

Fernand BURDAIRON n'était ni un bavard ni un vantard, c'est pourquoi peu de personnes ont entendu son récit pourtant peu banal. Voici donc ce récit :

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier lors de la débâcle de 1940, à la fin de « la drôle de guerre ». Après deux ans de captivité en Allemagne, il est rapatrié en France. Mais, il reprend les armes en juin 1944 dans les rangs de l'armée secrète du secteur de Bellegarde, alors qu'il vient de se marier en avril de cette même année...

Au cours de l'été 1944, les combats font rage dans tout le département. Les péripéties des batailles l'amènent dans le secteur de Jasseron, fin août, début septembre où, conjointement avec l'avant-garde américaine, les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) préparent la libération de Bourg en Bresse. Malgré tout, il lui est accordé une journée de permission pour aller rassurer sa famille et prendre un peu de repos. De retour le lendemain, à motocyclette, sur les lieux de son campement de la veille, il tombe... sur les Allemands ! Il est, pour son malheur chaussé de bottes allemandes récupérées on ne sait où, les maquisards s'habillant souvent avec ce qu'ils pouvaient trouver. Le front des combats avait reculé et il est capturé de nouveau. Par chance, il n'est pas abattu sur-le-champ comme le font habituellement les Allemands pour les « terroristes » (les maquisards) faits prisonniers.

Il est conduit à Bourg, à l'hôtel de France réquisitionné par les Allemands pour y entasser les prisonniers dans les caves et les y « interroger ». Il subit pendant la nuit une sévère séance de brutalités avant d'être enfermé dans un hangar avec des Américains de l'avant-garde récemment capturés. Le matin, alors qu'on vient le chercher pour le fusiller, les Allemands ne trouvent pas le « française ». Apparemment, il a pu s'enfuir. En réalité, les Américains, connaissant le sort réservé aux résistants français, lui ont fourni un de leurs uniformes. Les Allemands, recevant un ordre de départ immédiat dans la pagaille indescriptible d'une retraite précipitée, ne poursuivent pas leur recherche... Nous sommes probablement le 4 septembre, jour de la libération de Bourg.

Son exécution s'en trouve empêchée et il se retrouve dans un camion roulant vers l'Allemagne, au milieu d'un groupe de prisonniers américains... Le voici donc de nouveau en Allemagne, mais cette fois dans un camp de prisonniers américains !... Ceux-ci l'entourent en permanence afin de lui éviter d'avoir à s'exprimer en anglais, ce qu'il ne saurait faire. Il est ainsi sauvé de la fusillade ou du camp de concentration.

Fernand passe la fin de l'année 1944 et début 1945 dans ce camp où les prisonniers américains sont plutôt bien traités et bien approvisionnés par la Croix Rouge. Ce camp est contigu à un camp de prisonniers de guerre russes qui donne le spectacle d'hommes dans un état physique lamentable. Fernand raconte que, à l'insu des sentinelles, ils leur jetaient de la nourriture par-dessus la clôture. Début 1945, le camp est libéré par l'armée russe et il se retrouve dans un camp d'accueil, à Odessa où sont rassemblés tous les hommes récupérés par l'Armée Rouge au cours de son avance en Pologne et en Allemagne : prisonniers de guerre, travailleurs STO, travailleurs libres, survivants des camps de concentration. Monsieur Louis CHANEL, directeur d'école et futur Maire de Bellegarde, recueilli aux portes de la mort à Auschwitz est parmi eux. En sa qualité d'officier, il est d'ailleurs chargé par les autorités russes de diriger le camp qui compte environ 3 000 hommes et 30 femmes.

Tous deux feront partie des 1665 Français bénéficiant de la première opération de rapatriement sur un bateau anglais, le « ARAWA », qui fera escale à Naples avant de débarquer ses passagers à Marseille le 5 juin 1945. Mais Fernand n'en fait pas partie, car, à l'escale de Naples il a dû débarquer avec ses compagnons Américains que leur autorité militaire récupère en vue de l'occupation de la Corée du Sud ! Paradoxalement, il lui faudra, cette fois faire la preuve de sa nationalité française : Il se souvient, par bonheur, de son numéro matricule militaire que les officiers français présents à Naples ont pu vérifier. Leur méfiance s'explique par la présence possible au milieu de cette cohorte disparate venue de toutes parts de collaborateurs et d'espions infiltrés. D'ailleurs, à Odessa les Russes avaient fait preuve de la même méfiance. Il peut enfin embarquer sur le bateau suivant et atteindre Marseille.

Fernand BURDAIRON est alors rentré à Menthieres, y a fondé une famille et y a vécu jusqu'en 1998 sans se prendre pour un héros alors que son odyssée pourrait constituer le scénario d'un film...

Pour la petite histoire... il n'a pas appris un mot d'anglais !

Récit rédigé par Jean MARINET,
vérifié par les enfants de Fernand et les enfants CHANEL.

■ Une autre histoire extraordinaire : Fusillé mais encore vivant

Déclaration à la brigade de Bellegarde 18/09/1944 : ANDRE Charles, 29 ans
Mécanicien demeurant à Coupy (AIN)

« J'ai été arrêté le 12 juin par les troupes allemandes alors que je me trouvais au café Vazette, au bois d'Arloed, commune d'Eloise (Haute-Savoie).

Je fus chargé dans un camion en compagnie du nommé BRIQUE Victor, de TOMASI Camille, DUCENTI Louis et CHAUSSARD Gaston. Nous fûmes ensuite conduits au Fort Montluc à Lyon où les Allemands complétèrent le chargement avec 17 personnes qu'ils prirent au Fort. Ils nous conduisirent ensuite à Dagneux (Ain) pour être fusillés. Pendant cette opération le nommé CHAUSSARD ayant voulu s'enfuir, j'ai profité d'un moment d'inattention des Allemands pour me jeter à terre et faire le mort. Le nommé DUCENTI, fusillé, me tomba dessus, le corps tout ensanglanté et me cacha. La fusillade terminée et après que j'eus entendu partir les Allemands, je me suis dégagé et j'ai gagné le bois. Je suis ensuite resté dans une ferme jusqu'au jour où j'ai pu rejoindre un groupe de maquis.

Je reconnais formellement les photographies des cadavres N° 1, 2, 4 et 19 qui sont ceux des nommés BRIQUE (1) TOMASI (2) DUCENTI (4) et CHAUSSARD (19).

Le cadavre N°14 doit être, à mon avis, le père du cadavre N°10, car je les ai vus s'embrasser dans le camion avant de descendre. J'ai entendu dire à « La Boisse » que la femme pourrait être de Génissiat. »

Transcription d'une déclaration à la brigade de gendarmerie de Bellegarde.



12

La déportation

Nous avons choisi de traiter le thème de la déportation dans un chapitre particulier. Le système concentrationnaire est l'expression la plus achevée de l'idéologie nazie. Il restera dans la mémoire collective synonyme d'horreur absolue par le nombre de ses victimes, le niveau de cruauté, la volonté de nier l'humanité dans l'homme, la froideur de son organisation non seulement pour tuer mais aussi pour exploiter économiquement ses victimes. Ce fut un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité.

Dès 1933, à l'accession d'HITLER au pouvoir en Allemagne, s'ouvrent les camps de concentration pour recevoir les démocrates et les communistes et plus tard les Juifs. Outre la volonté de punir et d'exclure apparaît la volonté de mettre en place l'exploitation industrielle du travail des détenus.

En France le gouvernement PÉTAIN, dès 1940, ouvre lui aussi des camps pour recevoir les communistes, les syndicalistes, les démocrates républicains, les réfugiés et combattants de la guerre d'Espagne et les Juifs. Ces camps seront moins cruels que les camps allemands mais en seront souvent l'antichambre. Les camps allemands deviendront de plus en plus nombreux pour répondre à la demande de main-d'œuvre de l'industrie de guerre. Pour les alimenter, l'arrestation des résistants sera vite insuffisante et les nazis procéderont à des « rafles aveugles » qui auront de plus le « mérite » de terroriser les populations. Dans notre région des rafles massives auront lieu à Oyonnax, Nantua, St Claude, Génissiat entre autres.

Les statistiques mentionnées plus loin sont éloquentes. Mais on apprendra à l'ouverture des camps que la déportation comportait des degrés dans l'horreur. En décembre 1941, devant la montée en puissance de la résistance, HITLER publie les décrets dits « N. N. » (Nacht und Nebel ou, en français, « Nuit et Brouillard »). Sont visés par ces décrets les résistants avérés, passibles d'un Tribunal Spécial, qui ne prononce que des peines de mort, exécutées par décapitation à la hache. Mais ce Tribunal est vite dépassé par le nombre sans cesse croissant des prisonniers NN. Ils sont alors incarcérés, en attente, dans certains camps et soumis à un régime particulier. Ils sont vêtus d'oripeaux au lieu du pyjama rayé, marqués NN à la peinture, interdits d'infirmerie, soumis aux travaux les plus pénibles, moins nourris que les autres et brutalisés sans cesse. Nul ne devait connaître leur lieu de détention. Disparition dans la nuit et le brouillard.

Le camp du Struthof en Alsace recevait les N.N. de toute l'Europe. C'est là que Marius MARINET, John MASSON et Louis PERRIER perdirent la vie, tandis qu'Arthur SOGNO, Adrien ADHENOT et Joseph DEMORNEX purent miraculeusement survivre jusqu'à l'évacuation de ce camp vers celui de Dachau.

L'antisémitisme, le pilier essentiel de l'idéologie nazi s'est exprimé dans l'Ain par la déportation de 44 enfants juifs que l'on croyait à l'abri à la colonie d'Izieu. Une dénonciation provoquera leur arrestation par le sinistre BARBIE, le 6 avril 1944 et leur départ vers les chambres à gaz. A Bourg, en juillet 1944 juifs sont assassinés.

Certains de nos lecteurs pourront être choqués par l'horreur qui se dégage des images ci-jointes. Nous avons hésité à la montrer de crainte d'être taxés d'exhibitionnisme malsain. Nous l'avons fait cependant car nous avons constaté que les témoignages oraux ou écrits sont impuissants à traduire la réalité. Or il est fondamental que la mémoire de cette réalité ne s'efface pas, car tout peut recommencer.

■ Les enfants juifs de la colonie du Pré Jeantet

Antoinette BECHARD, ancienne institutrice à Chanay, raconte :

« Pendant les vacances de l'été 1944, comme pendant les vacances des deux années précédentes, j'étais monitrice à la colonie de vacances du Pré Jeantet à Châtillon de Michaille, dans l'Ain.

Quand nous sommes arrivés à la colonie, le directeur, Marius BESSON, Pépé BESSON, comme on l'appelait, nous a avertis que quelques enfants juifs étaient cachés à la colonie. Ils avaient échappé à une rafle dans la région lyonnaise. Il nous a dit qu'il faudrait les surveiller. Ils avaient des papiers apparemment en règle mais sous une fausse identité.

L'un de nous était responsable de ce groupe pour toute la journée, je l'ai été quelquefois. Ils étaient 8 ou 9. On partait pour la journée et on connaissait une cache dans la montagne en cas de besoin : C'était une vieille grange remplie uniquement de foin. Un abri avait été aménagé derrière le foin pour s'y cacher si on entendait du bruit ou des voix. Quelquefois les Allemands faisaient des patrouilles dans la montagne avec leurs camionnettes.

Ces enfants juifs, petits lyonnais, c'était « des terribles » ! On a eu des problèmes avec eux... Quand on allait se promener et qu'on croisait des patrouilles allemandes, ils saluaient poliment les soldats, et quand tout le groupe les avait dépassés, ils crachaient par terre !

Parfois, ils recevaient des colis expédiés anonymement, donc, à coup sûr, par une des organisations juives d'aide aux enfants juifs cachés.

Pour la corvée de pain, acheté tous les jours à Châtillon, les enfants mettaient les couronnes sur un bâton pour les transporter. Nous empruntions les sentiers pour plus de commodité, mais cette course représentait une bonne demi-heure de marche à l'aller et autant au retour.

L'un d'entre eux s'appelait ROUTINSKI (orthographe non garantie) et était âgé de 14 ans. Ses parents, au moment d'être arrêtés, l'avaient fait fuir, misant sur sa débrouillardise. Je ne sais comment il était arrivé là. Pépé BESSON pourrait sans doute le dire s'il était encore de ce monde. Ce garçon était habité par une haine farouche à l'égard des Allemands. S'adressant aux soldats libérateurs, il leur a dit : « Allez jusqu'à Berlin et tuez-les tous ».

Il s'agissait de la 3^{ème} D.I.A (Division d'Infanterie Alpine) qui avait débarqué en

Provence faisait route vers l'Alsace. Ils étaient montés à la colonie, apporter aux enfants des bonbons et du chocolat. Ils y ont organisé une émouvante cérémonie autour du drapeau tricolore ».

Témoignage recueilli à Chanay par Gilbert GONTHIER, le 6 juillet 2005.

Simone FAMY, voisine du Pré Jeantet raconte :

« Madame Simone FAMY, qui habitait la ferme de Boeny proche du Pré Jeantet, a connu elle aussi en 1944 ces enfants juifs. Elle se rendait souvent à la colonie pour aider à différents travaux. Elle se souvient également avoir hébergé pendant deux jours une maman venue voir son petit garçon appelé Sylvain. Ces enfants avaient été confiés au Pépé BESSON par la Croix Rouge suisse mais on ne sait pas par quelle filière ce contact avait été établi.

Madame FAMY se souvient, comme nous d'ailleurs, que le Pré Jeantet avait été occupé pendant l'hiver 1938-1939 par des familles espagnoles qui avaient fui l'armée de Franco. »

Témoignage recueilli à Bellegarde par Jean MARINET, le 3 janvier 2006.

La colonie de Pré Jeantet était un des lieux de vacances de l'OLEM (« Œuvre Laïque des Enfants à la Mer et à la montagne ») crée par des hommes dévoués comme Pépé BESSON puis Pépé BELLET pour procurer aux enfants des milieux urbains modestes un séjour bénéfique en plein air. (Pré Jeantet, Les Houches, Sausset).

Comme on vient de le voir, le Pré Jeantet a donc été aussi un refuge pour des êtres humains persécutés.



Les enfants d'Izieu

44 enfants de 5 à 16 ans et 6 adultes d'encadrement, tous juifs, vivaient à la colonie d'Izieu sous la protection du Sous-préfet de Belley. Suite à une dénonciation, ils sont arrêtés par le sinistre BARBIE de la Gestapo lyonnaise et déportés. Les Allemands ont voulu épargner leur institutrice non juive, mais celle-ci s'est sacrifiée pour ne pas abandonner les enfants. Ils seront immédiatement gazés et passés au four crématoire.

La maison d'Izieu est devenue un musée.

■ Le courage d'une jeune femme Marianne COHN (1921-1944)

Arrêtée avec un convoi d'enfants juifs qu'elle accompagnait en Suisse, elle fut emprisonnée à Annemasse. Refusant l'offre d'être libérée sans les enfants, elle continua de leur prodiguer ses soins en prison.

Quelques jours après la libération, on retrouva son corps dans un charnier (le même que celui où fut retrouvé le corps de Marthe PERRIN). Elle a été fusillée le 8 juillet 1944 à l'âge de vingt-trois ans. Elle fut une militante exemplaire dans l'organisation des Jeunesses Sionistes de la zone sud. Elle a écrit ce poème :



JE TRAHIRAI DEMAIN

Je trahirai demain pas aujourd'hui.
Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles,
Je ne trahirai pas.

Vous ne savez pas le bout de mon courage.
Moi je sais.
Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.

Vous avez aux pieds des chaussures
Avec des clous.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui,
Demain.
Il me faut la nuit pour me résoudre,
Il me faut pas moins d'une nuit
Pour renier, pour abjurer, pour trahir.

Pour renier mes amis,
Pour abjurer le pain et le vin,
Pour trahir la vie,
Pour mourir.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui.
La lime est sous le carreau,
La lime n'est pas pour le barreau,
La lime n'est pas pour le bourreau,
La lime est pour mon poignet.

Aujourd'hui je n'ai rien à dire,
Je trahirai demain.

Marianne COHN novembre 1943

■ La déportation à Bellegarde

35 Déportés

23 décédés

ADHENOT Adrien (N.N.)
 BIDON Albert
 CABOT Pierre
 CADET Charles
 CHANEL Louis
 CHARENT Joseph
 CHATENOUD Robert
 CINNA Charles
 DESSAYMOZ Roger
 DECLERIEUX Michel
 DE GIROLAMI Honoré
 DUNOYER Clément
 DUNOYER Jean-Paul
 ECUYER Ulysse
 FAVRE Xavier
 FONTERAY Roger
 FREYDOZ Victor
 GIORGO Raymond
 GONOD Blanche
 GRECARD Louis
 JOUKOWITZKI Jurgo
 JOUKOWITZKI David
 JOUKOWITZKI Raymond
 JOUKOWITZKI Rolande
 LACHARME Jean
 MARINET Marius (N.N.)
 MAZAS Jean
 MENEGAUD François
 PARO Italo
 PERNIN Roger
 PERREARD Joseph
 PERRIER Louis (N.N.)
 SOGNO Arthur (N.N.)
 TOURNIER Charles
 TRIQUET Armand

12 revenus soit 35%

Struthof, Dachau
 Buchenwald
 Auschwitz
 Gusen
 Mauthausen, Auschwitz
 Mauthausen
 Buchenwald
 Hartheim
 Buchenwald
 Ravensbruck
 Gusen
 Neuengamme
 Hambourg
 Hartheim
 Herschbrück
 Mauthausen
 Gusen
 Neuengamme
 Ravensbruck
 Buchenwald
 Auschwitz
 Auschwitz
 Auschwitz
 Auschwitz
 Mauthausen
 Struthof
 Mauthausen
 Dachau
 Buchenwald
 Mauthausen
 Nordhausen
 Struthof
 Struthof, Dachau
 Bergen Belsen
 Mauthausen

■ La déportation dans notre région
(état des travaux de Elie RAVAUX, le 5 octobre 2009)

	Déportés	Revenus	Décédés
BELLEGARDE:	35	12	23
GENISSIAT:	66	13	53
NANTUA:	125	27	98
SEYSSEL:	18	4	14
OYONNAX:	194	103	91
SAINT CLAUDE:	373	139	234
CHANAY:	9	2	7
Total de l'AIN:	1422	612	810

Le tiers des déportés revenus des camps de la mort est décédé dans les dix ans qui ont suivi la libération des camps.

■ Le Chant des marais



I

Loin dans l'infini s'étendent
De grands prés marécageux
Pas un seul oiseau ne chante
Sur les arbres secs et creux.

II

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré d'un mur de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert.

IV

Mais un jour dans notre vie
Le Printemps refleurira
Liberté, Liberté chérie
Je dirai : tu es à moi.

REFRAIN

Oh ! terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Plocher.

III

Bruit des pas et bruit des armes
Sentinelles jours et nuits
Et du sang, des cris, des larmes
La mort pour celui qui fuit.

DERNIER REFRAIN

Oh ! terre enfin libre
Où nous pourrions revivre (bis)
Aimer - Aimer.

Le chant des Marais est né en 1933 dans le camp de concentration allemand de Börgermoor, où étaient incarcérés des antifascistes allemands.

Les paroles allemandes sont de Johann ESSER et Wolfgang LANGHOFF. La musique est de Rudi GOGUEL.

Le chant se répandit dans les autres camps allemands puis dans l'Europe tout entière. Il a été adapté en français, probablement à Dachau. Il est devenu l'hymne de tous les déportés et a été chanté, entre autres par Leni ESCUDERO et John WILLIAM.

Informations transversales

Sujets recouvrant toute la période

■ La police du gouvernement PÉTAİN

Répression du « terrorisme »

Les Allemands et le pouvoir de Vichy désignaient les résistants et les maquisards par l'appellation unique de « terroristes ». Vichy procède à la mise en place d'un système policier et répressif particulièrement dur. On a vu dans les pages précédentes comment le pouvoir dès son installation a sanctionné les fonctionnaires, les communistes, les militants de gauche et les juifs. Mais il est capable d'aller beaucoup plus loin.

Création des « sections spéciales dans les cours d'appel »

« Vichy 24 juin – Ainsi qu'il en avait été décidé au cours d'un récent conseil des ministres une loi promulguée ce matin institue dans chaque Cour d'Appel, une sanction spéciale à laquelle sont déférés les auteurs de toutes infractions pénales, quelles qu'elles soient si elles sont commises pour favoriser le terrorisme, le communisme, l'anarchie ou la subversion sociale et nationale ou pour provoquer ou soulever un état de rébellion contre l'ordre social légalement établi.

Sont notamment déférés à la section spéciale les membres de toute association ou de toute entente, quel que soit le nombre de ses membres, établie dans le but de préparer ou de commettre des crimes et des délits contre la sûreté intérieure ou extérieure de l'Etat ou contre les personnes ou les propriétés.

De même sera déféré à la section spéciale quiconque aura sciemment favorisé de quelque façon que ce soit, les auteurs de l'une ou plusieurs de ces infractions, notamment en leur fournissant des instruments de crime, des moyens de correspondance, de logement, de transport, des titres de ravitaillement, des vivres ou des lieux de résidence.

Les individus arrêtés en flagrant délit seront traduits directement sans instruction préalable devant cette nouvelle juridiction dont les jugements seront rendus exécutoires immédiatement. Ceux-ci ne seront susceptibles en outre d'aucun recours ou pourvoi en cassation. Les peines prononcées seront l'emprisonnement avec ou

sans amende, la réclusion, les travaux forcés à temps ou à perpétuité, la mort, sans que la peine appliquée puisse être inférieure à celle prévue par la disposition retenue pour la qualification du fait poursuivi.

Tous ces moyens ayant servi à commettre l'infraction seront saisis. Le jugement ordonnera selon le cas, leur confiscation, leur suppression ou leur destruction. Lorsque les crimes ou délits auront été commis par un militaire ou un fonctionnaire ou agent de l'état, des départements, des communes, des établissements industriels de l'état ou de tous services publics, concédés ou non, la section spéciale ne pourra prononcer de peine inférieure au maximum de la peine prévue.

Si le prévenu est militaire en activité de service, ou s'il appartient au personnel de la marine marchande, il sera déféré, suivant le cas, au Tribunal Militaire ou au Tribunal Maritime constitué en cour martiale. Toutes juridictions d'instruction ou de jugement sont dessaisies de plein droit au profit de la section spéciale instituée par la présente loi, des faits entant dans sa compétence. Elle connaîtra en outre des oppositions faites aux jugements de défaut et aux arrêts de confiance. »

Appareil policier gouvernemental

Les résistants et les juifs sont pourchassés par :

- Les 32 000 Français au service de la Gestapo,
- La préfecture de police de Paris (Rafle du « Vel d'Hiv »),
- La police en civil (renseignements généraux) : sauf rares exceptions comme les policiers MONVAL et CESSOT, entrés au service de la résistance,
- 2 500 GMR (Groupes Mobiles de Réserve) qu'on verra en action contre le maquis des Glières,
- 6 000 gendarmes mobiles,
- 12 000 « Francs gardes » (unité combattante mobile de la milice),
- la milice sédentaire encasernée comme à Bourg.

Les G.M.R (Groupes Mobiles de Réserve)

La gendarmerie mobile est traditionnellement chargée en France des tâches de maintien de l'ordre. Dans les périodes normales, cela consiste essentiellement en la protection des personnalités françaises et étrangères en déplacement et le contrôle des manifestations diverses pour en contenir éventuellement les débordements. Mais en cette période d'occupation étrangère et de résistance patriotique « le maintien de l'ordre » devenait la lutte contre les patriotes, même si le gouvernement de Vichy baptisait les patriotes « terroristes ».

Les tout premiers combats soutenus par les maquisards en 1943 l'ont été contre les attaques des G.M.R. Il faut dire que les G.M.R engagés dans les combats contre les maquis n'y apportèrent pas l'ardeur et même la hargne qui caractérisaient les miliciens car ils n'avaient pas comme eux une profonde motivation politique collective. Il est de même arrivé parfois que des chefs de maquis puissent négocier avec des officiers G.M.R des accords afin d'éviter certains affrontements.

Mais dans l'ensemble et sous l'influence d'un assez grand nombre d'officiers pétainistes, les G.M.R jouèrent cependant leur rôle d'unité répressive aux côtés des miliciens et des Allemands, jusqu'à la Libération. Cette obéissance aveugle au gouvernement en place

pouvait encore se justifier ou en tout cas s'expliquer partiellement en 1943, mais pendant l'été 1944 et devant l'évidence de l'issue prochaine, cela devint un choix d'une extrême gravité.

La Légion des combattants

Créée le 31 août 1940 par le maréchal PÉTAÏN, elle rassemble tous les anciens combattants de toutes les guerres. En l'absence des partis, syndicats et associations diverses, tous dissout par le régime PÉTAÏN, son rôle sera d'être le lien entre le pays et le maréchal PÉTAÏN considéré comme le Chef et le Sauveur; elle sera au service de la « Révolution nationale ».

Traumatisés par le désastre inattendu de 1940 et abusés par la légende du maréchal PÉTAÏN, vainqueur de Verdun, la plupart des anciens combattants adhèrent à la légion. Mais, dès la fin de 1941, le charme est rompu. La création du S.O.L puis l'invasion de la zone libre le 11 novembre 1942 achevèrent d'ouvrir les yeux des légionnaires sur la réalité politique du pétainisme. Dès lors la légion perdait tout son impact et sa base populaire. Elle essaya de trouver un second souffle en créant le S.O.L. Ce fut la première dérive du régime.

Service d'ordre légionnaire

Groupement créé le 4 février 42, issu de la légion des combattants et qui en rassemble les éléments les plus virulents. Sous la direction de DARNAND, le S.O.L deviendra une organisation fascisante chargée de mission de maintien de l'ordre et de la délation. Il sera l'antichambre de la milice qui remplacera le S.O.L en 1943.

L'uniforme des S.O.L est le suivant; béret des chasseurs, chemise kaki, cravate noire.

Son chant intitulé « chant des cohortes » deviendra celui de la milice. En voici un extrait :

« Pour les hommes de notre défaite

Il n'est pas d'assez dur châtiement

Nous voulons qu'on nous livre les têtes

Nous voulons le poteau infamant.

S.O.L, faisons la France pure,

Bolcheviks, francs-maçons ennemis,

Israël ignoble pourriture

Eccœuré la France vous vomit. »

Le S.O.L ne réussit pas à s'implanter à Bellegarde, faute d'un volontaire pour en prendre la direction.

La création du S.O.L fut la deuxième dérive fascisante du régime qui entraîna la troisième et la plus grave: la création de la Milice.

La Milice

La création de la milice fut demandée par les Allemands et patronnée par PÉTAÏN qui annonce lui-même sa création le 15 janvier 43. Il l'engage, aux côtés de la police, dans une action « *qui ne saurait être que de répression* ». Il dit encore: « *Les S.O.L doivent être à l'avant-garde du maintien de l'ordre... C'est pourquoi, sous les ordres de leur chef national DARNAND, ils dépendront désormais du chef du gouvernement sous la forme*

de la milice nationale ». Fin 1943, les effectifs officiels étaient de 29 000. En fait 10 000 à 12 000 devinrent réellement opérationnels. Entourée de la défiance, voire de la réprobation générale, la milice s'engagea à fond dans la lutte contre la résistance et contre les communistes. Ses adhérents étaient politiquement très motivés et trouvèrent leur unité autour des thèmes habituels de l'extrême droite (lutte contre les communistes, les juifs, les francs-maçons etc.)

La détermination dont ils faisaient preuve, la cruauté de certaines de leurs représailles, ont créé une situation de véritable et impitoyable guerre civile. Finalement, DARNAND, chef de la milice, prêtera serment à HITLER sous l'uniforme des Waffen SS.

La Milice est composée de deux formations distinctes :

1.- La Milice départementale

La Milice départementale est un corps sédentaire. A Bourg en 1944 elle était confortablement installée à l'hôtel de l'Europe et l'hôtel de France. Elle avait une intense activité de recherche et d'enquête. Mais elle était aussi active militairement. Elle intervint contre les maquis de Bresse avec l'aide de la milice de Macon. Pire, elle accompagna les Allemands lors de leur grande offensive contre les maquis en juillet 1944, particulièrement dans le secteur de Nantua. Elle était capable de la plus grande cruauté dans les interrogatoires des résistants et maquisards capturés.



Le cas de Bobby GAYOT en est un exemple frappant. Ce jeune maquisard avait été gravement blessé dans un combat contre la milice en Bresse. Capturé, il est transporté à l'hôpital de Bourg. Sa blessure était tellement grave qu'il ne parut pas nécessaire de le surveiller pendant la nuit. Cela permit à ses camarades de l'exfiltrer de l'hôpital et le conduire à l'hôpital alors contrôlé par le maquis. Lors de l'offensive allemande de juillet 1944, les miliciens de Bourg qui accompagnait l'armée allemande purent récupérer le blessé et le ramener à Bourg où il fut torturé à mort. La photo de sa dépouille jetée dans une rue de Peronnas est un spectacle insoutenable que nous n'osons pas reproduire ici.

Un autre jeune résistant, appelé VENET, subit après sa capture des interrogatoires d'une extrême brutalité. Devant son courageux silence les miliciens décident de l'exécuter, mais à leur lâche manière. On fait semblant de lui donner une occasion de fuir et on le mitraille dans le dos.

Autre méfait: suite à un bref affrontement en ville avec un commando des F.U.J., deux jeunes résistants sont blessés et capturés, dont Roger GUETTET de Bellegarde, lycéen à Lalande. La milice fait alors une descente au lycée pendant les épreuves du baccalauréat. Bilan : onze lycéens seront déportés après avoir subi des interrogatoires musclés. Ces miliciens de l'Ain encasernés à Bourg étaient issus principalement de Seyssel, Belley et Bourg.

2.- La milice « Franc Garde »

Cette deuxième formation milicienne était une unité mobile commandée par le redoutable commandant DAGOSTINI. Elle intervint aux Glières avec l'armée allemande. En juin 1944 elle était stationnée dans l'Ain et DAGOSTINI avait installé son P.C à St Amour ; Partout en France elle s'est livrée à des « règlements de comptes » sur les hommes politiques de la 3^{ème} république. On peut citer, par exemple :

- Marcel BLOCH, historien juif assassiné le 16 juin 1944.
- Victor BASCH, président de la Ligue des Droits de l'Homme. Assassiné ainsi que sa femme (malades et âgés de 80 ans) le 10 janvier 1944.
- Jean ZAY, ministre du gouvernement de Léon BLUM, tiré de sa prison et assassiné le 20 juin 1944.

Et combien d'autres.

Les derniers éléments de la « Franc Garde » ont suivi les Allemands dans leur retraite et ont figuré parmi les derniers défenseurs de Berlin.

Le commandant DAGOSTINI a été arrêté ainsi que sa compagne, Mademoiselle CHAMPETIER DE RIBES, qui participait activement à toutes les exactions de la « Franc Garde ». Ils ont tous deux, subi le châtiment qu'ils avaient amplement mérité : le poteau d'exécution.

■ Les immigrés dans la Résistance

Les travailleurs étrangers immigrés en France entre 1930 et 1940 étaient pour la plupart des réfugiés politiques antifascistes chassés de leur pays par HITLER, MUSSOLINI, FRANCO et leurs complices. Dès l'invasion allemande, ils se trouvèrent en danger d'être récupérés par la police politique de leur pays. D'ailleurs un certain nombre d'entre eux furent livrés par la France, ce qui constitue un chapitre peu glorieux de l'histoire de notre pays.

Les autres s'intégrèrent tout naturellement dans la résistance française au sein de laquelle ils furent des combattants efficaces (voir lexique, rubrique « M.O.I. » page 135).

Nous avons voulu tracer le portrait de deux d'entre eux qui s'illustrèrent dans le secteur de Bellegarde :



Dino ROBOTTI

Fils d'un maire socialiste du Piémont, Dino ROBOTTI dut, avec sa famille, se réfugier en France pour échapper aux fascistes italiens. Il s'installe à Vouvray où il s'intègre parfaitement et devient avec ses deux frères un « Michailan » à part entière. Chasseur impénitent, voire même un peu braconnier, il connaît la montagne du Haut-Bugey mieux que personne. Dès les débuts de la résistance à Bellegarde il devient un fidèle compagnon de Marius MARINET, chef du secteur, puis de FENESTRAZ. La force de sa conviction antifasciste, sa parfaite connaissance de la montagne, l'étonnant calme et sang froid de son caractère, ont fait de lui l'agent de liaison parfait. Chaque jour Dino

ROBOTTI parcourait le chemin de Bellegarde (à la Coopérative La Ménagère que dirigeait MARINET) jusqu'aux camps des premiers maquisards qu'il avait contribué à créer et dont il avait conseillé le choix de l'emplacement, portant les ordres, les lettres, le pain, le tabac, encourageant chacun avec cet inimitable accent italien qu'il n'avait jamais su perdre.

Il n'est pas possible de dire toutes les aventures qu'il a connues, les dangers qu'il a courus. Mais tous les anciens des premiers maquis n'ont pas oublié cet homme qui, la libération accomplie, est rentré chez lui, tout simplement. Tous ont regretté qu'on ne l'ait pas décoré selon son mérite.



Erminio ZAMBONINI

Autre figure d'immigré résistant, « ZAMBO », comme nous l'appelions, a connu une vie particulièrement aventureuse. En 1922, à l'âge de 24 ans, il est obligé de quitter l'Italie car la milice fasciste a décidé de l'abattre. Il s'installe en France, à Saint Raphaël, puis à Annemasse où il est chargé de recueillir des fonds pour le mouvement anarchiste. Puis il s'engage dans les brigades internationales de la guerre d'Espagne, dans la colonne italienne de Carlo ROSSELLI en tant que commandant de compagnie. Il y aura appris parfaitement les techniques de la guérilla qu'il utilisera ensuite avec bonheur dans nos maquis. Il revient en France en 1937. Il devra entrer dans la clandestinité car son passé fait de lui un paria.

Pendant l'occupation, il s'engage dans la M.O.I. - FTP (voir lexique page 132 et 135) comme chef d'un groupe franc qui s'installe dans la région de Bellegarde. Il s'abrite avec son groupe dans la grotte préhistorique de Bériat, ce qui lui vaudra son nom de guerre: « MANDRIN ». Il procède à de nombreux sabotages (destruction du pont de la Dorche). Pendant les combats de juillet 44, il combat vaillamment dans le cadre de l'A.S. de Bellegarde. Comme Dino, il rentrera tout simplement chez lui et terminera sa vie en Bellegardien discret et tranquille. Il avait eu sa bonne part d'aventures.

Des maquisards inattendus

Les circonstances tout à fait exceptionnelles de cette période ont valu à certains hommes de vivre des aventures extraordinaires qui les auront conduits d'un bout à l'autre de l'Europe dans des situations dignes d'un roman.



Le lieutenant Sardi (à droite) et ses 3 chauffeurs Failet, Moretti et Nublat.

Lieutenant SARDI (de son vrai nom Vibio MAESTRON):

En automne 1943, trois hommes sortent d'un wagon-citerne vide, en gare de Bellegarde, sautent au Pont des Lades et se dirigent vers Vouvray en se cachant dans le ruisseau qui n'était pas couvert à cette époque. A la sortie de Bellegarde, ils s'arrêtent au hasard à la ferme de la Barbière où habitent Fred FREYDOZ et sa famille. Les trois hommes sont des déserteurs de l'armée italienne. Il apparaît dans la conversation qui s'engage que nos déserteurs se croyaient en Suisse. Qu'importe, il faut maintenant les mettre à l'abri.

Résistant de la première heure, FREYDOZ en réfère donc à Marius MARINET qui vient et apporte du pain car les Italiens sont affamés. On apprend alors que deux d'entre eux sont médecins ou étudiants en médecine. Ils sont d'accord pour être conduits au maquis où ils pourront de ce fait rendre de grands services. Mais il y a un risque à courir. Sont-ils sincères, est-ce une mise en scène ? Le pari est pris sur la sincérité. Ils passent donc la nuit chez FREYDOZ qui les emmène le lendemain matin à Vouvray chez Dino ROBOTTI, dernière étape avant le camp sur la montagne. Signalons que, plus tard, la ferme de la Barbière sera incendiée par les Allemands en représailles et que Victor, le frère de Fred sera déporté et mourra au camp de Gusen. Deux des Italiens repartirent plus tard en Italie, en passant par la Maurienne, pour rejoindre la résistance italienne. Le médecin avait eu le temps d'exercer son métier au profit des maquisards, mais dans des conditions très spéciales. Francis HERIN raconte comment, au camp des COMBETTES, il lui fallut immobiliser un maquisard malade pendant que le médecin lui incisait un abcès à l'amygdale à l'aide d'un morceau de lame de rasoir fixé à l'extrémité d'un petit morceau de bois.

Quant au troisième, combattant courageux, voire même téméraire, meneur d'hommes doué d'une forte personnalité, il se vit confier plus tard la direction d'un groupe puis d'une compagnie de l'A.S. de Bellegarde sous le nom de « lieutenant SARDI » dont on reparlera souvent dans les récits des combats. Cavalier et skieur émérite, coureur automobile, étudiant en médecine. Remarquable entraîneur d'hommes, sous l'autorité duquel de nombreux Bellegardiens ont combattu en 1944. A terminé la guerre comme capitaine dans l'armée américaine (Italian Jedburgh OSS).

Les Russes : début août 43, deux Russes sont capturés dans la montagne par les maquisards. Nicolas RETZNIKOV et Yvan ROGATIVEV sont officier et sous-officier de l'armée rouge faits prisonniers par les Allemands en 41. Evadés d'un camp, ils cherchent à joindre le maquis en Haute-Savoie. Trois mois plus tard, dix autres soldats soviétiques arrivèrent à leur tour. Ils constitueront un groupe particulièrement combatif car ils sont très expérimentés et détestent les Allemands par-dessus tout.



Les Polonais : de la même manière une dizaine de Polonais arriveront au maquis. S'ils détestent eux aussi les Allemands, ils ne supportent pas les Russes qui le leur rendent bien. Il faudra affecter les deux groupes à deux camps différents pour éviter l'affrontement entre eux.

Les Yougoslaves : Témoignage de Ciril CIVIC dit CHINO

« Nous étions 14 Slovènes. Arrivant au maquis en deux groupes, le premier le 17, le second le 23 octobre 1943, nous étions installés dans une petite grange au-dessus du village de Chevru, à proximité de la ville de Yenne. Notre camp était composé de deux Français, quatorze Slovènes et un serbe (RADOVAN). Les deux Français étaient dans le camp à notre arrivée et le Serbe RADOVAN est venu quelques jours après nous. Avant notre départ pour le camp VERDURAZ dans l'Ain, le Serbe RADOVAN qui pouvait être identifié pour un Croate par nos camarades Français, a abandonné le camp en 1943. Notre interprète s'appelait BARRALT ; Le vrai nom de ce dernier n'est pas connu, ni sa provenance. Je suppose qu'il était de l'Alsace ou de la Lorraine, puisqu'il parlait parfaitement allemand. Je serais heureux d'avoir un jour, peut-être de ses nouvelles. »

■ La vie quotidienne :

Le rationnement : Le ravitaillement officiel était limité, aussi a-t-on vu fleurir le marché noir et la débrouillardise. Les gens parcouraient la campagne à la recherche d'œufs, de farine, de beurre, de pommes de terre. Il fallait être bon cycliste. Beaucoup faisaient leur réserve d'œufs en employant pour les conserver le silicate de sodium.

Des abattages clandestins permettaient quelquefois d'améliorer l'ordinaire mais il fallait connaître les bonnes adresses, ne pas être trop difficile, les morceaux étant mal coupés et couverts de terre.

Le paiement se faisait parfois par échange, la monnaie qui avait beaucoup de valeur était le tabac. Bien des locomotives renfermaient dans leur réservoir à eau des petits containers qui permettaient de ramener le tabac suisse.

La pénurie de **savon** amena plusieurs personnes à fabriquer la denrée si rare. Il existait plusieurs recettes mais les matières premières étaient graisse de bœuf et soude caustique.

Le **cuir** était une denrée rare, aussi les semelles des chaussures, surtout féminines, étaient en bois. Cela claquait dur sur les trottoirs.

Café : la ration ne permettait pas de grande dégustation. On avait recours au grillage du lupin, de l'orge pour faire la soudure.

Pain : peu et plus que gris. En pâtisserie, les gâteaux avaient plutôt le goût de sable. Bien souvent on faisait la queue aux boulangeries.

Tabac : étant très rare, les mégots n'encombraient pas les rues. Les fumeurs en faisaient leurs cigarettes et on fumait les mégots des mégots. Certains mêmes cultivaient en cachette des plants de la fameuse herbe. Les produits de substitution étaient l'armoise, quelquefois la paille.

Rutabagas, topinambours étaient les **légumes** de choc.

Retour à la terre : Pour enrichir l'ordinaire, beaucoup de personnes font le retour à la terre et l'on voit beaucoup de monde s'agiter dans d'innombrables jardins. Certains même se lancent dans l'élevage des lapins.

Chauffage : Le rationnement en charbon, soumis comme l'alimentation au régime des « tickets de rationnement », oblige les gens à se tourner vers le bois. Des usines achètent des parties de forêt à exploiter. Des équipes abattent, d'autres débitent. Des particuliers achètent leur bois de chauffage par stère ou mètre cube.

Certains imaginatifs construisent des scies circulaires mobiles et vont de cour en cour transformer les bûches et rondins que l'on réduira bien souvent avec l'aide des copains en morceaux pour les poêles.

Jour « sans » et jour « avec » : Ceci concernait la consommation des boissons alcoolisées. Dans les cafés, il y avait des jours où l'on pouvait servir des boissons alcoolisées (jour avec), d'autres où il était formellement interdit de servir de telles boissons (jour sans).

Lumières : Dès la tombée de la nuit il faut fermer tous les volets aménagés afin que la lumière ne soit pas vue de l'extérieur. Un couvre-feu est instauré après novembre 1942. Un « Ausweis » est délivré aux travailleurs qui circulent pendant cette interdiction.

Transport : La pénurie d'essence amène l'apparition de nouveaux carburants : ainsi apparaissent les gazogènes, moteurs propulsés par le gaz de distillation du bois, et aussi des moteurs alimentés par le gaz acétylène. La présence à Bellegarde de l'usine « Bertolus »,

productrice d'acétylène à partir du carbure de calcium, favorise cette seconde solution.

Vie scolaire : Dès sa mise en place le gouvernement de Vichy, dont la devise est Travail-Famille-Patrie, instaure dans les écoles « la cérémonie de l'envoi des couleurs ».

A Bellegarde, le lundi matin, tous les élèves (école publique, école privée) étaient rassemblés autour du monument aux morts. Cela commençait par le chant « Maréchal nous voilà », lui succédait le « décalogue » (série de 10 règles de bonnes résolutions) puis le drapeau s'élevait au mât, hissé par des élèves méritants. Les couleurs étaient ramenées en fin de semaine.

La vie scolaire fut profondément transformée par la volonté de l'état pétainiste de manipuler l'enfance et la jeunesse. Outre la cérémonie du drapeau, il était rappelé sans cesse le devoir d'obéissance au Maréchal. Même les enfants de maternelle devaient manifester leur attachement au Maréchal présenté comme un bon vieux grand-père protecteur. C'était le culte du chef, adapté à tous les âges. Finalement, la Marseillaise était remplacée par « Maréchal nous voilà », dont les paroles sont d'une rare stupidité, mais en même temps, traduisant bien la volonté d'asservir l'esprit des jeunes et de prôner la culture du chef.

■ Faux-papiers :

Quels papiers fallait-il ?

De 1940 à 1942 : Carte d'identité française et en zone occupée carte d'identité franco-allemande.

De 1943 à 1944 : Carte d'identité française. Pour les hommes de plus de 18 ans : certificats de travail et de recensement.

Qui avait besoin de faux-papiers ?

1940 : Zone occupée : agents français ou alliés venant de Londres, Juifs, Français fichés comme politiquement douteux.

Zone libre : agents français ou alliés venant de Londres.

1941 : les mêmes, plus les résistants et les communistes dans les deux zones.

1942 : les mêmes, plus les Lorrains et Alsaciens en âge d'être mobilisés dans la Wehrmacht.

1943 : les mêmes, plus les réfractaires au S.T.O.

1944 : idem 1943.

Où se procurer de faux-papiers ?

Les mairies (à condition que le maire et le secrétaire de mairie soient résistants).

Les spécialistes de la Résistance et... du Milieu (en payant).

Différents types de faux-papiers :

1. La simple fausse carte d'identité avec nom, prénom, date de naissance, profession et domicile « bidon », souvent n'était pas enregistrée en mairie et ne résistait pas à une enquête un peu poussée.
2. La « fausse vraie » qui reprenait l'état civil de quelqu'un de vivant ou de mort avec parfois le domicile et était enregistrée en mairie.
3. Faux permis de conduire.
4. Faux passeport.

5. Faux extraits de casier judiciaire.
6. Faux Ausweis.
7. Fausse carte de milicien.

Il est évident que les papiers les plus sophistiqués étaient réservés aux agents les plus sûrs de la Résistance.

Nos faussaires ont dû parfois faire des prodiges : c'est ainsi qu'au moment des Glières, 48 heures après que les Allemands aient imposé un Ausweis, les premiers faux étaient distribués. Certains Résistants obtinrent de fausses cartes de miliciens avant que tous les vrais miliciens aient les leurs.

N'oublions pas de donner un coup de chapeau à tous les maires et secrétaires de mairie qui distribuèrent de fausses cartes d'identité et de ravitaillement.



14

Lexique

Armée d'armistice

Les clauses de l'armistice signé par PÉTAÎN stipulaient le partage de la France en deux zones, l'une libre, l'autre occupée. Le gouvernement de Vichy a été autorisé à conserver une armée en zone libre, sous certaines conditions. Elle devait être composée uniquement de volontaires dont l'effectif maximum serait de 100 000 hommes. En fait, elle comportait 60 000 marins, 40 000 aviateurs, 94 200 fantassins. A noter que le maréchal PÉTAÎN restait le chef de 123 000 hommes en Afrique du Nord, 32 000 en Afrique occidentale et 10 000 en Afrique équatoriale.

L'armée d'armistice témoignait de la division de l'opinion. Une partie de ses cadres était notoirement collaborationniste. D'autres nourrissaient l'espoir d'en faire l'armée de la revanche et organisaient son entraînement en vue de combats de guérilla. Certaines de ses initiatives auraient pu être utiles, notamment la récupération systématique, à l'insu des Allemands, des armes abandonnées ou cachées pendant la débâcle, à condition qu'on ait bien voulu les remettre à la résistance. Les tractations qui eurent lieu à ce sujet échouèrent.

Lors de l'invasion de la zone Sud par les Allemands le 11 novembre 1942, l'armée d'armistice resta passive selon les ordres de son chef le général BRIDOUX, en application certainement des consignes de Vichy. Les initiatives d'officiers pétainistes contribuèrent fortement à faire échouer les tentatives de réaction qui se firent jour çà et là. Seule l'unité commandée par le général DE LATTRE DE TASSIGNY fit mouvement et tenta de résister mais fut bloquée avec le concours de la gendarmerie. DE LATTRE fut alors emprisonné et condamné à 10 ans de prison et l'armée d'armistice dissoute à la demande des Allemands. Le gouvernement de Vichy alla même jusqu'à avouer à ceux-ci qu'un service spécial de l'armée d'armistice avait procédé à la récupération clandestine des armes abandonnées en 1940, si bien qu'elles furent définitivement perdues pour la résistance.

A.S. (Armée Secrète)

Unité combattante clandestine qui est l'émanation militaire des M.U.R. Organisée en sizaines et trentaines, elle avait pour rôle de préparer ses membres à intervenir militairement aux côtés des maquis le jour de l'insurrection générale. En attendant, il lui fallait recueillir et cacher des armes, entraîner ses hommes, diffuser la presse clandestine, exécuter certains coups de main, etc. C'est Henri FRENAY, le fondateur et chef du mouvement « Combat » qui eut dès 1940 l'idée de cette appellation et de cette structure qui devint effective à la constitution des M.U.R. en septembre 1942. Le 11 novembre 1942, DE GAULLE nomme le Général DELESTRAINT chef national de l'A.S.

Camp

Désigne la ferme, où la hutte, où la baraque dans laquelle logeaient les maquisards. Par extension a désigné aussi le groupe. Exemple : le camp du *GROS TURC* était une baraque construite dans la forêt au-dessus d'Ochiaz. Le camp *MAXIME* était l'unité combattante commandée par le lieutenant MAXIME.

Chantier de jeunesse

Ont été créés le 30 juillet 1940 pour accueillir les jeunes gens qui devaient en principe effectuer leur service militaire mais en ont été empêchés par la disparition de l'armée française en vertu des clauses de l'armistice. Le problème était posé pour 90 000 à 95 000 jeunes appelés au moment de la débâcle. Le général DE LA PORTE DU THEIL fut chargé de les recevoir et de les structurer dans le cadre d'une organisation non militaire pour satisfaire aux exigences des vainqueurs. Une partie des officiers de l'armée dégagés des cadres seront employés pour encadrer les jeunes des chantiers. Les camps des chantiers de jeunesse seront à moitié camp scout, à moitié camp militaire (sans arme). Camp scout par le style de vie rude axé sur le plein air; camp militaire par le souci de la discipline et de bonne tenue. On voudra « éduquer » la nouvelle jeunesse dans l'esprit de « Travail, Famille, Patrie », nouvelle devise de l'état français, en combattant le « laisser-aller » du passé, cause de la défaite paraît-il.

On affectera les jeunes des chantiers à des tâches dites d'intérêt national : abattage de bois de chauffage, fabrication de charbon de bois, travaux agricoles, etc. Certains des dirigeants des chantiers se flatteront de vouloir être les pionniers d'une nouvelle armée française, forgée ainsi clandestinement à la barbe des Allemands. Illusion d'hommes totalement irréalistes ? Ou bien ambiguïté volontairement entretenue ? Ce qui est sûr, c'est que les jeunes des chantiers ont eu le sentiment d'avoir subi une intense propagande pétainiste et anti-résistance. D'ailleurs en 1943 un assez grand nombre d'entre eux a fui les camps des chantiers, craignant d'être directement transférés en Allemagne au titre du S.T.O.

C.N.R. (Conseil National de la Résistance)

Le C.N.R. a vu le jour le 27 mai 1943. Il avait été précédé par le « Comité général d'études » que Londres avait officialisé le 2 octobre 1942 et qui avait pour but d'étudier les problèmes administratifs et politiques qui se poseraient à la France après la libération. Le C.N.R. fut l'embryon d'une représentation nationale réduite qui devait jouer le rôle de conseil politique du général DE GAULLE.

Le C.N.R. était composé de la façon suivante :

1. Les mouvements de résistance :

Front National représenté par VILLON

Ceux de la Libération représenté par COQUAIN-LENORMAND

Ceux de la résistance représentés par LECOMPTE-BOINET

Libération Nord représenté par LAURENT

L'organisation civile et militaire représentée par HENRI-SIMON

Combat représenté par Claude BOURDET

Franc-tireur représenté par Claudius PETIT

Libération Sud représenté par COPEAU

2. Les organisations syndicales :

C.G.T. représenté par SAILLANT

C.F.T.C. représentée par TESSIER

3. Les partis politiques clandestins :

Socialiste S.F.I.O. représenté par LE TROQUER

Radical représenté par RUCART

Parti communiste représenté par André MERCIER

Démocrates chrétiens représentés par BIDAULT

Alliance démocratique représentée par LANIEL

Fédération républicaine représentée par DEBU-BRIDEL

La constitution du C.N.R., fruit du travail opiniâtre de Jean MOULIN, délégué en France par le général DE GAULLE, a été d'une importance capitale sur deux points : d'une part c'était l'unification de la résistance, d'où une efficacité plus grande, d'autre part c'était aux yeux des Anglais et des Américains, la preuve de l'existence en France occupée d'un consensus politique sur le devenir de la France libérée, et de la reconnaissance par tous les Français résistants de l'autorité du général DE GAULLE. Cela coupait court en particulier aux intrigues qui régnaient en Afrique du Nord et tendaient à marginaliser le général DE GAULLE au profit du général GIRAUD, voire même de l'amiral DARLAN, resté pourtant fidèle à PÉTAIN.

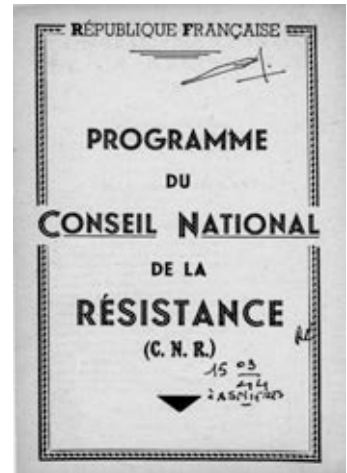
Le programme du CNR :

En pleine occupation, sous la menace constante des polices française et allemande, le CNR se réunit régulièrement pour rédiger un programme intitulé symboliquement « Les jours heureux ».

La première partie, « le programme d'action immédiate » définit l'organisation et les modalités de la future insurrection nationale libératrice.

La seconde partie constitue un véritable projet de gouvernement visant à instaurer, dès la libération, la démocratie économique et sociale la plus large.

Le 15 mars 1944 le programme est adopté et diffusé dans les organisations résistantes, pour exécution.



Collaborateur

Français partisan de la collaboration avec l'Allemagne.

Abréviation populaire : « collabo ».

Le 30 octobre 1940, PÉTAIN a déclaré après son entrevue avec HITLER à Montoire « *J'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration* ». Le 22 juin 1942, LAVAL, président du conseil, déclare : « *Je souhaite la victoire de l'Allemagne* ». La collaboration pouvait être politique, par exemple aider les Allemands à arrêter les juifs et les résistants. Elle pouvait être économique, par exemple faire produire l'agriculture et l'industrie française au profit de l'Allemagne ou envoyer autoritairement les Français travailler dans les usines allemandes (voir S.T.O.). Elle pouvait être militaire, par exemple encourager les Français

à s'engager dans des unités combattantes intégrées à l'armée allemande (voir L.V.F. et Légion tricolore) ou bien, comme l'a fait le général DENZT en Syrie, mettre les aérodromes à la disposition de l'armée allemande pour combattre les Anglais sur le front du Moyen-Orient.

Division Charlemagne

Unité combattante de l'armée allemande composée exclusivement de Français engagés volontaires dans la Waffen SS. Le 22 juillet 1943, le gouvernement français avait publié une loi autorisant les citoyens français à contracter un engagement volontaire dans des formations allemandes (Waffen SS) pour combattre le bolchevisme hors du territoire. Le chef de la milice DARNAND s'y engage. En août à l'ambassade d'Allemagne, le SS sturm Bannführer DARNAND, prête serment à HITLER. La division Charlemagne figurait parmi les dernières unités qui ont défendu Berlin en 1945 jusqu'à la capitulation. Son effectif monta jusqu'à 9 000 hommes. L'historien AMOUROUX indique que l'effectif des Français ayant combattu volontairement sous l'uniforme allemand a été de 40 000 au total dont les 9 000 cités ci-dessus.

F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur)

La structure F.F.I. fut créée le 1^{er} février 1944. Elle rassemblait en principe toutes les forces clandestines : l'A.S., les F.T.P., l'O.R.A., etc. Le général KOENIG en fut le chef depuis Londres. A l'échelon régional c'est Alban VISTEL, responsable des M.U.R., qui devint chef des F.F.I. le 16 juillet 1944. Pour le département de l'Ain, c'est le colonel ROMANS qui prit la tête de l'ensemble des forces armées comprenant : les maquis de l'Ain, l'Armée Secrète, les F.T.P. et l'O.M.A.

F.F.L. (Forces Françaises Libres)

C'était l'ensemble des forces armées qui s'étaient engagées sous le commandement de DE GAULLE à Londres malgré la signature de l'armistice en France. Elles étaient constituées de fantassins français évacués sur l'Angleterre lors de la bataille de Dunkerque, de marins dont les bateaux avaient fui la France lors de l'invasion allemande, de troupes coloniales réparties dans l'ensemble de ce qui était alors l'empire colonial français, de chasseurs alpins évacués de Norvège.

Franc-tireur

Combattant isolé qui ne fait pas partie de l'armée régulière mais à qui une mission a été confiée.

Front National (sans aucun rapport avec le F.N. de Le Pen)

Quatrième des grands mouvements de la résistance, le Front National regroupe lui aussi des hommes d'origines politiques différentes, dont des chrétiens comme BIDAUT. Mais c'est le parti communiste qui est à son origine et qui en est le moteur. Le communiste MARANNE rencontrera Léo HAMON pour créer le Front en avril 1941. La structure du P.C. clandestin lui assure une base de militants actifs. Le Front National sera partisan de l'action directe immédiate (attentats contre les officiers allemands, sabotages, manifestations). Les F.T.P. seront la branche militaire du mouvement.

F.T.P. (Franc-tireur et partisan)

Emanation militaire du Front National comme l'A.S. était celle des M.U.R.

Garde-voies

Devant la croissance continue du nombre des sabotages sur les voies ferrées et les dépôts de locomotives, les Allemands avaient demandé au gouvernement français d'organiser la garde des voies.

Tous les Français adultes étaient donc réquisitionnés tour à tour pour assurer la garde des voies pendant la nuit à raison de deux personnes par kilomètre. Parfois ces gardes étaient armés de fusil de chasse, mais la plupart du temps ils étaient mains nues. D'ailleurs ils n'avaient aucune envie de gêner l'action des résistants. En cas de sabotage, le jeu consistait pour eux à se laisser ligoter, voire à se faire donner quelques coups de poing marquants afin de donner le change et de faire croire à la police ou aux Allemands qu'ils avaient été attaqués et réduits à merci par la force. Comédie peu glorieuse mais nécessaire et toujours efficace.

Gestapo

Pour tous ceux qui ont vécu l'occupation, ce mot évoque ce qu'ils ont connu de pire. Police politique au service d'HITLER, incarnation même du nazisme, la Gestapo a été l'instrument parfait, entre les mains du Führer, d'une politique démentielle. Présente dans tous les rouages de l'état, de l'administration et de l'armée allemande, elle fut le gardien impitoyable de la pérennité du nazisme. Ses moyens : la délation à tous les niveaux, la torture érigée en système avec un raffinement « technique » abominable.

Des Français ont été membres de la Gestapo, ont participé aux interrogatoires, ont organisé la délation parmi les Français en établissant un réseau d'indicateurs, ont mis sur pied des commandos de tueurs chargés d'exécutions sommaires (voir le cas de Marius PINARD page 67). Ces tueurs étaient souvent recrutés parmi les délinquants. Les liens de la Gestapo avec le « milieu » ont été largement prouvés. Le procès de Klaus BARBIE témoigne faiblement du rôle abject joué par la Gestapo.

Légion des combattants

Créée le 31 août 1940 par le maréchal PÉTAINE, elle rassemble tous les anciens combattants de toutes les guerres. En l'absence des partis, syndicats et associations diverses, tous dissout par le régime PÉTAINE, son rôle sera d'être le lien entre le pays et le maréchal PÉTAINE considéré comme le Chef et le Sauveur ; elle sera au service de la « Révolution nationale ».

Traumatisés par le désastre inattendu de 1940 et abusés par la légende du maréchal PÉTAINE, vainqueur de Verdun, la plupart des anciens combattants adhèrent à la légion. Mais, dès la fin de 1941, le charme était rompu. La création du S.O.L. puis l'invasion de la zone libre le 11 novembre 1942 achevèrent d'ouvrir les yeux des légionnaires sur la réalité politique du pétainisme. Dès lors la légion perdait tout son impact de base populaire. Elle essaya de trouver un second souffle en créant le S.O.L.

Légion tricolore

Créée le 28 juin 1942 à l'initiative de LAVAL, chef du gouvernement, sous l'influence de BENOIT-MESCHIN, elle procédait en gros de la même philosophie que la L.V.F. et devait combattre sur le front russe mais n'aurait pas porté d'uniforme allemand. Quelques naïfs, même de haut rang, ont pu croire un instant que ce pourrait être le moyen de reconstituer une armée française malgré les clauses de l'armistice. Ce fut un échec total et la légion tricolore ne réussit jamais à mettre sur pied une unité combattante.

L.V.F. (Légion des Volontaires Français)

Elle fut créée le 7 juillet 1941 avec « *l'assentiment de M. le Maréchal PÉTAIN chef de l'Etat français et l'acquiescement du Führer* » (article du journal « le Cri du Peuple »). Elle a pour mission de combattre sur le front russe sous l'uniforme allemand. Malgré une intense campagne de recrutement, l'opinion française demeure très hostile à cette initiative. Au 1^{er} août 1944, l'effectif des Français de la L.V.F. n'était que de 5 800. Elle fut l'objet d'une sévère lutte d'influence entre les groupes d'extrême droite mais DORIOT, chef du P.P.F., en resta le maître à penser (croisade contre le bolchevisme, défense de la civilisation européenne, etc.).

Mandat d'internement administratif

Véritable « lettre de cachet », en dehors de toute procédure juridique, de toute garantie, ce mandat établi par l'autorité civile (Préfet, Sous-préfet) permettait au pouvoir pétainiste de faire arrêter quiconque jugé opposé au régime, ou de le maintenir en prison après accomplissement de la peine légalement infligée. Après l'invasion, le 11 novembre 1942, de la zone libre, les Allemands ont puisé dans les prisons françaises ainsi garnies pour alimenter leurs camps de déportation.

Maquis

Lieu peu accessible des montagnes de Corse à cause d'une épaisse végétation arbustive épineuse. Les bandits d'honneur corses s'y réfugiaient pour échapper à la police,

Par analogie, le mot a désigné les lieux où les réfractaires au S.T.O. se sont cachés puis ont organisé des groupes armés,

Par extension, le mot maquis a fini par désigner non seulement le lieu mais aussi le groupe,

FRENAY, fondateur et chef du mouvement « Combat », raconte avoir entendu ce mot pour la première fois dans la bouche de Michel BRAULT au cours d'une réunion de dirigeants dans la région lyonnaise à laquelle assistaient Claude BOURDET et DE BENOUVILLE.

Maquisard

Celui qui a pris le maquis pour échapper au S.T.O. ou bien pour échapper à la police ou à la Gestapo et qui appartient à un groupe organisé en vue de combattre par la guérilla.

Milice

La création de la milice fut demandée par les Allemands et patronnée par PÉTAIN qui annonce lui-même sa création le 15 janvier 1943. Il l'engage, aux côtés de la police, dans une action « *qui ne saurait être que de répression* ». Il dit encore : « *Les S.O.L. doivent être à l'avant-garde du maintien de l'ordre... C'est pourquoi, sous les ordres de leur chef national DARNAND, ils dépendront désormais du chef du gouvernement sous la forme de la milice nationale* ». Fin 1943, les effectifs officiels étaient de 29 000. En fait 10 000 à 12 000 devinrent réellement opérationnels. Entourée de la défiance, voire de la réprobation générale, la milice s'engagea à fond dans la lutte contre la résistance et contre les communistes. Ses adhérents étaient politiquement très motivés et trouvèrent leur unité autour des thèmes habituels de l'extrême droite (lutte contre les communistes, les juifs, les francs-maçons, etc.) La détermination dont ils faisaient preuve, la cruauté de certaines de leurs représailles, ont créé une situation de véritable et impitoyable guerre civile. Finalement, DARNAND, chef de la milice, prêterait serment à HITLER sous l'uniforme des Waffen SS.

M.O.I. (Main d'Œuvre Immigrée)

Cette organisation née après la guerre de 14-18 regroupait les travailleurs immigrés en France dans un cadre syndical à tendance communiste. En 1930 les travailleurs immigrés en France étaient au nombre de 3 500 000. Dès l'avènement d'HITLER et de MUSSOLINI, la proportion des émigrés politiques antifascistes crût rapidement au sein de la M.O.I. Après l'invasion allemande, la M.O.I. se donna une structure clandestine dirigée à l'échelon national par KAMINSKI (JACQUES) et Arthur LONDON (GÉRARD). En 1942, la déléguée pour la zone Sud était une italienne Teresa NOCCE (ESTELLA). Un grand nombre de combattants espagnols et de membres des brigades internationales en Espagne constituèrent en 1940 l'encadrement de la M.O.I. ce qui contribua à lui donner une grande efficacité dans la clandestinité.

Mouvements

Groupe de personnes à effectif important, qui adhèrent à une certaine idée de la résistance, de son rôle et qui accomplissent toutes les tâches qu'implique la préparation de la libération. Exemple: le mouvement « Combat », le mouvement « Libération », le mouvement « Franc-tireur ». Les mouvements se distinguent des partis politiques par le fait qu'ils ont un recrutement plus large car ils ne sont pas porteurs d'une idéologie. Il faut dire cependant que chaque mouvement avait une personnalité propre résultant des options de ses créateurs et de la nature sociologique de son recrutement.

Le mouvement « **Combat** », créé par Henri FRENAY, recrutait plutôt parmi les officiers démobilisés ou évadés, les professions libérales, les fonctionnaires, les intellectuels. L'éventail politique de ses membres est vaste puisqu'il va du P.S.F. de DELAROCHE et l'Action Française à certains socialistes. L'orientation générale reste cependant plutôt de « droite » (ce mot étant employé dans un sens très large et non péjoratif). Au début « Combat » était très réticent à l'égard de DE GAULLE. FRENAY a cru pendant un temps qu'il pouvait trouver une certaine complicité chez les cadres de Vichy et rencontrera à plusieurs reprises le ministre de l'intérieur de Vichy, PUCHEU. Ce fut un échec de même que ses contacts avec l'armée d'armistice qui refusa de lui livrer les armes abandonnées pendant la débâcle et camouflées par elle. Ce n'est qu'après son entrevue à Londres avec DE GAULLE en septembre 1942 que FRENAY se rallie aux F.F.L. « Combat » était bien structuré. Il n'était pas partisan de l'action immédiate et souhaitait que l'A.S. restât dans l'ombre jusqu'au débarquement.



Le mouvement « **Libération** » créé par Emmanuel D'ASTIER DE LA VIGERIE recrute plus volontiers dans les milieux populaires et met l'accent sur l'aspect antifasciste de la lutte. D'ASTIER avait rencontré Daniel MAYER du P.S. et Léon JOUHAUX de la C.G.T. et avait obtenu d'eux que leurs adhérents s'intègrent au mouvement en tant que résistants. D'autre part il était hostile à ce que des communistes figurent à la tête du mouvement comme dirigeants. L'idée de base était la préparation d'un soulèvement populaire lors du débarquement. L'action immédiate devait comporter la propagande contre le prestige de PÉTAÏN, l'intimidation des collaborateurs, l'action militaire directe. « Libération » a accepté très tôt de considérer DE GAULLE comme le chef de la France Libre (voir mission MORANDAT page 26). Structuré de façon moins précise que « Combat », « Libération » demandait à ses membres de militer tous azimuts, toujours en prise directe sur l'événement. « Libération » sera très critique à l'égard de « Combat » au sujet de la rencontre FRENAY-PUCHEU.



Le mouvement « **Franc-tireur** », moins développé que les deux autres, fut créé à Lyon en 1940 et c'est Jean-Pierre LÉVY qui en prit rapidement la tête. On y trouve au départ des radicaux, des militants de « Jeune République », des chrétiens de gauche, des militants laïques comme A. BAYET et BLOCH, des socialistes. Deux communistes figurent parmi les dirigeants. La diversité des options, des dirigeants, fait que plus que tout autre, « Franc-tireur » se veut indépendant. Etant moins important que les deux autres, il jouera les bons offices lors de la mission d'unification de Jean MOULIN.



Sur le terrain l'entente entre les militants des différents mouvements se réalise assez facilement et l'évolution progressive des esprits vers l'unification est réelle. Dans la plupart des cas la distribution des journaux clandestins est faite indifféremment par les uns et les autres. Lorsque Jean MOULIN sera délégué par DE GAULLE pour entreprendre l'unification de la résistance, c'est au niveau des dirigeants qu'il rencontrera quelques difficultés (voir lexique: M.U.R.).

M.U.R. (Mouvements Unis de Résistance)

La résistance a commencé sous la forme de « mouvements » indépendants les uns des autres. Par exemple, le mouvement « Combat » dirigé par FRENAY, le mouvement « Libération » dirigé par D'ASTIER DE LA VIGERIE et le mouvement « Franc-tireur » dirigé par J-P. LÉVY. Ce fut le rôle de Jean MOULIN, envoyé par le général DE GAULLE, de convaincre les dirigeants des trois mouvements principaux de fusionner pour constituer les M.U.R. Cela se fit le 26 janvier 1943 à l'échelon national et en mars 1943 à l'échelon départemental.

Nom de guerre

Compte tenu des risques encourus, les membres de la résistance adoptaient un faux nom qui était le seul en usage, théoriquement, dans les rapports à l'intérieur de l'organisation. Cet anonymat constituait donc une sécurité. Ainsi, notre président départemental des Mouvements Unis de Résistance s'appelait GREUZARD mais avait adopté comme nom de guerre DUPLEIX, FENESTRAZ, chef du secteur C4, se faisait appeler GALIN et le colonel ROMANS, chef des maquis de l'Ain, se nommait en réalité PETIT.

Partisan

Nom générique de tout combattant n'appartenant pas à l'armée régulière et pratiquant la guérilla sur les arrières de l'armée ennemie. En Europe de l'Est et centrale: partisan. En Amérique centrale et du Sud: guérillero. En France: maquisard.

Les maquisards n'étaient pas considérés par les Allemands comme des soldats réguliers ; en conséquence, en cas de capture, ils n'étaient jamais faits prisonniers, mais toujours abattus, fusillés, voire torturés à mort.

Pétainiste

Partisan du régime de PÉTAINE. Synonyme de collaborateur.

P.P.F. et R.N.P. (Parti Populaire Français et Rassemblement National Populaire)

Jacques DORIOT pour le premier et Marcel DEAT pour le second, étaient les leaders de ces deux partis d'extrême droite que le contexte politique pétainiste a poussés sur le devant

de la scène. Le P.P.F. plus particulièrement grâce à la forte personnalité de DORIOT, jouera un rôle important. Ses attaches avec la milice et la L.V.F. étaient étroites. Prônant un national-socialisme (nazisme) imité de l'Allemagne, il restera suspect aux yeux de la population dans son ensemble, il sera l'auteur de véritables règlements de comptes politiques comme l'assassinat de l'ancien ministre Marx DORMOY ou celui de Marius PINARD à Bellegarde. On sait que son financement, outre certaines banques et groupes industriels, fut assuré par le fascisme italien sous le couvert du comte CIANO, gendre de MUSSOLINI.

Rationnement

Dès juillet 1940, la carte d'alimentation fut instituée dans l'Ain. Très vite le rationnement porta sur tous les produits et denrées, depuis la nourriture jusqu'aux matériaux en passant par l'habillement. Le manque de main-d'œuvre d'abord, puis les exigences énormes du gouvernement allemand, se conjuguèrent pour raréfier tous les produits imaginables. Une carte individuelle permettait de recevoir chaque mois en mairie les tickets autorisant l'achat de toute denrée en quantités strictement limitées, variables selon la catégorie du consommateur (cultivateur, travailleur de force, jeunes, enfants, vieillards). Outre la faiblesse insigne des rations, la qualité des produits était devenue détestable. Le pain d'aujourd'hui est un gâteau comparé au pain de l'époque. Les Français ont eu faim et froid. Naturellement des circuits parallèles ont pu se créer permettant aux gens les plus riches d'acheter au prix fort. Cela s'appelait le « marché noir ». Les Français habitant les grandes zones urbaines, ayant de faibles revenus et dépourvus de relations avec les milieux ruraux ont réellement subi de sévères privations.



Cette situation a posé de graves problèmes aux résistants chargés de ravitailler les maquis (qui étaient naturellement dépourvus de cartes d'alimentation). Les cultivateurs des zones maquisardes ont pu dans ce domaine rendre de grands services au début. Mais lorsque les maquis sont devenus d'importantes troupes armées, il a fallu prendre le problème autrement. On a assisté alors à des coups de main du maquis ou des groupes francs de l'A.S. dans les mairies pour subtiliser les tickets d'alimentation, dans les dépôts des chantiers de jeunesse pour s'approprier vivres et vêtements, chez certains gros commerçants choisis souvent parce que réputés collaborateurs, etc. Cela n'a tout de même pas suffi pour éviter aux maquisards de souffrir gravement de la faim et du froid pendant l'hiver 43-44.

Réfractaire

Celui qui refusait de partir en Allemagne au titre du S.T.O. et qui se cachait, mais sans nécessairement vouloir combattre.

Réseaux

Groupe de personnes organisé en filière secrète pour accomplir certaines missions précises. On emploie ce mot le plus souvent pour les réseaux de renseignement, d'espionnage. Les réseaux ne comportent pas des effectifs importants. Ne pas confondre réseau et mouvement.

Résistant

Personne engagée dans la lutte clandestine contre l'occupation allemande et la collaboration pratiquée par le gouvernement de Vichy. Ce mot, souvent employé indifféremment avec celui de maquisard recouvre deux réalités. Exemples :

René GREUSARD, chef civil de la résistance, qui n'a jamais pris les armes est un résistant.

Henri ROMANS PETIT, chef des combattants (maquis puis A.S.) est un maquisard.

Certains ont été résistants puis maquisards.

S.O.L. (Service d'Ordre Légionnaire)

Groupement créé le 4 février 1942, issu de la légion des combattants et qui en rassemble les éléments les plus virulents. Sous la direction de DARNAND, le S.O.L. deviendra une organisation fascisante chargée de mission de maintien de l'ordre. Il sera l'antichambre de la milice qui remplacera le S.O.L. en 1943.

L'uniforme des S.O.L. est le suivant : béret des chasseurs, chemise kaki, cravate noire.

Son chant, intitulé « chant des cohortes » deviendra celui de la milice. En voici un extrait :

« Pour les hommes de notre défaite

Il n'est pas d'assez dur châtiment

Nous voulons qu'on nous livre les têtes

Nous voulons le poteau infamant.

S.O.L., faisons la France pure.

Bolcheviks, francs-maçons ennemis,

Israël ignoble pourriture,

Écœurée la France vous vomit. »

S.S.

Corps d'élite de l'armée allemande, troupes d'assaut, d'un dévouement aveugle, chargé des missions de confiance et de basse besogne.

S.T.O. (Service du Travail Obligatoire)

Dès 1940 le besoin de travailleurs et de spécialistes était fortement ressenti par l'Allemagne dont le potentiel humain était pratiquement entièrement sous les armes. Etant donné le chômage et les hauts salaires proposés, de nombreux Français furent volontaires pour travailler dans l'industrie allemande.

En 1942, les échecs subis par l'armée allemande en Russie (échecs concrétisés par d'énormes pertes humaines et en matériel) aggravent considérablement le problème de la production industrielle du Reich. Au printemps 1942, le volontariat avait tout de même conduit 800 000 Français en Allemagne : 170 000 dans les services de la Wehrmacht,

275 000 dans la construction des fortifications, 400 000 dans les usines d'armement. Fin 1942, 950 000 prisonniers de guerre français travaillaient dans l'industrie et l'agriculture allemandes. Mais cela demeurait insuffisant. C'est pourquoi le gouvernement LAVAL, pour répondre à la demande allemande, entreprend de stimuler le volontariat en lançant l'opération dite de la « relève ». Une campagne massive de publicité tente de persuader les Français d'aller travailler en Allemagne afin de permettre le retour anticipé des prisonniers de guerre. En réalité on saura plus tard que, pour 12 travailleurs volontaires partis, un seul prisonnier a pu rentrer. Nouvel échec et nouvelle mesure de LAVAL par la loi du 4 septembre 1942 : le gouvernement s'arroge le droit d'affecter à tous travaux jugés utiles les hommes de 18 à 50 ans et les femmes célibataires de 21 à 35 ans. Mais déjà, pour suppléer à la mauvaise volonté générale, les Allemands pratiquaient couramment le système des rafles dans la rue, à la sortie des cinémas, dans les cafés.

Sur le moment cette loi d'exception put passer inaperçue. Cependant elle servit de base à la loi du 16 février 1943 qui, en mesure d'application, instaurait un service du travail obligatoire en Allemagne de deux ans pour les classes nées en 1920, 1921 et 1922.

Vichyssois

Partisan du régime de PÉTAIN dont le gouvernement était installé à Vichy et non pas à Paris.

Waffen S.S.

Troupe S.S. organisée en unités militaires combattantes aux côtés de la Wehrmacht, engagée dans les combats les plus durs.

Wehrmacht

Armée de terre régulière.

Le langage populaire et l'armée allemande

« **Boche** » : on sait que cette façon de désigner les soldats allemands était très usitée pendant la guerre de 1914-1918. Elle le fut beaucoup moins pendant la guerre de 39-45. Les Allemands considéraient ce nom comme très péjoratif.

« **Chleuhs** » : du nom d'une tribu qui résista très vigoureusement à la colonisation française en Afrique du Nord. Très couramment employé par les maquisards.

« **Doryphore** » : insecte qui se répandit à cette époque de façon massive dans tout le pays (manque d'insecticide) et qui détruisait les plants de pommes de terre. Mot employé surtout par la population civile à l'égard des soldats allemands qui envahirent tout le pays et raflaient toute la production française.

« **Vert de gris** » : à cause de la couleur de leur uniforme.

« **Les frisés, les frisous, les fridolins** » : déformation probable de Fritz, prénom allemand.

15

Le prix de la liberté

Le film⁽¹⁾ réalisé à l'échelon départemental sur les maquis et la résistance porte ce titre « Le prix de la liberté ». Nous nous permettrons de le reprendre car il convient parfaitement au chapitre qui s'ouvre ici.

Nous avons essayé d'établir le bilan des pertes en vies humaines. Nous nous sommes limités dans le temps à la période de l'occupation et de la fin de la guerre, c'est-à-dire de fin 1940 à 1945. Nous nous sommes également limités dans l'espace au secteur Cristal 4 légèrement agrandi au plateau de la Semine qui domine Bellegarde depuis la rive gauche du Rhône. Cela concerne donc les communes suivantes : Bellegarde, Belleydoux, Billiat, Clarafond, Chanay, Champfromier, Châtillon-en-Michaille, Chêne-en-Semine, Chézery, Collonges, Confort, Eloise, Franc lens, Génissiat-Injoux, Giron, Lancrans, Léaz, Montanges, Plagne, St-Germain-de-Joux, St-Germain-sur-Rhône, Vanzy, Villes.

Nous avons tenu compte de tous les cas de décès : maquisards originaires ou non de la région, morts au combat ou capturés ou fusillés, civils abattus, résistants ou civils morts en déportation. A nos yeux ils méritent tous d'être cités car ils ont tous été victimes d'une situation tragique et cruelle que nous n'avions pas souhaitée mais qu'il a bien fallu affronter.

Les recherches nécessaires à l'établissement de ce bilan n'ont pas été faciles. Nous avons pour cela consulté les états-civils, les listes des monuments aux morts et la liste parue dans le numéro spécial du « Réveil Patriotique » de 1945 et la liste établie par l'association « Mémorial du monument des déportés de Nantua ».

Malgré le soin que nous y avons apporté, il se peut que des erreurs ou des oublis se soient produits. Nous espérons qu'on voudra bien nous en excuser. Que soient remerciés Mesdames et Messieurs les Maires des communes concernées pour leur aide précieuse dans les recherches à l'état-civil.

Pour le secteur C4, le prix de la liberté en vies humaines a été extrêmement lourd : 280 morts. La liste qui suit en témoigne. Elle permettra une prise de conscience de chacun, car elle concrétise l'importance et l'âpreté des combats qui se sont déroulés chez nous. Elle permettra aussi, nous l'espérons, de faire sortir de l'oubli l'action de la résistance de notre secteur.

(1) **Le prix de la liberté** : film documentaire de Dominique Cauquy, Conseil général de l'Ain, 1983.

Liste des victimes

Nom, prénom, âge	Circonstance	Date	Lieu du décès	Domicile
Adam Jean	—	—	—	—
Allegi Charles	Combat	—	Front des Alpes	Bellegarde
Abdellah	Fusillé	12.02.44	—	Génissiat
Bambozzi Bruno (21 ans)	Combat	13.07.44	Combe Ramboz	Bellegarde
Barbier Maxime	Fusillé	16.07.44	Lancrans	Lancrans
Ballet René	—	2.08.44	Echallon	—
Berthet Eugène	Déporté	11.02.44	Chanay	Chanay
Beni Jean (18 ans)	Combat	30.07.44	Epagny	Bellegarde
Benoit Jean (20 ans)	Combat	13.07.44	Combe Ramboz	Bellegarde
Benzouad Mohamed	Fusillé	12.02.44	—	Génissiat
Ben Mohamed Abdallah	Combat	1.09.44	St André d'Huiriat	—
Ben Mouloud	Fusillé	12.02.44	Génissiat	Génissiat
Ben Saïdi Ali	Fusillé	12.02.44	Génissiat	Génissiat
Blanc André	Fusillé	30.07.44	Seyssel	Vouvray
Blazi Jean-Pierre (29 ans)	Fusillé	13.07.44	Poizat	Bellegarde
Bornard Roland	Déporté	11.02.44	Chanay	—
Bolomey Roger	Déporté	14.02.45	—	St-Germain
Bourret Elie (38 ans)	Fusillé	13.07.44	Poizat	Bellegarde
Bouvrat Lucien (17 ans)	Combat	13.07.44	Combe Ramboz	Bellegarde
Bouvrier Joseph	Fusillé	12.07.44	Charix	Charix
Bovagne François	Combat	8.03.44	Les Lades	Seyssel
Bos Henri	—	—	—	—
Bozonnet Clovis	Déporté	11.02.44	Chanay	—
Blanc Laurent	Combat	—	St-Cergues	—
Burret Paul	Combat	15.07.44	Echallon	—
Besson Paul	Combat	10.04.44	Echallon	—
Buet	Combat	12.07.44	Les Neyrolles	—
Bombardier Jean-Marie	Combat	8.04.44	Montanges	Ardenne
Burnard Louis	Combat	13.07.44	Le Thumet	—
Bouvier Adolphe	Déporté	—	Collonges	—
Borget Félix	Combat	17.08.44	Fort-l'Ecluse	Chêne
Beclere François	Capturé puis disparu	juil. 44	—	Châtillon
Brique Victor	Fusillé	12.06.44	Dagneux	Serrouville
Buillard Paul	Fusillé	10.04.44	St-Germain	—
Chappelut	Combat	—	—	Châtillon
Chollier Raymond	Combat	13.07.44	Poizat	—
Compiani André (22 ans)	Fusillé	17.07.44	Seyssel	Vouvray
Cortinovis Jérémie	Déporté	11.02.44	Chanay	—
Cosson Edouard (46 ans)	Tué en mission	14.06.44	Rue Charcot	Bellegarde
Chatenoud Robert	Déporté	45	Nantua	Bellegarde
Cinna Charles	Déporté	—	—	Bellegarde
Curtelin Robert	Combat	16.07.44	Credo	Bellegarde
Chappaz Louis	Fusillé	8.04.44	—	Bellegarde
Casse Daniel	—	2.08.44	Echallon	—
Casali Lido	—	8.03.44	Les Lades	—
Cadet Charles	Déporté	—	—	—
Chagnard Fortuné (26 ans)	Fusillé	9.06.44	—	—
Chappaz Marcel (19 ans)	Combat	8.06.44	Vanchy	Bellegarde
Charent Joseph	Déporté	6.09.44	Mauthausen	Bellegarde
Cerutti Charles	—	12.09.44	Eloise	—
Colin Maurice	—	16.06.44	Rue Charcot	—
Chatenoud Claudius	—	24.01.44	Les Neyrolles	Bellegarde
Charmau Jean	—	16.06.44	La Maladière	St-Claude
Chartier Louis	—	8.06.44	Vanchy	Viry (Jura)
Charruau (23 ans)	Combat	14.06.44	Crédo	Ambérieu
David Georges (45 ans)	Combat	14.07.44	Poizat	Bellegarde
Deconfin Louis	—	8.03.44	Les Lades	—
Deconfin Georges	—	16.08.44	Chevrier	Eloise
Dupraz Joseph	Combat	14.06.44	—	Eloise
Delostal Marcel	Combat	14.07.44	St-Germain	—
Durand Albert	Combat	14.06.44	—	—
Ducenti Louis (56 ans)	—	—	Dagneux	Bellegarde
Ducet Jules	Déporté	21.04.44	Bellegarde	Bellegarde
Dassin Fernand	Fusillé	28.04.44	Confort	—
Dassin François	—	—	—	—
Dassin Jean	—	—	—	—
Durafour Victor	Combat	1.04.44	Echallon	—
Ducet Joseph	Combat	8.03.44	Les Lades	—
Devanssay Paul	Combat	8.04.44	Montanges	Epemay
Donazzola Henri (22 ans)	Combat	14.06.44	Champfromier	Bellegarde
Dujoux Jules (46 ans)	Combat	14.06.44	Les Gorges	Bellegarde
Dunoyer Clément	Déporté	—	Neuengamme	Bellegarde
Assassiné par injection				

Nom, prénom, âge	Circonstance	Date	Lieu du décès	Domicile
Dunoyer Jean-Paul	Déporté	16.01.45	Hambourg	Bellegarde
Durand Maurice	Combat	—	Col de Richemond	Seyssel
Dumery Marcel	Combat	14.07.44	Champfromier	—
Duvert Henri (20 ans)	Fusillé	11.07.44	Châtillon	Châtillon
D'Eglinnocenti	Disparu	Juil. 44	—	Châtillon
Durrafour Edmond	Combat	1.09.44	Morbier	Chézery
Ecuyer Denis	Combat	12.06.44	Credo	Bellegarde
Ecuyer Ulysse	Déporté	5.08.44	Mauthausen	Bellegarde
Fauraz Roger (57 ans)	Combat	—	Les Lades	—
Freydoz Victor	Déporté	—	Gusen	Bellegarde
Frankfort	assassiné gestapo	—	Bellegarde	Seyssel
Favre Clément	Déporté de Nantua	11.04.45	Buchenwald	Vouvray
Finaud	—	14.06.44	Credo	Oyonnax
Favre Xavier	Déporté	3.11.44	Hersbruck	Léaz
Franchi Jean	Combat	17.06.44	Léaz	Bourg
Franchi Martin	Combat	17.06.44	Léaz	Bourg
Favre Arsène	Combat	8.04.44	Montanges	Gd Abergement
Fertoret Gaston	Déporté	—	Mauthausen	Léaz
Favre Emile	—	12.07.44	Trébillet	Châtillon
Girod Robert (23 ans)	—	12.07.44	—	—
Grossiord Jean	Fusillé	19.03.44	Confort	—
Gudin Maurice (19 ans)	Fusillé	30.07.44	Seyssel	Ochiaz
Gueritch Michel	Combat	8.05.44	La Dorche	Billiat
Guichardan (57 ans)	Combat	11.07.44	Châtillon	Châtillon
Guinard Pierre (20 ans)	Combat	16.08.44	Chevrier	Bellegarde
Guillemaud Jean	Combat	12.06.44	Credo	St-Claude
Gerbe François	Combat	1.04.44	Echallon	—
Giganot René	Fusillé	10.04.44	St-Germain	—
Girod Simon	Fusillé	10.04.44	St-Germain	—
Gros Roger	Combat	8.03.44	Les Lades	St-Germain-sur-Rhône
Grandclément Marcel	Déporté	7.01.45	Dora	—
Grospeilier Elie	—	14.07.44	Belleydoux	—
Genou Aimé	—	31.05.44	—	—
Guichard André	Combat	16.06.44	Credo	Lons-le-Saunier
Gonthier Antoine	Fusillé	13.07.44	Poizat	Bellegarde
Godet Emile	—	—	—	—
Giorgio Raymond	Déporté	21.03.45	Neuengamme	Bellegarde
Grenard Louis	Déporté	19.04.44	Buchenwald	—
Godet René	—	—	—	—
Gally	Déporté	—	—	Léaz
Gindre Marcel	Déporté	—	—	Collonges
Giotto	Mort au STO	—	—	Collonges
Gervasoni Alfred	Fusillé	—	—	Génissiat
Gesiot Angelo	Déporté	—	Linz	Génissiat
Giner-Marti Angel	Déporté	3.04.45	Linz	Génissiat
Gallet Marcel	Combat	13.07.44	Thumet	Bellegarde
Girel Robert	Combat	—	Col de Richemond	Seyssel (Savoie)
Gonod Blanche	Déportée	—	—	—
Hugues née Martin	Tuée	16.06.44	—	—
Hottlet Louis (17 ans)	Torturé fusillé	9.04.44	Champfromier	Bellegarde
Herscu Jacques	Fusillé	11.08.44	St-Germain	—
Hugues Robert	—	—	Alpes	—
Hryzkowski Pierre	Combat	30.06.44	Credo	La Balme
Hadji Salah	Fusillé	12.02.44	Génissiat	Cerdon
Jacob René	Combat	31.08.44	—	Génissiat
Jeanet Marcel	Combat	19.05.44	Sulignat	Injoux
Julien Joseph (17 ans)	Combat	12.07.44	Châtillon	Bellegarde
Jacquard Emile	Combat	12.07.44	—	Châtillon
Jacob André	Déporté	11.02.44	Mauthausen	Chanay
Jacquiod André	—	16.08.44	—	—
Julliard Jules	Assassiné	22.07.41	—	—
Julliard Louis	Combat	16.06.44	Credo	Dijon
Joukowitzki Jurgo	Déporté	12.03.44	Auschwitz	Bellegarde
Joukowitzki David	Déporté	12.03.44	Auschwitz	Bellegarde
Joukowitzki Raymond (15 ans)	Déporté	12.03.44	Auschwitz	Bellegarde
Joukowitzki Solange (12 ans)	Déportée	12.03.44	Auschwitz	Bellegarde
Jollivet Jean	Combat	8.04.44	Montanges	Calvados
Jost André	Combat	8.04.44	Montanges	Moselle
Jallud Etienne	Déporté	3.04.45	Melk	—
Joly	Combat	20.07.44	Chézery	Ambérieu
Kalifa Ben Mohamed	Fusillé	12.02.44	Génissiat	Génissiat

Nom, prénom, âge	Circonstance	Date	Lieu du décès	Domicile
Khirouni Mohamed	Fusillé	12.02.44	—	Génissiat
Lanel Raymond (24 ans)	Fusillé	12.06.44	Trébillet	St-Germain
Lecomte Robert	—	8.03.44	Les Lades	—
Lenoir Emile	Déporté	23.01.45	Buchenwald	Bellegarde
Laperrière Jules	—	8.06.44	Bellegarde	Corbonod
Letienne Pierre	Combat	8.04.44	Montanges	Arras (Pas-de-Calais)
Lahu Roger	Combat	17.06.44	Léaz	Oyonnax
Large Jean	Combat	17.06.44	Léaz	Oyonnax
Laurand Lucien	Combat	17.06.44	Léaz	Cize Bolozon
Lecordier Roger	Combat	17.06.44	Léaz	Villedieu (Manche)
Loureaux Georges	Déporté	15.06.44	Mauthausen	—
Marcellot Lucien (53 ans)	Mort torturé	11.07.44	Gex	Collonges
Marquet Gabriel	Combat	—	Menthieres	Confort
Marquet André	Combat	16.07.44	Menthieres	Confort
Marinet Marius	Déporté	31.03.44	Struthof	Bellegarde
Masson John	Déporté	03.45	Dachau	Thoiry
Mathieu Odette née Lamel	Fusillée	12.07.44	Trébillet	St-Germain
Mathieu Maurice (21 ans)	Fusillé	19.08.44	Trébillet	—
Mauzac Henri	Déporté	7.03.45	Gusen	Bellegarde
Medy Marius	Combat	—	Lyon	Bellegarde
Mieusset Marcel	Combat	13.07.44	—	—
Michaud Auguste	Torturé fusillé	12.07.44	Beyriat	Beyriat
Moine André	Combat	16.07.44	Menthieres	—
Monval Charles (34 ans)	Combat	12.07.44	Neyrolles	Bellegarde
Moureaux Roger (24 ans)	Combat	8.04.44	Montanges	Bellegarde
Monneret Arthur	Déporté	11.02.44	Génissiat	Chanay
Maison Robert	Fusillé (Montanges)	10.04.44	St-Germain	—
Mathieu François	Fusillé	5.07.44	Nantua	—
Mure Robert	Fusillé	14.07.44	St-Germain	—
Monet Maurice	—	04.45	—	—
Marquet François	Fusillé	17.06.44	Confort	—
Musso César	Combat	16.06.44	Bellegarde	—
Moureaux Henri	—	24.10.42	—	Bellegarde
Mazas Jean	Déporté	23.08.44	Mauthausen	Bellegarde
Mohamed Ben Ahmed	Fusillé	8.03.44	Les Lades	—
Mora André	Combat	15.07.44	Echallon	—
Massacrier Raymond	Combat	8.03.44	Echallon	—
Menegaud François	Déporté	—	—	Bellegarde
Mereaud André	Combat	17.06.44	Léaz	Chatillon-sur- Chalaronne
Miric Mirco	Fusillé	12.02.44	Génissiat	—
Monod Denis	Déporté	—	—	—
Monod Emile	Abattu	Juin 44	Eloise	Chêne
Marty Emile	Déporté	8.05.45	Buchenwald	Chêne
Neyroud Johannès	Fusillé	17.06.44	Confort	—
Ninet Gaston	Combat	1.09.44	Eloise	—
Page André	Déporté	—	Mauthausen	—
Parriel Jean	Fusillé	8.08.44	St-Germain	—
Perrier Georges	Combat	16.08.44	Eloise	—
Perrier Louis	Assassiné	14.06.44	Eloise	—
Perrin Marthe (45 ans)	Martyrisée gestapo	8.07.44	Annemasse	Bellegarde
Perrin René	Combat	30.07.44	Epagny	Bellegarde
Perazzi François-Henri	Fusillé	12.07.44	Châtillon	Châtillon
Petit Léon	Combat	8.03.44	Les Lades	—
Philippe	assassiné gestapo	—	—	—
Pillard Georges (23 ans)	Combat	13.07.44	C. Ramboz	Bellegarde
Pinard Marius	Tué gestapo	9.04.44	Bellegarde	Bellegarde
Pinchon Léon	Combat	12.07.44	Richemond	—
Pidoux Eugène	Fusillé	12.07.44	Trébillet	St-Germain
Pochet André (17 ans)	Combat	20.08.44	Collonges	—
Pochet Henri	Combat	16.07.44	Menthieres	Confort
Pochet Robert	Combat	—	—	—
Polloni Philippe (40 ans)	Combat	13.07.44	Poizat	Bellegarde
Portier Léon	Combat	8.06.44	La Dorche	Génissiat
Proudhon	Combat	9.07.44	—	—
Pellin César	—	19.07.44	Echallon	—
Pivard Claude	—	19.07.44	Echallon	—
Perreard Joseph	Déporté	31.04.45	Nordhausen	—
Prost Laurent	Combat	1.09.44	Morbier	Chézery

Nom, prénom, âge	Circonstance	Date	Lieu du décès	Domicile
Pillard Jean	Fusillé	13.07.44	Le Poizat	Bellegarde
Poggiali René	Déporté	—	Génissiat dès retour	Génissiat
Poncet André	Combat	18.06.44	Maladière	La Pesse
Poncet Bernard	Fusillé	10.04.44	Belleydoux	—
Poncet Georges	Déporté	30.12.44	Dora	Belleydoux
Poncet-Montange André	Déporté	6.02.45	Dora	Belleydoux
Prodon Adélie épouse Perrier	—	14.06.44	—	—
Perronet Albert	Déporté	11.02.44	—	Chanay
Paro Louis	Déporté	—	—	Bellegarde
Reverchon Alexandre (26 ans)	Combat	21.08.44	—	—
Revillard Emile	Combat	13.07.44	—	—
Roux Joseph (32 ans)	Combat	8.06.44	Tunnel Credo	Bellegarde
Ruffieux Hubert (16 ans)	Combat	17.06.44	Marchon	Bellegarde
Ramos Miguel	Combat	1.09.44	St André d'Huiariat	Génissiat
Rey Louis	Combat	16.08.44	Valleiry	Eloise
Reydellet Gabriel	—	—	—	—
Raisin Eugénie	Abattue	12.06.44	Longeray	Léaz
Ramaz Georges	—	15.07.44	Echallon	—
Rochay Roland	Combat	8.04.44	Montanges	—
Souli Amar	Fusillé	12.02.44	Génissiat	—
Sprefaco Charles	Fusillé	12.02.44	Génissiat	Génissiat
Sesso Pierre (32 ans)	Combat	12.07.44	Neyrolles	Bellegarde
Simon Raymond (24 ans)	Combat	12.06.44	Credo	Coupy
Sanchez Victoriano	—	8.03.44	Lades	Billiat
Sage Aimé	Fusillé	17.07.44	Seyssel	Vouvray
Sermet Paul	Déporté en 44	12.05.45	Mauthausen	Ochiaz
Serraboquet André	Abattu	12.06.44	Longeray	Léaz
Schaeffer Paul	Combat	12.06.44	Longeray	Miribel-les-Echelles
(Lieutenant Poly)	—	—	—	—
Inconnu	Fusillé	12.06.44	Longeray	—
Inconnu	Fusillé	12.06.44	Longeray	—
Inconnu	Combat	8.04.44	Montanges	—
Ruggeri Antoine-Louis	suite	1945	Bellegarde	—
Robert Marc	du maquis	—	—	—
Rey René	Fusillé	18.08.44	Gavet (Isère)	—
Thibout Anthelme (21 ans)	Suites de blessures	16.06.44	Dagneux	Arlod
Thomé Georges (18 ans)	Combat	14.06.44	Bellegarde	Bellegarde
Tocco Louis (30 ans)	Combat	14.07.44	Champfromier	Bellegarde
Tournier Marcel	Combat	13.07.44	C. Ramboz	Bellegarde
Treboult Marcel	Combat	—	Dagneux	Bellegarde
Tavel Marcel	Fusillé	14.07.44	—	—
Tavel Lucien	Combat	8.04.44	Montanges	Gd Abergement
Terebuzez Marcel	Fusillé	9.04.44	Montanges	Gd Abergement
Tahar Ben Belgacem	Déporté	—	Génissiat	—
Tayeb Djellil	Fusillé	8.03.44	Les Lades	Bellegarde
Thomasset André	Fusillé	8.03.44	Les Lades	Bellegarde
Tomasi Camille	Combat	15.07.44	Echallon	—
Truchet Ernest	Fusillé	—	Eloise	—
Tabouret Albert	—	—	—	Vanzy
Tournier Charles	Fusillé	14.07.44	St-Germain	—
Ughetto René	Déporté	12.03.45	Bergen Belsen	—
Vallier	Combat	—	Front des Alpes	Génissiat
Vautier Lucien	—	8.04.44	Montanges	—
Vietti Georges	Combat	—	Drôme	—
Vernier André	Déporté	—	Génissiat	—
Vion-Delphin Marius	Fusillé	14.07.44	Belleydoux	—
Vauthier Lucien	Déporté	27.12.44	—	St-Germain
Venières Georges (21 ans)	—	14.06.44	Vanzy	Vanzy
Vernoud Albert	Fusillé	8.04.44	Montanges	Bellegarde
Vinet Jean	Déporté en 44	8.04.45	Buchenwald	Ochiaz
Vincent Marius Maurice	Combat	—	Col de Richemond	Seyssel
Vollerin Charles (35 ans)	Combat	17.12.44	—	—
Vorlet Emile (28 ans)	Fusillé	13.07.44	Poizat	Bellegarde
Valentin Jean	Combat	13.07.44	C. Ramboz	Bellegarde
Vincent Raymond	—	19.07.44	Echallon	—
Vulin René	Combat	1.04.44	Echallon	—
Zanarelli Charles (17 ans)	Combat	8.03.44	Lades	—
Zanarelli Joseph (20 ans)	Combat	8.06.44	Coupy	Bellegarde
Zanardo Angelo	Combat	8.06.44	Coupy	Bellegarde
Zanardo Francesco	Fusillé	14.06.44	Eloise	Eloise
	Fusillé	14.06.44	Eloise	Eloise



TÉMOIGNAGES
SUR L'OCCUPATION ALLEMANDE
ET LA RÉSISTANCE INTÉRIEURE
DANS LE SECTEUR DE
BELLEGARDE-SUR-VALSERINE

Couverture réalisée par Roger Gard, membre du collectif de rédaction,
pour la première édition de la brochure Cristal 4, en 1984.

16

Collectif de rédaction de la brochure Cristal 4

1^{ère} édition - 1984

Animateurs :

Jean MARINET, ancien résistant et maquisard, maire-adjoint de Bellegarde

Robert MOLINATTI, ancien résistant et maquisard, président des Anciens Maquis de l'Ain et du Haut-Jura (section de Bellegarde)

Marcel BARBIER, ancien maquisard et résistant, président du Groupement Amical Maquisard et Résistant Ain et Haut-Jura (section de Bellegarde)

Membres :

ANGELIER Martial

BASSET René

BILLON Charles

BOCQUET Lucien

DREYER Hubert

ECHARROUD Georges

FAVRE Alphonse

FAILLET Roger

FENESTRAZ Paul

GARD Roger

GARIN René

GUETTET Roger

HERIN Francis

MARINET Maurice

MARINET Andrée (ep. NUBLAT)

MARCELOT Robert

MARMONNIER Raymond

MARCON Libéral

MERMILLON Robert

MOYAT Alphonse

NINET Charles

NEYRET René

PIARD Marcel

PORTIER Gilbert

PRANDINI Paul

ROLLET Lucien

SAVOYAT André

THEVENIN René

THEVENIN Etienne

TURQUET Marcel

VIBERT Louis

Les signatures manuscrites des membres du collectif sont déposées aux Archives de l'Ain.

Bibliographie

Ouvrages :

La grande histoire des Français sous l'occupation (1939-1945)

Henri AMOUROUX

Editions Robert Laffont, 1999

Histoire de la Résistance en France

Henri NOGUERES et Marcel DEGLIAME-FOUCHE

Editions Robert Laffont, 1967-1981

L'esprit de résistance

Serge RAVANEL

Editions du Seuil, 1995

Les maquis de l'Ain

Henri ROMANS PETIT

Editions Hachette, 1974

Les obstinés

Henri ROMANS PETIT

Editions Janicot, 1945

L'engagement résistant dans l'Ain

Conseil Général de l'Ain, Conservation des musées de l'Ain, 2012

L'Ain dans la guerre 1939-1945

Yves MARTIN

Editions Horvath, 1989

Vie et combats d'un maquis de l'Ain-Jura

Edouard CROISY

Editions Artis, 1997

Déportation et Génocide. L'impossible oublié.

Thomas FONTAINE

F.N.D.I.R.P., 2^{ème} ed. 2010

Propagande et contre-propagande en France. 39-45
Conseil Général de l'Ain. Conservation des musées de l'Ain, 2006

DVD ROM La Résistance dans l'Ain et le Haut Jura
Association Résistance Ain/Haut-Jura
Fondation de la Résistance, Département A.E.R.I. , 2013

DVD Le prix de la liberté.
Dominique CAUQUY
Film documentaire, 1983, DVD, réed. 2009
Onac, Conseil général de l'Ain, Conservation des musées de l'Ain.

Sites internet :

www.maquisdelain.org

www.museenantua.com/nantua

www.resistance-ain-jura.com

www.memoire-deportation-ain.fr

www.resistance.lalande.free.fr

Table des matières

Préface par le général de brigade Charles de Vanssay	4
40 ans après... 70 ans après	6
Hommages aux résistants	8
1 De juin 1940 à 1941	17
2 Le maréchal Pétain prend le pouvoir	21
3 Les réseaux	29
4 L'unification de la résistance	31
5 L'opinion publique et les médias	39
6 La naissance des maquis	49
7 La maturité des maquis	57
8 Les épreuves	65
9 Le débarquement et l'insurrection - juin 1944	75
10 Les combats de juillet 1944 (Opération Treffenfeld)	97
11 La libération définitive	107
12 La déportation	111
13 Informations transversales Sujets recouvrant toute la période	
■ La police du gouvernement Pétain	119
■ Les immigrés dans la Résistance	123
■ La vie quotidienne	126
14 Lexique	129
15 Le prix de la liberté	141
Liste des victimes	
16 Collectif de rédaction de la brochure Cristal 4 (1 ^{ère} édition - 1984)	147
17 Bibliographie	149

*Nous tenons à remercier
l'ensemble des personnes et organismes
qui par leur aide
ont contribué à l'élaboration
de cette nouvelle édition
de Cristal 4.*

Et pour leur soutien financier

*Conseil général de l'Ain
Communauté de Communes du Pays Bellegardien, CCPB
Etienne Blanc, député de la circonscription de Bellegarde
Mairie de Bellegarde
Mairie de Châtillon en Michaille
Mairie de Chézery - Forens
Mairie de Confort
Mairie d'Eloise
Mairie d'Injoux - Génissiat*

*Anciens combattants de Bellegarde
Anciens combattants de Champfromier
Association des Maquis de l'Ain et du Haut-Jura, AMAHJ
Association de la Légion d'honneur, section de Bellegarde
Association Résistance Ain/Haut-Jura,
DVD Rom Résistance dans l'Ain
FNACA, section de Bellegarde
Rotary Club, section de Bellegarde
Union départementale des CRR*

Résistance

Cristal 4

1940-1944

Cet ouvrage est une refonte du recueil du même nom paru en 1984 et fruit d'une réflexion collective de 34 résistants et maquisards.

Il concerne l'histoire de la guerre de 39/45 sur le secteur de Bellegarde sur Valserine, secteur « Cristal 4 » (le département de l'Ain ayant reçu « Cristal » comme nom de code).

Il relate la constitution de l'Armée Secrète, l'aventure des maquis, les exactions, les déportations et s'appuie sur les témoignages recueillis lors de la 1^{ère} édition et des récits fiables recueillis ultérieurement.

Lors de cette nouvelle édition, les deux auteurs se sont efforcés, tout en respectant ces témoignages à la lettre, d'y apporter des précisions et des illustrations photographiques lorsque cela était possible. La compréhension de ces récits exigeait également qu'ils soient reliés aux grands événements départementaux et nationaux.

Les auteurs :



Jean MARINET, fils de Marius MARINET, chef fondateur du secteur « Cristal 4 » de l'Armée Secrète de l'Ain, a été, lui aussi, d'abord élève-résistant du lycée Lalande de Bourg en Bresse, comme chef de trentaine.

Le 5 juin 1944, il fit partie du commando de cinq résistants FUJ, dont trois lycéens, qui attaqua la Trésorerie Générale de Bourg sur ordre du colonel ROMANS. Cette action déclencha l'intrusion armée de la Milice au lycée, au beau milieu des épreuves du BAC, et l'arrestation puis la déportation de 11 élèves. Recherché par la milice, il monta au maquis de l'Armée Secrète de Bellegarde.

Il a participé aux combats de Trébillet en juillet 44 et de Meximieux-La Valbonne en septembre 44.

Il a été président de la section départementale de la FNDIRP (Mémoire de la déportation) et reste président d'honneur.



Robert MOLINATTI, membre de l'Armée Secrète, maquisard, a fait partie pendant l'été 44 du groupe de protection rapprochée du colonel ROMANS, puis, en septembre 44, participa à la libération de Bourg en Bresse.

Après les combats, il devient tout naturellement le président local de l'Amicale des Maquis de l'Ain et du Haut Jura (AMAHJ). Il fut aussi membre du petit groupe de pionniers bénévoles qui a créé le musée de la Résistance et de la Déportation de Nantua. Il assure actuellement l'organisation de toutes les cérémonies commémoratives du secteur.

Il est également président de l'association chargée de la rédaction du DVD ROM de la Résistance dans l'Ain et le Haut-Jura, impulsé par la Fondation de la résistance, département AERI, patronnée par Serge RAVANEL.

Depuis 12 ans, ils poursuivent assidûment tous les deux leur « devoir de mémoire » auprès des écoliers, collégiens et lycéens.

